SURVIVRE SOUS LA BOTTE NAZIE

NOS SI CORRECTS ENNEMIS

Après le cessez-le-feu sur tous les fronts, nous apprenons que Pétain a formé à Vichy un gouvernement avec Laval, que la France est coupée en deux par une ligne de démarcation. Au sud, une zone dite «libre», au nord, toute la côte de Dunkerque à Bayonne, Paris, le Centre; en gros, les trois cinquièmes du pays que les Allemands administrent directement.

Nous comprenons très vite que nous sommes en «zone occupée ! Les Boches installent leur «Kommandantur» dans l'ex-siège du XI^e corps d'armée¹ Leurs immenses drapeaux rouges à croix gammée signalent leurs cantonnements. Leurs nombreuses sentinelles surveillent tous les ponts, gares, carrefours, casernes. Leurs impressionnantes patrouilles, casquées, grenades au ceinturon, font sinistrement résonner nos pavés sous leurs pesantes bottes ferrées. Leurs gendarmes, vite baptisés «colliers de chien» pour leurs plaques métalliques sous le cou, canalisent les véhicules avec un disque rouge brandi au bout d'un petit bâton. Leurs inscriptions en gothique remplacent les panneaux indicateurs des Anglais. Leurs «Avis à la population» pleuvent :

- «Interdiction d'endommager les affiches de l'Autorité Occupante
- «Interdiction de s'attrouper, de distribuer des tracts !
- «Interdiction d'écouter Radio-Londres dans les lieux publics !»
- «Interdiction de circuler dans les rues de 21 heures à 5 heures
- «Interdiction de couper une colonne allemande en marche»².

Notre pays est effondré, avec tant de gares, de locomotives, de voies, de ponts détruits, les trains et camions ne roulent plus. Les ministères parisiens n'existent plus, les administrations sont éparpillées, les directives ne nous parviennent pas. Des milliers de kilomètres de lignes téléphoniques sont abattues, les postes n'acheminent aucun courrier. D'innombrables véhicules immobilisés faute d'essence bloquent les routes. Des millions de réfugiés campent où ils sont. Les usines sont fermées, les gens ne sont pas payés, le ravitaillement n'arrive plus. Chaque commune vit sur elle-même, on attend que la France se remette en marche !

Au début, voir chez nous ces «verts de gris», parader dans nos rues, lancer leurs grotesques pas de l'oie, brailler leurs «Haïli, Haïlo, ha ha !», ça fait tout drôle ! Petit à petit, ils s'installent dans notre vie. On se heurte à leurs sentinelles drapées dans leurs longues capotes. Ils ramènent de leurs roulantes à leurs cantonnements : boules de pain noir, margarine, saucisses, patates bouillies.

Chaque soir, en calot, mais toujours en bottes ferrées et baïonnette au ceinturon où brille leur «Dieu avec nous», ils se précipitent en ville. Partout dans les trams, les rues, on remarque les permissionnaires boches. Ils parlent fort, tiennent le haut du pavé, on descend prudemment du trottoir devant eux. Ils courent les magasins et raflent : cafés, chocolats, vins, conserves, liqueurs, cigares. Ils emballent vêtements et dessous féminins, parfums et cadeaux qu'ils paient comptant et envoient à leurs Fraus en Gross Deutschland.

Ils occupent les cafés où après le thé des Anglais, ils boivent beaucoup de bière. Ils envahissent les cinémas. Ils garnissent les restaurants, apprécient nos bons vins et bonnes

¹ Place Louis-XVI.

² Seules circuleront les voitures des services publics et du ravitaillement à la vitesse de trente kilomètres. Elles accorderont la priorité aux véhicules de toutes espèces de l'armée allemande. De très lourdes sanctions frapperont les contrevenants, les patrouilles allemandes feront usage de leurs armes !

chères. Les cabarets chics ne repoussent pas leurs officiers. Avec ces nouveaux et bons clients, les affaires remarchent, les commerçants entassent les billets, se frottent les mains, souhaitent que ça dure et clament qu'ils sont «si corrects, si polis, si disciplinés»

Après les effluves du gris de nos troufions, après le parfum miellé des blondes anglaises, on subit l'odeur de paille brûlée du tabac «schleu»³. Après le «Oui mon pote» de nos soldats, le «Yes sir» des Tommies, on rigole des ««Ya, ya, mein Herr» des «Fritz»⁴. On imite leur accent guttural. On blague que pour bien brailler le «Boche»⁵, il faut le gueuler avec une patate brûlante dans la bouche. On singe leur claquement sec des talons et leur raidissement du corps quand ils saluent leurs officiers dont nous ressentons la morgue, avec leur casquette plate, botte souple, culotte de cheval, revolver et dague à la ceinture. Nous ricanons au passage de leurs femmes-soldates, de grandes bringues, blondes filasses, baptisées «souris grises» de la couleur de leurs uniformes.

Si nous, enfants, ne courons pas derrière les Fritz leur chiner pfennigs et cigarettes, il en est qui malgré la réprobation générale, les accueillent à bras ouverts : les filles du port Au chômage depuis la débâcle française et la fuite à l'anglaise des Britishs, elles collaborent étroitement maintenant avec les «Teutons»⁶ et gagnent beaucoup de marks à tour de bras et de reins.

La politique allemande est simple : «Les Français ont déclaré la guerre et sont vaincus, qu'ils paient les pots cassés comme eux en 19 !». Il nous faut donc travailler pour leur machine de guerre toujours dirigée contre l'Angleterre où Hitler cherche à débarquer. Nous qui croyions les hostilités terminées, sommes bien déçus. Nos soldats qui s'étaient massivement rendus aux Fritz espérant être rapidement démobilisés sont très amers. Rassemblés dans des camps où ils manquent affreusement de tout, ils dorment sur la terre nue et attendent par centaines de mille d'être convoyés outre-Rhin, comme prisonniers de guerre.

Lentement, les fonctionnaires regagnent leurs postes. Les administrations redémarrent, des ponts se réparent, trains et P.T.T. tournent au ralenti. Le rapatriement des millions de réfugiés, Belges, Hollandais, Français s'organise. Chaque jour, des convois les reconduisent vers l'Est. La presse et la Croix-Rouge aident les familles dispersées par la tourmente à se retrouver.

Le 1er juillet 1940, nous reprenons l'école pour quinze jours, ses dictées : «Le portrait du père Grandet», «Un beau coup de fusil»⁷ et nos problèmes de calcul : «le volume d'un tonneau», «le prix d'une meule de pierre». Pendant qu'à chaque marée, la mer rejette les corps des centaines de Tommies noyés au large de Saint-Nazaire... Les crabes seront gros cette année...

Si la présentation et les rubriques locales des journaux qui reparaisent n'ont pas changé, si la première page est toujours consacrée au conflit, les bulletins de l'État-Major Français sont remplacés par les communiqués du Grand Quartier Général Allemand. Ainsi nos ennemis deviennent nos alliés, les Anglais nos adversaires, et nos quotidiens publient de bien curieuses déclarations⁸ :

³ Schleu; Allemand.

⁴ De Fritz, prénom allemand : Allemand.

⁵ Abréviation d'Alboche : Allemand.

⁶ Nom d'une peuplade de Germanie : Allemand.

⁷ «Aidons-nous mutuellement, la charge des malheurs en sera plus légère !»

⁸ «172 préfets qui n'acceptent pas le nouvel esprit de l'État sont révoqués. -Les sociétés secrètes dont la Franc-Maçonnerie sont dissoutes. -Tous les clochards, mendiants, ivrognes qui vivent en parasites seront internés dans des maisons de labeur où ils scieront du bois, fabriqueront des parpaings ! -La chasse, le braconnage sont interdits, seule la pêche est permise !»

«Il est interdit aux ressortissants français de combattre l'Allemagne et l'Italie. Ceux qui ont gagné l'étranger sans autorisation de l'autorité militaire sont déchus de leur nationalité, leur légion d'honneur est supprimée, leurs biens confisqués. Un certain général de Gaulle, réfugié à Londres pour y continuer la guerre contre les Allemands est condamné à mort, à la dégradation militaire, sous l'inculpation de trahison et désertion à l'étranger en temps de guerre !».

Sur ordre de la Feldkommandantur de Nantes :

«Tous ceux qui hébergent des militaires anglais, ou des prisonniers de guerre fugitifs, tous les détenteurs d'armes non déclarées seront fusillés⁹ . Les civils restitueront tout le matériel dérobé aux armées françaises et anglaises. Ces prises de guerre sont la propriété du Reich, des perquisitions seront effectuées, les pillards seront très sévèrement punis !»

Ça n'empêche pas les Nantais de fumer des blondes anglaises, de se tailler de chauds manteaux dans leurs couvertures, de porter leurs brodequins, de s'abriter sous leurs cirés ! Et voilà que la douceur de vivre française doit s'adapter à l'effort de guerre allemand. La fabrication de croissants, brioches, flûtes fantaisies est interdite Le pain est vendu rassis, vingt-quatre heures après sa cuisson !

Et ils se mêlent de tout ! Nous devons en plus nous aligner sur les habitudes d'ordre, de discipline, d'hygiène des Germains ! Malgré l'absence de trafic, les piétons ne marcheront plus sur la rue, mais sur les trottoirs et de droite. Ils n'y stationneront ni bavarderont. Ils traverseront obligatoirement dans les passages cloutés. Chiens et chats ne côtoieront plus la nourriture chez les commerçants ! Les clientes qui palpent cinq pains avant d'en acheter un, en paieront et emporteront cinq ! Pour vivre à l'heure allemande, notre heure légale est avancée de soixante minutes.

JE ME NOIE

Depuis le 17 juin 1940, mon père est chômeur. Depuis deux mois, il se présente en vain aux portes de toutes les usines métallurgiques qui n'ouvrent que lentement. Les patrons quêtent du travail... à Vichy, près des Allemands ! Il rentre le soir, bredouille et furieux, il pointe au chômage tous les deux jours. Malgré quelques bons de pain et quelques sous d'allocations, nos finances sont à sec. Les ménages de ma mère ne suffisent pas, nous achetons à crédit et accumulons les dettes. Nous empruntons à des amis et nous serrons la ceinture. Enfin, en août, il s'embauche comme manœuvre, cinquante et une heures par semaine, dans une gare de triage, et nous résorbons nos ardoises chez les commerçants.

Activement, il suit les événements, capte Radio-Moscou et la voix monocorde d'une speakrine qui vante les réalisations soviétiques en Bessarabie et Bukovine du Nord libérées par l'Armée Rouge. Radio-Paris, aussi pro-Boche que nos journaux, diffuse des airs traduits de l'allemand : Bel ami, Bel amour, Bel amant, et Lily Marlène, devant la caserne...

Boulevard des Anglais, mon père loue 800 mètres carrés de jardin. Entraîné par sa fougue habituelle, il y sème, plante, arrose nos légumes. Il y a bâti une jolie cabane en planches, couverte de papier goudronné, précédée d'une tonnelle d'églantines et de massifs de fleurs. il a construit des cages et est à la tête d'une vingtaine de lapins qu'il va, d'un coup de vélo, nourrir tous les jours.

Depuis 1936, nous y passons nos congés et week-ends d'été. Comme beaucoup d'autres familles ouvrières, le jardin est notre seconde demeure. Nous y couchons dans la cabane sur le foin. Nous cuisinons dehors au feu de bois et mangeons sous la tonnelle de fondants légumes frais cueillis, d'exquis civets de lapins mijotés à la braise.

⁹ Suite au sabotage d'un de ses câbles téléphoniques, l'Autorité occupante inflige à la ville de Nantes une amende de deux millions de francs ! Les cinémas ne fonctionneront que s'ils soumettent leurs films à la Kommandantur.

Quelle aubaine extraordinaire, quand lors d'un concours du journal sur les fables de La Fontaine, mon père gagne deux bicyclettes d'enfants ! Elles sont si rares dans le quartier ! Nous y sommes vite initiés et devenons des as de la pédale. Quelle fière allure ont les Douart quand nous filons au jardin en vélo ! Nous sprintons à mort, avalons les côtes en danseuse... avec maman assise sur le cadre de papa. Seulement après chaque sortie, nous les grimpons chez nous pour qu'ils ne s'envolent pas.

Les vacances arrivées, les parents nous embauchent. Nous ramassons des escarbilles sur les voies, nous cultivons intensément le jardin. Pour quelques sous, nous scions des bûches chez des patronnes de ma mère. Malgré les événements, nous menons notre vie de gamins. Nous patinons sur une grande place goudronnée¹⁰. Nous recherchons de vieux jouets parmi les monceaux d'ordures malodorantes de la décharge municipale. Nous jouons au foot avec une balle de tennis, au cerceau, à la course à pied.

Nous nous déclarons de vraies et terribles petites guerres : bande contre bande, à coups de cailloux et d'épées de bois, attifés de vieux casques, képis et bribes d'uniformes récupérés chez un boum¹¹ expulsé, avec charges, batailles, sièges, retraites et blessés. Dans un de ces farouches engagements, un ennemi d'un coup de crosse en pleine figure m'a cassé une dent. Quand ma mère l'a remarqué, j'ai encore pris la roustée.

Quand il fait chaud, nous nous baignons en cachette, à la piscine des curés, un trou de cinq mètres sur dix où des nuées de gamins barbotent et braillent, ou dans l'Erdre et en Loire où nous apprenons seuls à nager. Je commence juste à flotter quand à Trentemouit, après le Port et les Chantiers Navals, une dame me demande d'attraper la balle de son chien que le courant entraîne.

Je l'ai presque, quand plouf... Je tombe dans un trou et perds pied. J'essaie bien de nager calmement, mais je bois de ces tasses, ce que la berge me semble loin ! Je me débats comme un beau diable, de plus en plus fébrilement. Le fleuve qui me portait me paraît d'une traîtresse inconsistance. Je m'affole, panique, car malgré tous mes efforts, le courant m'emporte. Au lieu d'air, j'avale beaucoup d'eau, sans pouvoir crier car j'ai toujours la bouche pleine de liquide. Mes gestes se précipitent, mon cœur s'emballa, je brasse frénétiquement, j'étouffe, mes forces déclinent, je m'enfonça. Je ne gagnerai plus la rive, je me noie, personne ne me tirera de là. Quelle affreuse angoisse m'étreint les tripes je vais mourir ! Dans ma tête tourne à folle allure le film de ma vie. J'imagine le chagrin de mes parents quand mon frère rentrera seul,.

Soudain, quand je coule à bout de souffle, mes orteils touchent du sable. Je remonte d'un coup de jarret, respire un grand coup, brasse du bon côté, reprends pied et m'écroule sur la plage, épuisé, lourd des litres de bouillon de Loire avalés, pendant que la dame cherche un autre pigeon pour repêcher sa ballote.

Mon frère qui assistait impuissant à ma noyade en est tout bouleversé. Un autre jour, je l'attrape in extremis à la Tête de l'île, le courant de la marée l'emportait irrésistiblement. Et mon père qui nous croyait jouant tranquillement sur notre place... S'il avait su !

Octobre 1940, mes parents ne sachant que faire de moi m'envoient dans une école voisine. Pendant que les Allemands s'incrustent dans le pays, nous reprenons l'histoire, des Mérovingiens à Charles VI. En géo, c'est le plateau brésilien, les forêts canadiennes, le relief mexicain, les cultures australiennes. En histoire naturelle, nous étudions la vie des oursins, algues, mousses, coraux,

¹⁰ Place Edouard-Normand.

¹¹ Brocanteur.

Nous continuons les dictées où je fais très peu de fautes : «Tempête en mer» de Pierre Loti, «Les sauterelles» d'Alphonse Daudet, «La pieuvre» de Victor Hugo, «L'essaim» de Maeterlinck. La prof ne se mouille pas, quand traitant d'un rêve, je souhaite la fin de l'Occupation, elle note «hors du -sujet». Quand sur les causes de la guerre, j'évoque la responsabilité allemande, elle commente : «Tu as mal abordé la question !». Nous composons d'innocentes rédactions sur : racontez votre réveil, une heure d'attente dans une gare, le charme d'une vieille maison. En morale, nous noircissons des pages sur de grands mots : la conscience, la famille, la sobriété, le devoir,,,

Quant à mon frère, terrassé par une forte fièvre typhoïde, les prompt-secours¹² l'hospitalisent à l'Hôtel-Dieu pour six semaines. Il en sort grandi, affaibli et les intestins fragiles. Il reste dans le Cours Supérieur de notre école communale.

J'ENTRE LA TÊTE HAUTE DANS LA COLLABORATION

Traumatisés par cette débâcle si brutale et inattendue, les gens pensaient que la guerre durerait encore quelques mois, jusqu'à la défaite de l'Angleterre. On paierait une forte amende aux Fritz. Les prisonniers reviendraient et la vie reprendrait comme avant¹³ .

Mais le conflit se prolonge. Depuis la mi-août, jour et nuit, la Luftwaffe¹⁴ ne cesse de pilonner Londres et sa banlieue. Depuis des semaines, ses «Stukas», «Messerschmitt», «Henkels», «Junkers» écrasent sous des tapis de bombes toutes les grandes villes.

Quotidiennement, les communiqués nazis proclament : *«Des centaines d'avions allemands se relaient sans répit sur Londres, la ville sans vitre où pas une rue n'est indemne. Parmi les décombres, les incendies, la vie est intenable, les femmes, les enfants sont évacués. L'assaut final est imminent !»*¹⁵

Pourtant, malgré leurs cités anéanties, leurs milliers de morts, les Anglais et Churchill, seuls depuis des mois, tiennent courageusement tête aux nazis. Soyons-leur reconnaissants pour leur courage, leur détermination car grâce aux pilotes de la R.A.F., qui chaque jour abattent des dizaines d'appareils boches, Goering y perd la maîtrise de l'air, Hitler y subit son premier échec¹⁶ .

Avec de grandes photos dans les journaux, nous apprenons la rencontre historique ! Voilà que le vieux maréchal, le héros de Verdun a serré la main d'Hitler à Montoire et qu'il nous ordonne de le suivre :

«C'est dans l'honneur que j'entre la tête haute dans la collaboration... Je vous ai tenu jusqu'ici le langage d'un père, je vous tiens aujourd'hui le langage d'un chef, suivez-moi !... Ainsi pourrait être, amélioré le sort de nos prisonniers, atténuée la charge des frais d'occupation, assouplie la ligne de démarcation, facilité le ravitaillement du pays.»

Pourtant la Feldkommandantur de Nantes ordonne :

¹² L'ambulance des pompiers.

¹³ De leurs Stalag, Frontsag, Oflag, de leurs arbeit-kommando dans le Grand Reich où ils ont été acheminés, nos prisonniers envoient de brèves cartes postales. Malgré les articles dans la presse et les collectes pour leur bénéfice, ni eux ni leurs familles n'ont le moral. Leur retour est lié à la fin des hostilités.

¹⁴ Aviation allemande commandée par Goering.

¹⁵ *«Eclairée comme en plein jour par les incendies, la capitale en alerte permanente a subi l'attaque de mille avions qui ont déversé mille tonnes de bombes. Ce fut une nuit d'horreur pour les Londoniens ! Tous nos appareils sont rentrés à leurs bases, quinze chasseurs ennemis ont été abattus.»*

¹⁶ Début octobre, la Wehrmacht occupe la Roumanie et ses puits de pétrole. Fin octobre, Mussolini attaque la Grèce d'où il est repoussé comme en juin dans nos Alpes. Il exige pourtant de nous : la Corse, la Savoie, Nice et la Tunisie.

«Tous les israélites se feront recenser et remettront leurs T.S.F. aux Autorités allemandes. Les étrangers de race juive pourront être internés dans des camps spéciaux.

«La position des Juifs dans la vie française, rappelle le journal, représente un danger pour notre économie et notre collaboration harmonieuse avec les autorités d'occupation. Ils ont contribué à la défaite, nous ne voulons plus qu'ils forment un tirait dans notre État. Seuls des Français dirigeront nos affaires. Fonctionnaires, médecins, pharmaciens, avocats n'exerceront leur métier que s'ils sont nés de père français, pour réserver ces professions épurées aux vrais Français.

«Un Commissariat aux Affaires Juives révisé les naturalisations trop généreusement distribuées à des israélites. Il est interdit aux Juifs de travailler dans : la Presse, la Radio, le Cinéma, la Banque, le Commerce, l'Industrie, l'Édition, l'Hôtellerie, la Publicité. Les immeubles appartenant à des Juifs sont recensés. Les étudiants juifs se peuvent dépasser 3 % des effectifs. Tous les parlementaires juifs sont déchus de leurs mandats.»¹⁷

En vertu des pleins pouvoirs conférés par le Führer, le Chef de l'Administration militaire allemande de la région communique :

«Tout matériel d'imprimerie, tout appareil à photocopier des circulaires seront déclarés à la Mairie. -Toute vente sans permission de papier pour tracts est défendue. -Les contrevenants s'exposent à la saisie des appareils non signalés et à l'internement.»¹⁸

«Dans les trains, les militaires allemands auront des wagons réservés. -Les convois de la Wehrmacht¹⁹ circuleront en priorité sur les voies, -Toute violence contre un membre de l'armée allemande sera punie de mort, -Suite au lâche attentat contre le Foyer du Soldat Allemand de Nantes, un couvre-feu de 20 heures à 7 heures du matin est ordonné.»

«Les forains étrangers n'exerceront plus leur commerce sur la voie publique. -Les marchands ambulants français le pratiqueront dans un seul département. -Les ressortissants étrangers, apatrides, émigrés d'Allemagne, de Tchécoslovaquie, les anciens de la Légion Étrangère, tous les bohémiens déclareront leur identité à leur Mairie.»²⁰

«Les paquets expédiés en "zone libre" sont soumis à l'autorisation de la Kommandantur qui en examine le contenu avant de les sceller.»²¹

DÉCLARATIONS, RESTRICTIONS, AUTORISATIONS, RÉPARTITION

Malgré la création du Secrétariat d'État au Ravitaillement, les produits coloniaux disparaissent. En visitant de nombreuses épiceries, les riches raflent encore : 100 grammes de café, du chocolat, ici du riz, une livre de sucre ailleurs; du savon, un demi-litre d'huile. du poivre plus loin; mais nous ?...

¹⁷ Les juifs ne sont pas admis aux cours de littérature allemande organisés à Nantes par l'Académie de Munich !

¹⁸ Les fêtes sportives ou artistiques doivent être autorisées par la Kommandantur. Tous les Belges doivent quitter la Loire-Inférieure avant jeudi. Les autres réfugiés s'inscrivent à la mairie. Toutes les portes d'immeubles seront fermées à clé de 20 heures à 8 heures. Les bateaux de pêche rentrant au port se présenteront aux douaniers allemands !

¹⁹ L'armée allemande.

²⁰ «Les tours blanches, châteaux d'eau, toits en tôle, phares qui offrent des repères aux aviateurs ennemis seront camouflés en vert-mousse. -Les séjours en zone côtière Atlantique sont défendus aux estivants, propriétaires de villas. Dans cette zone interdite, les personnes désirant téléphoner demanderont une autorisation des Autorités Occupantes. -Dans un délai de 48 heures, tous les pigeons-voyageurs de Loire-Inférieure doivent être tués par leurs propriétaires qui remettront les bagues d'identité à leurs mairies.»

²¹ L'expéditeur remet une liste des objets et la reproduit sur le paquet !

On dit que suite à une production diminuée, à l'afflux des réfugiés, à des transports perturbés, nous devons vivre sur nous-mêmes et que pour partager entre tous les Français les produits rares, le rationnement est institué avec des cartes d'alimentation, de pain, de denrées diverses²² .

Ainsi, dès septembre 1940, cafetiers et restaurateurs remplacent le sucre par de la saccharine, le café par de l'orge grillée; ils servent leurs repas contre des tickets. A la dernière foire aux bestiaux sur notre place, les paysans n'ont amené que vingt-quatre chevaux. Accusés d'abattre clandestinement leurs bêtes, ils seraient responsables du manque d'œufs, de viande qui prive, enfants, vieillards et malades des villes. Alors tous les exploitants doivent déclarer leurs chevaux, bœufs, ânes, porcs, chèvres, moutons, volailles.

L'envahissante bureaucratie vichyste fait pleuvoir sur le pays une avalanche de restrictions et règlements :²³

«Pour que les médicaments ne manquent pas, les médecins restreindront leurs ordonnances. Les verreries ne fabriquant plus assez de bouteilles, les malades remettront aux pharmaciens qui les paieront leurs fioles, pots, tubes vides. Ils échangeront un flacon plein contre un vide.»

«Pour ne pas encourir les rigueurs de la loi, les cafetiers porteront sur un registre et sur présentation de leur carte d'identité, les noms et adresses des demandeurs d'appels téléphoniques avec la date et l'heure.»²⁴ Suite aux nombreux vols de légumes, lapins et volailles qui se multiplient dans la région, seuls les jardiniers sont autorisés à transporter dix kilos de pommes de terre à la fois avec une attestation du maire. Ceux qui se déplacent avec des fruits et légumes doivent en prouver l'origine²⁵ . Pour protéger les milliers de potagers du pillage, une brigade de «policiers des jardins» est créée. Au Tribunal Correctionnel où je me glisse, une justice» expéditive condamne lourdement les petites gens qui fauchent :

«Six semaines de prison ferme pour quatre melons dérobés. Trois mois pour dix kilos de fruits soi-disant trouvés sur la route. Quatre mois avec sursis pour quelques pêches cueillies dans l'arbre. Trois mois par défaut pour vol d'une bassine galvanisée. Quatre mois fermes pour des carottes ramassées dans un jardin. Un an de prison pour quinze pieds de patates arrachées dans un champ. Trois mois pour quatre paquets de cigarettes subtilisés dans un bureau de tabac. Un an de prison pour vol d'une bicyclette et dix-huit mois pour un cyclomoteur. Une femme de ménage qui nettoyait par le vide la maison de sa patronne se retrouve chômeuse et logée gratuitement en prison. Un épicier qui vendait des choux avariés au-dessus de la taxe est poursuivi. Un commerçant qui mouillait son lait écrémé est interné.» Plus de quatre millions de réfugiés ont déjà été rapatriés, mais la Croix-Rouge publie encore des listes de parents, d'enfants qui recherchent leur famille perdue. Pour les fêtes de Noël, nous

²² Pâtes, riz, huile, savon.

²³ La vente de pâtisseries, confiseries, biscuiteries est interdite quatre jours par semaine. -L'achat direct aux fermiers de beurre, légumes, volailles, lapins est réservé aux commerçants munis d'une carte professionnelle. - Les détaillants, grossistes déclareront leurs stocks de plus de cent litres de vin, de plus de vingt-cinq kilos de sel. -Toutes les conserves de fruits, légumes et poissons sont bloquées--Toute marchandise non recensée sera confisquée.»

«Tous les achats ventes, transports de blé, vins, œufs, haricots hors du département sont interdits. Toutes les expéditions de foin sont soumises à autorisation. Toute vente de pommes de terre est défendue, les stocks supérieurs à 500 kilos seront déclarés. Toute culture de pommes de terre et de légumes secs au-dessus de 1500 mètres carrés sont signalée. Toute expédition de semences non accompagnée d'une autorisation du Bureau National de la Pomme de Terre sera saisie. -Par contre, camomille, tilleul, verveine se vendent librement.»

²⁴ «Tous les commerçants du cycle et de l'automobile se feront recenser. Tous les fabricants vendeurs de pneumatiques déclareront leurs stocks à la Préfecture. Tout propriétaire d'auto, moto, même immobilisées doit les déclarer, Tous les détenteurs de plus d'une tonne de charbon le signaleront à la Préfecture. Tous les véhicules à gazogène seront recensés. Toute fourniture d'huile neuve pour moteurs ne s'effectuera qu'en échange de 40% d'huile usagée. Seuls seront servis en ciment les travaux d'entretien, les constructions neuves ne seront pas alimentées.

²⁵ Il est interdit d'en transporter après 23 heures

recevons en supplément : 40 grammes de fromage, 100 grammes de riz et un message du Maréchal

«Je pense ce soir à ceux qui ne mettront dans leur cheminée ni bûche ni charbon, à ceux qui ont entendu, jadis, parler de réveillon et qui ne savent pas ce qu'ils mangeront demain. Aux enfants qui ne trouveront pas de jouets dans leurs souliers. Aux réfugiés qui n'entendront plus la cloche de leur village. Serrez-vous autour de moi, pour qu'une France neuve grandisse.

Dans son allocution du 1er janvier 1941, le Maréchal nous explique :

«Nous aurons faim... Le blocus anglais nous prive de six millions de tonnes de denrées, 1941 doit être une année de travail acharné. N'écoutez pas ceux qui chercheraient à exploiter nos misères pour désunir la Nation. Je me suis donné à la France, c'est-à-dire à vous tous !»

MARÉCHAL, NOUS VOILA !

Tous les hommes de plus de quarante ans sont d'anciens combattants pour qui Pétain, c'est le vainqueur de Verdun, un grand chef ! Une partie du pays est donc pétainiste. Marianne disparaît, remplacée par un culte du Maréchal. On voit partout son portrait, en grand uniforme, en civil, de profil, avec sa canne. Chaque jour, il reçoit, dit-on, délégations et messages qui l'assurent : «de leur obéissance absolue, de leur confiance totale, de leur indéfectible fidélité !

Chaque ville a une artère à son nom et les nouveaux timbres et billets sont à l'effigie du Maréchal Car bien morte est la IIIème République Finis la semeuse et ses slogans révolutionnaires : «Liberté. Egalité, Fraternité» ! Sur les nouvelles pièces trônent la francisque et la devise de l'Etat Français «Travail, Famille, Patrie»

Les chefs vichystes développent un curieux climat d'expiation collective. Nous devons nous frapper très fort la poitrine et crier avec eux notre mea-culpa :

«Nous avons été battus par notre très grande faute. Depuis les immenses sacrifices de 1914 et la victoire de 1918, l'esprit de jouissance l'a emporté sur l'idée d'abnégation. Alors Dieu administre à la France une dure mais bienfaisante leçon qui est le juste châtement de nos péchés la déchristianisation dans les écoles et le pays, le culte du bien-être.»²⁶

«Organisons le retour à la terre, des citadins, et jeunes couples. Encourageons l'artisanat, les métiers liés à l'agriculture²⁷ . Revalorisons la femme au foyer, les familles nombreuses. Interdisons les bals comme en Allemagne, défendons aux femmes le port de vêtements indécents. Abolissons le divorce pendant les premières années de mariage.»²⁸

«Supprimons les Ecoles Normales, ces foyers d'athéisme et d'anti-patriotisme trop ouvertes aux idées nuisibles à la Nation ! Epurons les bibliothèques des écrivains néfastes. Modifions les manuels scolaires et d'histoire. Ouvrons des écoles de chefs²⁹ aux jeunes Français non-juifs. Groupions-nous derrière notre Maréchal, notre chef vénéré qui a donné sa vie à la France. Ecoliers, commentez entre vous l'affection qu'il vous inspire, contemplez ce beau vieillard sous son képi à feuilles de chêne, apprenez par coeur ses pensées !»

²⁶ Les Français gâtés ne comprendront qu'après avoir beaucoup peiné, que la souffrance stimule les énergies, que le malheur est un grand maître Mais le Maréchal nous sauvera de l'abîme; et la France sortira grandie de sa défaite. La Révolution Nationale chassera tous ces miasmes qui intoxiquaient le pays : la lâcheté, l'argent, l'immoralité.

«Oublions le luxe, le confort, et la nature nous offrira la douceur d'une existence rude. Régénérons notre race, pratiquons les sports, luttons contre l'alcoolisme, créons une jeunesse robuste qui chantera nos belles chansons folkloriques et redonnera vie à nos provinces.»

²⁷ «Honorons l'héroïque patience des paysans qui ont forgé la France ! Prônons les vertus familiales, bases de la grandeur de notre Civilisation !»

²⁸ «Ne prononçons le divorce que pour des raisons sérieuses.»

²⁹ Le mot «Chef» revient très souvent dans la bouche des Vichystes.

«Je tiens les promesses, même celles des autres»
«Laissez venir à moi les petits enfants !»
«Vénérons Jeanne d'Arc, présentons-lui les armes de notre fidélité et de notre espoir !»
«J'entends les prisonniers nous supplier de leur préparer pour leur retour une France plus belle !»
«Venez à moi avec confiance, tous unis nous sortirons de la nuit où nous a plongé l'affreuse aventure»

Les discours du Maréchal nous sont aussi inculqués en dictées, écrites en tirant la langue, à la plume sergent-major :

«Appel du 25 juin 1940,
«*La guerre était perdue dans la métropole, fallait-il la prolonger dans nos colonies ? Je ne serais pas digne de rester à votre tête si j'avais accepté de répandre le sang français, pour prolonger le rêve de quelques Français mal instruits des conditions de la lutte, - Je n'ai pas voulu placer hors de France, ni ma personne, ni mon espoir.., Vous avez souffert, vous souffrirez encore. Ce n'est pas moi qui vous bernerai par des paroles trompeuses. Je hais les mensonges qui vous ont fait tant de mal.*»

Après discussion, analyse grammaticale des phrases et conjugaison à toutes les personnes et à tous les temps de «ce n'est pas moi qui vous bernerai», nous reprenons au cours suivant «La Défaite»

«*N'expliquons pas facilement la défaite par des "trahisons". Tous les Français sont responsables du désastre, résultat logique... du manque de conscience professionnelle, de la lutte des classes, du régime politique décadent. -Trop peu d'enfants, trop peu d'armes, trop peu d'Alliés, voilà les causes de notre défaite... Je resterai parmi le peuple français pour partager ses peines et ses misères, j'ai été avec vous dans les jours glorieux, je resterai avec vous dans les jours sombres !»³⁰*

Discours dicté du Secrétaire d'Etat à la Jeunesse

«*Nous ferons une France où la discipline des subordonnés répondra à l'autorité des chefs.. Nous créerons des élites en ne considérant que leurs capacités et mérites. Le temps est fini où les jeunes ouvriers refusaient d'apprendre un métier parce que manoeuvres, ils gagnaient plus et ils restaient manoeuvres toute leur vie. Jeunes, je vous en supplie, apprenez un métier ! C'est si beau un métier !...»*

Malgré nos difficultés, nous devons vivre dans la joie. En plus des airs optimistes que la Radio rabâche, nous apprenons par coeur, en classe, les couplets à la gloire du Maréchal. Il faut voir notre ton ironique, notre totale absence de conviction quand nous braillons ces grands mots...

I
Une flamme sacrée
Monte du sol natal

³⁰ Appel dicté du Maréchal aux Travailleurs :

«*Je reprendrai, contre un capitalisme égoïste la lutte que les souverains de France ont gagnée contre la féodalité. Ouvriers mes amis... Souvenez-vous de la formule des démagogues : le pain, la paix , la liberté, mais vous avez eu la misère, la guerre, la défaite.*»

Textes dictés en morale :

«*Comptez, pour le présent sur vous-même et pour l'avenir, sur les enfants que vous aurez élevés dans le sens du devoir. Les hommes ont le droit d'être instruits, défendus. En retour, ils ont le devoir d'obéir aux guides qui ont la responsabilité du pouvoir. Les "Droits de l'Homme" sont faux et illusoire. La liberté n'existe qu'en accord avec la liberté d'autrui. l'égalité a été tuée par les inégalités sociales. La fraternité ? C'est l'égoïsme et l'intérêt qui régissent en maîtres.*»

«*Dans notre Etat fondé sur l'autorité, la hiérarchie, l'homme n'existe pas. Il y a sur terre des fils ou des pères; des ouvriers ou des patrons, des soldats ou des chefs. Des chefs qui ont reçu de Dieu, autorité, responsabilité pour prendre les décisions utiles à notre salut !»*

Et la France enivrée
Te salue Maréchal.
Il
Tous tes enfants qui t'aiment
Et vénèrent tes ans
A ton appel suprême
Ont répondu présent.

Refrain
Maréchal, nous voilà
Devant toi le sauveur de la France
Nous jurons, nous tes gars
De servir et de suivre tes pas.
Maréchal, nous voilà
Tu nous as redonné l'espérance
La Patrie renaîtra
Maréchal, Maréchal, nous voilà !

Les officiels annoncent encore :

«Débaptisons ces rues portant les noms des Blum et des Marty qui ont précipité notre Patrie dans le malheur ^{B1} -Sanctionnons de prison toute offense envers le Chef de l'Etat. -Arrêtons les trafiquants et affameurs qui spéculent sur le ravitaillement. -Condamnons les communistes, diffuseurs de publications anti-françaises.»

Les Vichystes ne badinent pas avec les opposants et font prêter serment aux fonctionnaires. *«Je jure fidélité à la personne du Chef de l'Etat et je m'engage à exercer mes fonctions pour le bien de l'Etat...»* Des milliers de fonctionnaires sont révoqués, des conseils municipaux dissouts. Des maires élus sont destitués pour propos outrageant le Maréchal, pour refus d'assister à la fête de Jeanne d'Arc, pour refus d'organiser la fête du Travail. Pour refus de prêter serment. Des maires désignés les remplacent, des profs sont congédiés, des militaires ex-francs-maçons sont mis en retraite.

Le général Catroux, vingt officiers et soldats gaullistes partis en zone dissidente sont condamnés à mort pour crime contre l'unité de la Patrie. Les militaires qui désertent leur poste passeront en Cour Martiale et seront déchus de leur nationalité.

IVRESSES ET FUMÉE RATIONNÉES

Au grand marché voisin de Talensac, autrefois regorgeant de marchandises et maintenant si peu achalandé, une cinquantaine de personnes attendent pour des carottes. Plus loin se vendent de très chers petits pois, des navets; ailleurs, des salades et concombres. Mais on ne peut en manger tous les jours. A la porte du boulanger, je lis :

«Pas de pain sans ticket, inutile d'insister !»

Et l'on nous prévient :

«La soudure avec la prochaine récolte sera difficile, à la farine seront ajoutés : maïs, seigle, orge. Pâtisseries, ne fabriquez plus ni crêpes, ni gaufres, ni gâteaux contenant des semoules ou dérivés du blé.»³²

Les causes de ce déficit nous sont largement expliquées :

³¹ Cette offense à la Nation rappelle l'influence néfaste de la III^{ème} République honnie. La place Salengro deviendra place de la Préfecture.

³² «Cultivateurs, livrez loyalement toutes vos céréales, déclarez toutes vos surfaces ensemencées. Pour vos moissons, utilisez faute de ficelle les cordelettes en papier».

«Sept cent mille agriculteurs sont prisonniers. Dans la débâcle de juin, les moissons n'ont pas été faites ou mal. Tous les champs n'ont pas été ensemencés. Il est impossible de recourir à la main-d'oeuvre étrangère. Ces restrictions sont nécessaires pour que tous les Français aient un peu de pain.»³³

Alors pour remplir nos estomacs creux, c'est le règne du système «D». On ramasse quatre fois plus qu'avant-guerre d'escargots, très appréciés. On cherche des champignons. On cueille des fruits sauvages : noisettes, mûres, prunelles, cynorrhodons, myrtilles. On chasse les salades sauvages : pissenlits, carottes, poireaux, asperges, cressons, mâches que l'on prépare sans huile... avec du vinaigre, du sel, de la moutarde. La pêche attire beaucoup d'amateurs de poissons gratuits, mais le manque d'appâts, chènevis, hameçons, lignes, réduit les prises.

On sème au jardin tout ce qu'on trouve de mangeable : fèves, lentilles, pois chiches. On stérilise en bocaux : carottes, petits pois, tomates, navets, pêches, raisins. On sèche des abricots, prunes, cerises. On sale des poireaux, haricots, céleris. On conserve dans le vinaigre et l'alcool. On fume dans les cheminées la charcuterie.

Pour assurer leur survie, nos plus beaux chiens de race reçoivent une carte d'alimentation canine et une poudre à base de déchets. Les propriétaires des très maigres minets, serins, toutous sans pedigree en crèvent de jalousie. Ne pouvant plus les nourrir, certains maîtres les abattent, d'autres clament «Plutôt mourir que me séparer de mon chat !»

Si le tabac n'enfume plus les non-fumeurs, que de flots d'encre, de salive ne provoque-t-il pas ? Devant la raréfaction de leurs «gauloises», les fumeurs s'affolent, certains stockent des cartouches les buralistes affichent ; plus rien à fumer». Alors rassurent les officiels optimiste :

«Malgré certaines difficultés provisoires de distribution, jamais Dieu merci, il n'a été question de rationner le tabac. Nos approvisionnements sont normaux, notre fabrication plus active que jamais et nous exportons du papier à cigarettes. Les fumeurs pourront donc, "en griller" autant qu'ils voudront !»

Contrairement à ces belles affirmations, le tabac manque partout un mois plus tard ! De gros fumeurs expédient, filles, femme, maman, belle-mère dans les longues queues. Pour éviter l'accaparement, les cigarettes ne sont vendues qu'un seul paquet par client au-dessus de seize ans. Pour diminuer la consommation, les cigarettes courantes augmentent de 33 %, celles de luxe de 66 %. Avec les rayons des buralistes toujours désespérément vides, arrivent les explications officielles..., embarrassées :

«Comme dans toute guerre, la consommation de tabac croit ! Nous fournissons l'armée allemande. Nous ravitaillons nos prisonniers. Nos importations ont diminué. Nous en appelons au civisme des fumeurs. Français ! Vous avez courageusement accepté dans le passé des souffrances d'une autre importance. Fumez moins ! L'esprit de sacrifice pour les petites choses permet à la Nation les grandes oeuvres !»

Mais ces belles phrases s'envolent de la tête des fumeurs comme la fumée de leur bouche. Eh bien, rationnons. Mais comment ? Quand 70% seulement des messieurs fument. Alors on s'inscrit et se ravitaille chez un seul débitant.

Finalement, seuls les hommes de plus de dix-huit ans bénéficient d'une carte de tabac, allouant trois paquets de gris, ou six de gauloises par mois : quatre cigarettes par jour. Ce qui offre un prospère marché parallèle à ceux qui ne les grillent pas. Quant aux fumeuses condamnées à l'abstinence, elles enragent et fument,-, de cette cruelle injustice. Les priver de

³³ La guerre a terriblement baissé nos importations : 40% pour les haricots, 50% pour le blé, le sucre, les moutons, 55 % pour le bétail, 67 % pour les porcs. La discipline est aussi nécessaire pour la soudure de la viande. On nourrit les villes en réquisitionnant des boeufs à deux tiers de leur poids normal. Suite à l'épidémie de fièvre aphteuse, les citadins n'en toucheront que 100 grammes par personne cette semaine.

gauloises pour les donner à des bonhommes qui ne les utilisent même pas ! Une semblable situation se reproduit pour le vin raréfaction de notre boisson nationale, inquiétude, stockages, habituelles déclarations officielles rassurantes :

«L'Office des Vins dément catégoriquement les bobards qui prétendent qu'une carte de vin sera instaurée. Nous affirmons et répétons, il n'y aura pas de rationnement, la soudure est assurée, seule la répartition pose un problème»,

Puis le pinard disparaît, les queues s'allongent et arrive un commentaire gêné :

«En raison du mauvais temps, de l'augmentation de la consommation dans une compensation réjouissante et d'une recherche de calories, la soudure sera difficile. Consommateurs, inscrivez-vous» Puis : *«afin d'assurer une répartition équitable , la carte de vin instituée attribue deux litres par semaine aux hommes et femmes et un litre aux «J3»³⁴ et «V» buveurs ou non³⁵ .*

L'«OPÉRATION BARBEROUSSE».

Toute la première page du journal est consacrée à la guerre qui s'étend toujours³⁶ .

Le 22 juin 1941, comme un formidable coup de tonnerre, éclate l'incroyable nouvelle «L'Allemagne entre en guerre contre la Russie, C'est l' «Opération Barbarousse» 3 millions d'hommes, 50 000 canons, 3 000 chars se ruent à l'assaut de l'U.R.S.S., bousculent les Soviétiques médusés, écrasent leurs lignes fortifiées, s'emparent des ponts, enjambent les fleuves, enlèvent les villes. Rien n'arrête les fantastiques «Panzer-Divisionnen» qui lancent des percées-éclair très loin derrière les lignes ennemies . Puis comme les pinces d'une énorme tenaille se referment sur des centaines de milliers de Russes prisonniers et sur des phénoménales quantités de matériel. Comme dans l'immense poche de Bialystok ou quatre armées soviétiques ont été anéanties !

«Soldats allemands, vous êtes engagés dans un combat difficile et plein de responsabilités. Le sort de l'Europe, l'avenir du Reich allemand, l'existence de notre peuple sont uniquement entre vos mains !» proclame le Führer à ses troupes.

La propagande nazie se déchaîne :

«La plus grande bataille de l'histoire est engagée à l'Est. Après d'acharnés combats de tanks, nos forces ont encore progressé de 200 kilomètres. Le Dniestr, la Duna, la Bérésina sont franchis. La Lithuanie, l'Esthonie, la Lettonie sont occupées; la Russie Blanche, l'Ukraine, la Moldavie envahies, Les villes de Riga, Minsk, Jitornir, Orel, Gomel sont tombées».

D'après les correspondants de guerre allemands :

«La bataille du matériel serait terminée ! L'ennemi en aurait perdu de telles quantités, dont la moitié de ses chars, qu'avec trois millions de tués, blessés, prisonniers, sa résistance est brisée. Ses contre-attaques désespérées sont les derniers soubresauts d'une Armée Rouge à l'agonie, saignée à blanc, déjà battue et dont les troupes sont au bord de la reddition !»

Consterné, mon père fixe le front soviétique avec de petits drapeaux sur une grande carte. Heureusement que d'optimistes communiqués russes captés à la T.S.F. le réconfortent :

³⁴ «J3 «jeunes de treize à vingt et un ans.» -

³⁵ V : Anciens de plus de soixante-dix ans, Dans les cafés, le vin n'est servi que de 11 à 13 heures et de 18 à 20 heures à raison de 30 centilitres par client,

³⁶ Les Fritz pénètrent en Bulgarie où ils se déclarent forces de l'ordre. Puis, soi-disant pour y maintenir la sécurité, ils envahissent la Yougoslavie. Ensuite, ils pénètrent en Grèce où les Italiens piétinaient lamentablement, Les Britanniques, venus renforcer les Hélenes, sont en quinze jours refoulés, évacués, prisonniers. Les parachutistes d'Hitler contrôlent encore la Crète. On parle beaucoup, dans la presse, de l'agression par les Britanniques et «félons gaullistes contre la Syrie et le Liban, qu'ils occupent malgré l'héroïque résistance de nos troupes à Palmyre.

«Nos vaillants soldats de l'Armée Rouge tiennent solidement toute la frontière. Ils contre-attaquent énergiquement les chars fascistes et leur infligent d'énormes pertes.»

Hitler ne se met-il pas trop d'adversaires sur le dos ? Son aventure russe se terminera-t-elle «à la Napoléon» ? En attendant, restrictions et exigences germano-vichystes se renforcent encore³⁷ .

«Toute personne arrivant à Nantes déclarera dans la journée son installation au commissariat. Tout individu changeant de domicile le signalera obligatoirement avec l'adresse du nouveau. Tous les particuliers logeant des parents ou amis, même pour vingt-quatre heures, sont tenus à ces obligations. Les hôteliers enregistreront tous les voyageurs qu'ils hébergent, ils conserveront la nuit leurs papiers d'identité et déposeront leurs fiches à la police avant 20 heures !³⁸»

On parle beaucoup, partout, de nos 1 700 000 prisonniers de guerre coupés de leurs foyers, de leur milieu et de la vie française. Pour ces demi-vivants cloîtrés derrière les barbelés boches, des jeunes organisent de nombreuses collectes de vêtements, de jeux. D'innombrables «colis du prisonnier» leur sont envoyés par la Croix-Rouge, les mairies, les entreprises, les associations. Presque chaque famille se prive pour expédier à son captif outre-Rhin un colis mensuel de 5 kilos de vivres et 300 grammes de tabac. Ceux travaillant dans les fermes allemandes sont mieux nourris. Les prisonniers anciens combattants de 14-18³⁹ et les soutiens de famille de quatre enfants mineurs sont libérés. Cinq cents de ces rapatriés sont arrivés à Compiègne.

Dans notre pays endeuillé, le 14 juillet 1941 est férié mais n'est marqué par aucune fête. Des services religieux peuvent être célébrés à la demande des autorités locales ou des associations. Le préfet de la Marne a félicité les élèves qui ont ramassé 12000 kilos de doryphores et sauvé la récolte de pommes de terre. En région parisienne, leurs ventes de 3 000 000 de portraits du Maréchal ont rapporté 6 000.000 de francs au Secours National⁴⁰ .

GENDARME A QUINZE ANS

Finis les congés d'été Pour aider mes parents, me voilà commis-épicier «non déclaré». Quand j'arrive en nage du grand marché, poussant ma remorque chargée comme un bourricot, j'attaque l'étalage de mes cageots de fruits et légumes. Depuis longtemps, chaque matin, des clientes font la queue dehors sans, savoir ce que je rapporterai.

Et voilà que moi, le gamin que dans la rue tous tutoient et ne remarquent même pas, dès qu'à l'épicerie j'enfile ma blouse, je deviens un personnage important, doté d'un pouvoir. On me vouvoie, me sert du jeune homme Les dames cherchent à m'attendrir à coups de mirettes enjôleuses, pour que je rajoute deux patates à leurs rations. Les filles me sourient pour que je leur mette bon poids de beurre. Les anciennes me flattent pour que je leur serve du sucre sans ticket. Et des gens connus du quartier qui attendent que je leur donne bonne mesure de fromage !

³⁷ «Sur ordonnance du Fetdkommandant : Montluçon est condamnée à une forte amende suite à des graffiti injurieux pour la Wehrmacht. Nantes est taxée de 5 millions de francs pour le sabotage d'un câble téléphonique allemand.»

³⁸ «Les loueurs de garnis, gérants de pension, propriétaires, fourniront a la Mairie la liste de leurs. locataires et le montant des loyers. Tout logement vacant sera déolaré dans la quinzaine. Les infractions seront sévèrement sanctionnées.»

³⁹ Ceux nés avant 1899.

⁴⁰ Ailleurs, les scolaires ont recueilli 3 500 000 francs, 2 250 000 kilos» de vêtements et 1600 000 kilos de glands et marrons, (Ils sont à l'honneur et méritent bien leur vacances)

Quand deux clientes s'enguirlandent pour savoir qui est la première, quand la queue se met en colère contre des priorités qui entrent sans attendre, le patron m'envoie faire le gendarme J'ai un uniforme : ma blouse d'épicier, et ça marche. Du haut de mon mètre cinquante, je calme les excitées, sermonne les resquilleuses, fais passer d'autorité une ménagère pour une priorité. Ces cartes de priorité sont attribuées : aux mères de quatre enfants de moins de seize ans, de trois enfants de moins de quatorze ans, de deux enfants de moins de quatre ans, à condition qu'ils soient légitimes ou reconnus .

Le Secrétariat d'État au Ravitaillement a divisé la population en catégories :

- «E : Enfants de moins de trois ans.
- «J 1» : Jeunes de trois à six ans.
- «J 2» : Jeunes de six à treize ans.
- «J 3» : Jeunes de treize à vingt et un ans.
- «A» : Adultes de vingt et un ans à soixante-dix ans,
- «V» : Vieillards de plus de soixante-dix ans.
- «T» : Travailleurs de force.
- «C» : Cultivateurs.

Voici enfin connues nos rations de juillet 1941

Pain (par jour) :

E : 100 g -J1 : 200 g -J2 : 275 g -J3 : 350 g -A 275 g -V 200 g T : 350 g.

Lait (par jour)

E : 3/4 l -J1 : 1/2 l -J2 : néant.

Sucre (par mois) :

E : 1 000 g - J1, J2, J3, A, V, T : 500 g.

Farines composées :

E, J1, : 250 g - J2 : néant.

Riz (par mois) :

E : 300 g -J1, J2 : 200 g.

Chocolat :

E : néant . J1 : 125 g -J2, J3 250 g . V : 125 g.

Café mélangé :

E, J1 : néant -150 g à tous dont 60 g de café pur.

Fromage :

240 g à tous.

Viande :

1 000 g à tous.

Confitures :

250 g à tous contre le ticket DV de juin.

Légumes secs :

300 g à tous contre les coupons : 1M, DB, DC, DD, DE.

Pommes de terre :

3 kg à tous contre le coupon DL de juin.

Conserves de légumes :

1 kg à tous en échange du DG de juillet.

Matières grasses :

A tous 150g d'huile, 50g de graisse et 300g de beurre. 50g de beurre seront servis contre deux tickets de 10g barrés, un de 10 g non barré, trois tickets de 5 g barrés et un de 5 g non barré. La deuxième distribution se fera avec un ticket-lettre de 50g.

Savon :

A tous : une savonnette de 75g ou 75g de savon de ménage plus 250 g de lessive. Les hommes de plus de dix-huit ans perçoivent 12,5 g par mois de savon à barbe mais rien pour les femmes à barbe. Par contre, les imberbes ou barbus peuvent échanger ce ticket contre 75g de savon.

J'apprends à verser le lait sans perdre une goutte, du gros bidon dans la mesure puis le pot du client; à couper une ration de beurre dans la motte à quelques grammes près; à servir rapidement, à calculer vite et juste de tête; à dire «non» avec le sourire, à rester aimable avec les grincheux; à téléphoner seul au café du coin pour une livraison !...

L'après-midi, je repars en course, toujours à pied derrière ma lourde remorque. Des fois, «j'oublie» de remettre mes coupons au grossiste et rapporte vingt kilos de beurre sans ticket que mon employeur s'empresse de revendre nu marché noir. En remerciement, j'ai droit aux sourires de l'épicière et aux tapes dans le dos du patron !

Quel casse-tête ces milliers de petits tickets multicolores, de café, beurre, chocolat, fromage, patates, à découper, classer, coller, compter sur des feuilles spéciales Et comment ne pas couper ceux du pourtour pour accéder aux premiers honorés, au troisième rang à l'intérieur ? Ensuite, les clientes traînent des semaines des coupons détachés sans attribution pour l'instant, que certains commerçants sans scrupule et as du ciseau ratiboisent. Seulement, ces lettres et chiffres soi-disant sans valeur procurent le mois suivant, des figues, des confitures que d'autres dégustent à votre place !⁴¹

Après le service, les courses, je nettoie le magasin, range la remise, garnis les rayons. Mais si j'apprécie les contacts avec les clients, ces journées de 6 heures à 20 heures, interminables et mal payées, n'assurent pas mon avenir. Mes parents veulent que j'apprenne un bon métier. Mais les entrées en apprentissage dans les usines et les Chantiers Navals nantais sont perturbées ces temps-ci. Jamais l'idée ne nous a effleurés que je puisse poursuivre des études. Faute de ressources et d'habitude, aucun enfant du quartier ne s'aventure au Lycée, encore moins potasser à l'université de Rennes.

Comme celle de mon père et de mes copains, ma vie est déjà tracée. Je serai ouvrier à l'usine, en attendant j'entre en octobre 1941 à l'École Pratique d'Industrie comme électricien, un métier moderne où j'aurai toujours du travail, et «bien payé». répète mon père.

En première année, j'apprends l'ajustage, le tournage, la forge, la chaudronnerie, la menuiserie. En pleine guerre, quand des milliers d'hommes meurent chaque jour, nous nous bourrons le crâne de sinus et cosinus, de polynômes et polygones, de médianes et médiatrices. Nous remplissons des pages et des pages sur les maladies vénériennes et l'alcoolisme, causes de l'affaiblissement de notre race. Et attention notre, valeur morale -obéissance, ordre, tenue, franchise, respect - est notée avec un coefficient cinq qui représente le cinquième du total de nos notes. Alors que français, maths, histoire, géographie n'ont qu'un comme coefficient !

LA NOUVELLE EUROPE POUR MILLE ANS

Tous les jours, radios et journaux claironnent de longs communiqués de triomphe du Grand Quartier Général allemand !

⁴¹ (41) Ce mois-ci, nous répartissons des suppléments 250 grammes de pâte, avec le ticket «DX», de juin, 500 grammes de sucre pour confitures en échange du numéro 2 de la carte d'alimentation, deux citrons contre le «DM» il de mai, deux œufs de Bulgarie contre le «DP» de mai, plus deux aux J3 en échange du numéro 128 de la feuille d'inscription, enfin 500 grammes de patates nouvelles avec le «DC». de juillet.

Par contre, le chocolat de juillet et nos 300 grammes de légumes secs seront perçus en août, nous ne toucherons que 100 des 150 grammes d'huile de ce mois. Faute de blé, il n'y aura pas de distribution de pâtes en août et les boulangers produiront 130 kilos de pain avec 100 kilos de farine. Pour que certains ne mangent pas leur pain mensuel en huit jours, les coupons numérotés sont valables jusqu'aux 15 du mois et les numéros 2 du 16 au 31, les commerçants doivent détacher eux-mêmes les tickets des feuilles.

Cette semaine, le charcutier voisin distribue 200 grammes de choucroute contre le «DV», le boucher répartit 250 grammes de viande avec os contre les tickets : «BA», «BB», «BC», «BD» de la feuille de boucherie, Ce jeudi, le tripié sert ses clientes inscrites de 350 à 430, et les autres ? Plus tard !

«En U.R.S.S., après les foudroyants succès des premières semaines, les forces du Reich talonnent inlassablement l'ennemi. Dans un enchevêtrement titanesque, des milliers de blindés, de canons, d'avions et neuf millions de soldats des deux camps s'affrontent,»⁴²

«Après avoir franchi le Dniepr sur un large front, les forces victorieuses du Reich menacent la Crimée, le Caucase et resserrent leur étreinte autour de Moscou où de gigantesques batailles se déroulent. Des unités n'en seraient qu'à 80 kilomètres. Jamais les combats n'ont atteint une telle violence.»⁴³

Le Führer, qui prend le commandement suprême des armées allemandes, proclame à ses soldats du front Est :

«Mes camarades ! Nous occupons un territoire grand comme cinq fois la France. Le matériel pris ou détruit est innombrable. 22 000 chars, 15 000 canons, 27 000 avions et lorsqu'une autorité militaire allemande compte quelque chose, le nombre est exact ! Si à chaque prisonnier russe correspond trois tués ou blessés, nos 3 600 000 captifs représentent pour les Bolcheviks une perte de plus de 10 million, d'hommes,»⁴⁴

Mais soudain avec les pluies, une boue épaisse fige le champ de bataille, paralyse toutes les opérations. Dans cette Russie aux communications archaïques, sans routes empierrées, cette gadoue devient l'ennemi numéro un qui cloue au sol blindés, canons, soldats, avions. La vitesse des camions tombe à 4 kilomètre/heure. Puis avec d'énormes chutes de neige, l'hiver russe et des froids sibériens de moins 40 degrés bloquent à nouveau l'offensive allemande.

Si le sol glacé porte les blindés, le matériel boche capitule sous ces températures inconnues à l'Ouest. Les moteurs ne démarrent plus, les armes s'enrayent, la Wehrmacht n'a pas prévu de vêtements spéciaux. Les Fritz sans quartiers d'hiver adaptés passent dehors de terribles nuits russes avec leurs minces capotes, leurs fines bottes de cuir et perdent des milliers de pieds gelés !⁴⁵

Mais les optimistes boches nous déclarent :

«L'avance allemande se poursuit sur un front de 1200 kilomètres. Kiev, Kursk sont tombées. Nous avons atteint Rostov sur le Don et Kharkov sur le Donetz. Sébastopol est à portée de nos canons. Une gigantesque bataille fait rage à 25 kilomètres du Kremlin où nos avant-gardes affrontent tes Cosaques du Don. La chute de la ville des Tsars est une question de jours...»

Le Führer ajoute :

«Tout l'Occident doit son existence aux héroïques combattants allemands qui se battent dans des conditions épouvantables par des froids terribles et qui préparent la nouvelle Europe pour mille ans ! Non, Dieu ne refusera pas la victoire aux plus braves de ses soldats.»

⁴² «Les unités allemandes ont conquis Novgorod, Kichinev, Smolensk et poursuivent leur avance dans tous les secteurs, avec une forte pression sur Kiev et faces à une résistance acharnée des Russes à Odessa. Le siège de Léningrad est commencé où les vagues d'assaut soviétiques échouent lamentablement sous le feu convergent de l'artillerie et des blindés allemands»

⁴³ Le directeur de la Presse du Reich affirme : «Le front soviétique tout entier s'effondre. La Russie, qui a perdu des centaines de chars, est matériellement liquidée. Le rêve anglais d'une guerre sur deux fronts s'envole. Les Allemands, soldats d'élite de la meilleure armée du monde, conquièrent leur espace vital. La Grand Reich d'Adolf Hitler débarrassera l'Europe de ces peuples inférieurs et le Grand Empire Germanique remplacera ce fatras de petits États «Seul notre peuple, fier de sa mission de pionnier dans l'Est européen, pouvait faire aux Bolcheviks cette guerre qui fixera pour des siècles le cours de l'Histoire mondiale.»

⁴⁴ «Mes camarades ! Vous avez connu le paradis soviétique. Dans ce pays qui pourrait nourrir le monde entier règne la plus grande misère que l'esclavage ait produit. Dans de misérables cabanes, des millions de déçus affamés végètent exploités par des commissaires du peuple, Juifs à 90 %.»

⁴⁵ Avec leur immense front à tenir, leurs liaisons entre l'Allemagne et les premières lignes tiennent du super-exploit. Que de temps, d'efforts pour acheminer à chaque combattant à travers les infranchissables steppes enneigées, ses balles, ses obus, son essence, son ravitaillement gelé. Ils en sont réduits à utiliser les lents mais increvables petits chevaux russes.

Par contre, d'après Radio-Moscou, si les Russes perdent des millions d'hommes, des quantités phénoménales de matériel, des milliers de kilomètres carrés, contrairement aux vantardises d'Hitler, ils contre-attaquent sans cesse. Même si les Boches sont aux portes de leur capitale, ils résistent farouchement. Ils détruisent tout ce qu'ils ne peuvent évacuer, ils incendient leurs récoltes, dynamitent leurs maisons. Ils démontent et mettent en caisse leurs grandes usines que des milliers de wagons déplacent vers l'Asie, où rebâties. elles refabrique du matériel de guerre.

De leur inépuisable réservoir humain, ils rassemblent de nombreuses divisions nouvelles. Moscou leur offre ses stocks de vivres et de matériel, ses casernes chauffées, ses trains, hôpitaux et aérodromes. Les régiments sont jetés des gares de la capitale au front distant de quelques kilomètres. Des troupes fraîches de Sibérie, Mongolie, habituées à ces froids polaires sont aussi déversées dans cette fournaise gelée avec des tenues adaptées : vestes en peau de mouton, capotes molletonnées, bottes en feutre, bonnets et gants fourrés. Ainsi Moscou et Leningrad. tiennent toujours.

L'invasion de l'U.R.S.S. a clarifié bien des comportements. Les Russes luttent contre les Boches et deviennent donc nos Alliés. Notre extrême-droite s'engage à fond derrière les Allemands et contre les Soviétiques. Partout, ses orateurs discoursent longuement sur la défense de l'Occident Chrétien, sur notre malfaisante «cinquième colonne».

Une Légion des Volontaires Français enrôle des combattants pour la grande Croisade contre le Bolchevisme. Malgré le patronage de nos plus hautes autorités religieuses, militaires et politiques, malgré les laïus, les films, articles et affiches, rares sont les engagements. Endosser l'uniforme et le casque boches, se faire trouser la peau dans les steppes glacées de Russie ne mobilisent guère les Français; et les volontaires doivent déclarer sur l'honneur leur «aryenneté».

De leur côté, les communistes passent à la lutte active contre les occupants : distribution de journaux et tracts, attentats à l'explosif, coupures de lignes téléphoniques, déraillements de trains et même exécutions de militaires allemands. Après chaque sabotage, les occupants imposent de lourdes amendes, fusillent des otages. De nouvelles agressions sont commises entraînant d'autres sanctions, c'est l'escalade !

Pucheu, ministre de l'Intérieur, a créé en août 1941 des Sections Spéciales qui répriment durement les menées communistes.

«Devant la Cour Martiale de Lyon, vingt et un communistes accusés de propagande marxiste sont condamnés à de lourdes peines de travaux forcés. -Un "agitateur» qui dirigeait l'action des Jeunesses Communistes dans onze départements est condamné à mort à Toulon. - A Clermont-Ferrand, deux communistes sont condamnés à mort par un tribunal français pour atteinte à la sûreté extérieure de l'État. L'ex-député communiste Jean Catelas est guillotiné à Paris.»⁴⁶

Le général commandant des Forces Armées en France avise la population :

«Toute personne qui se livre à une activité communiste est une ennemie de l'Allemagne, elle risque la peine de mort ! -Toute personne en possession d'un tract anti-allemand doit immédiatement le remettre aux autorités occupantes sinon elle sera condamnée à quinze ans de travaux forcés. -Toute personne qui aiderait des équipages d'avions abattus et empêcherait leur arrestation sera fusillée sur-le-champ. -Toute femme coupable des mêmes délits ira en camp de concentration. -Tous ceux qui contribueront à leur capture recevront une prime de

⁴⁶ A Nantes : «Pour avoir hissé le 22 juin un drapeau rouge sur le clocher d'une église, un communiste est condamné à deux ans de prison; un deuxième à un an d'internement pour avoir chanté l'internationale qui est «hors la loi». Pour avoir crié «Vive Staline», trois Nantais éméchés sont écroués. Pour «offense envers le Chef de l'État», deux malotrus écotent huit mois de prison.»

10 000 francs. -Tous ceux qui détiennent encore des armes ne peuvent s'attendre qu'à mourir !»⁴⁷

Ces menaces sont journallement mises à exécution et annoncées par des «Avis» encadrés de noir !

«Gaston Pinot de l'Aisne a été fusillé aujourd'hui pour détention illégale d'armes.»

«René Bordet de Villejuif a été passé par les armes pour possession illégale d'explosifs.»

«FUSILLENZ CINQUANTE OTAGES !»

Ce 21 octobre 1941, un «Avis» lourd de graves conséquences est placardé en ville, signé du général von Stulpnagel, commandant des troupes d'occupation en France :

«Le lieutenant-colonel Holtz, chef de la Feld-Kommandantur de Nantes a été tué par de lâches criminels à la solde de Moscou. Eu expiation de ce crime, j'ai ordonné de fusiller cinquante otages; cinquante autres seront exécutés si les coupables ne sont pas arrêtés d'ici demain. J'offre quinze millions de francs⁴⁸ à qui contribuera à leur découverte !»

La Kreis-Kommandantur de Nantes affiche les représailles suivantes :

«Tous les lieux de plaisir seront clos. Les industries et commerces fermeront à 18 heures, Tous les habitants seront à leur domicile à 19 heures. Les laissez-passer de nuit cessent d'être valables. Les médecins ne sortiront qu'accompagnés d'un policier. Les voyageurs arrivant en gare après le couvre-feu y attendront l'heure de circuler. Les attroupements de plus de deux individus sont interdits. Aucune personne ne franchira le cordon de troupes qui encerclent Nantes, sentinelles et patrouilles tireront sur les contrevenants. Tous les commerces baisseront leurs rideaux le long du cortège funèbre. Toutes les portes d'allées seront closes. Le public ne stationnera que sur trois rangs.»

De Vichy, le Maréchal déclare :

«Un ruisseau de sang coule à nouveau sur la France, la rançon est affreuse et n'atteint pas les vrais coupables. Français, votre devoir est clair, par l'Armistice nous avons déposé les armes, nous n'avons pas le droit de les reprendre pour frapper les Allemands dans le dos... Aidez la justice, un coupable arrêté et cent Français seront épargnés. Je vous jette ce cri d'une voix brisée. Ne faites plus faire de mal à la France⁴⁹ .»

« Je prie Votre Excellence d'agr»éer l'expression de mes condoléances personnelles pour les odieux attentats...» -Télégraphie Pétain à Hitler⁵⁰

Sur ordre du Militaerbefehshaber en France⁵¹ et désignés par un Français, vingt et un otages incarcérés à la prison de Nantes et vingt-sept communistes internés à Châteaubriant ont été fusillés. Ainsi Guy Moquet, Jean-Pierre Thimbaud.,. sont abattus dans une sablière. Noms

⁴⁷ «A la suite de lâches attentats commis à Paris contre des soldats allemands, dix otages communistes et israélites ont été fusillés. Pendant trois jours, toute circulation est interdite dans la Seine de 21 heures à 5 heures, tous les restaurants, cinémas, théâtres ferment à 20 heures. Douze communistes arrêtés pour actes de sabotage ont été exécutés en représailles à l'assassinat d'un soldat allemand.»

⁴⁸ 1250 années de salaire d'une ouvrière.

⁴⁹ Le Préfet, le Maire : «expriment leur indignation et flétrissent cet abominable attentat. Celui qui sachant quelque chose garderait le silence serait un meurtrier qui tuerait de nouveaux Français.» Le Conseil Municipal de Nantes exprime «sa profonde émotion et son indignation devant ce lâche assassinat d'un homme, juste, bon, accueillant».

⁵⁰ (50) D'un éditeur allemand probablement : «L'Obersleutnant Holtz était un grand soldat au passé magnifique. Il avait déployé à Nantes des qualités de grandeur d'âme. Tous les bons Français qui ont le sens de l'honneur crient leur mépris pour les criminels agents stipendiés de Londres et Moscou qui tuent par derrière des soldats qui ne font ici que leur devoir. Ces lâches assassins ne sont pas des patriotes, il faut les démasquer !»

⁵¹ Le Commandement Militaire Allemand.

connus, inconnus de syndicalistes, de résistants. Leur crime ? On se le demande Leur âge dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt et un, vingt-quatre, trente-quatre ans ! Est-ce un âge pour mourir ?

Les coupables n'étant pas arrêtés⁵², les Boches menacent d'exécuter encore cinquante otages A Bordeaux, pour un autre attentat contre un officier, cinquante nouveaux otages sont fusillés Malgré le couvre-feu, l'interdiction de s'attrouper, partout, pendant des jours, sous le ciel plombé de novembre, les Nantais bouleversés ne parlent que du massacre de ces innocents, des raisons futiles pour lesquelles certains étaient internés et sont morts. Par amis interposés, chacun est lié à l'une de leurs familles.

Ces fusillades d'otages, les exécutions de dizaines de résistants, clarifient l'attitude mitigée de la population vis-à-vis des occupants. Un fossé plein de sang noie le flirt qui se tissait entre nos si « corrects ennemis » et la majorité silencieuse révoltée. Maintenant, l'équivoque pétainiste se clarifie d'un côté les vrais Français, de l'autre les collabos et leurs Boches. Comment suivre le Maréchal derrière sa main tendue quand celle des occupants dégouline de sang innocent Est-ce ce que souhaitaient les auteurs de l'attentat ? Quant aux Allemands qui voulaient nous effrayer... ils nous ont indignés

Curieusement pourtant, les Boches ont parmi les Français des zélés défenseurs. Ainsi notre pharmacienne ne tarit pas d'éloges sur eux :

«Face au débraillé de nos troupes, à la vulgarité de nos soldats, à l'ivrognerie de nos militaires, à la pagaille traditionnelle de notre armée, leur tenue est irréprochable, leur discipline exemplaire, leur organisation exceptionnelle. C'est une occupation très correcte, imposée par des soldats sportifs, de santé resplendissante que nous pourrions prendre comme modèles pour notre jeunesse.»

«Ils nous apportent des habitudes d'hygiène et d'ordre dont nous manquons beaucoup. Ils donnent des emplois aux chômeurs qu'ils rémunèrent bien. Ils nous communiquent leur sens du travail efficace. Ils ne nous volent pas et paient comptant leurs achats. Ils ne violent pas les femmes mais les courtisent. Ma fille fréquente un jeune lieutenant allemand. J'en suis ravie. Il est très fin, blond, racé, beau. Il nous baise ta main. Il connaît mieux notre culture que la majorité des Français. C'est un modèle de bonne éducation, le descendant d'une riche civilisation.

«Leurs militaires apprennent le français, visitent nos musées, admirent nos paysages, lisent nos classiques, apprécient nos grands compositeurs. Avec tant de points communs, ne sommes-nous pas du même monde. L'idéal serait un mariage de la fantaisie, de la joie de vivre françaises, alliées à l'ordre, la rigueur germaniques, dans une Europe dont nous serions les piliers,

«Vous me dites qu'ils arrêtent et fusillent des compatriotes. Mais mon bon monsieur, ces Juifs ne sont pas de vrais Français ! Quant aux communistes, ces hors-la-loi assassinent des soldats allemands et n'ont que ce qu'ils méritent ! Le Maréchal n'a-t-il pas signé l'Armistice et le Führer n'a-t-il pas suspendu l'exécution de nouveaux otages !⁵³

VIES MILITANTE ET FAMILIALE

⁵² Le Parti Populaire Français communique : «Nantais, répondez à l'appel du Maréchal, notre chef vénéré. Soyez avec nous contre les lâches. N'attendez de mots d'ordre ni de Londres ni de Moscou. Ne vous laissez pas intimider par la clique anglo-judéo-communiste dont De Gaulle est le valet. Vive la France ! Vive le Maréchal !»

⁵³ A côté de textes français mais directement issus de la propagande hitlérienne :

«Les Forces du Reich combattent non seulement les hyènes capitalistes judéo-anglo-saxonnes, mais aussi les hordes rouges de brutes bolcheviques. Ces tribus nihilistes qui tuent l'esprit de famille, pour imposer leur despotisme aux vieilles nations civilisées que sont l'Allemagne et la France.»

On est très surpris de la déclaration d'un ancien député des Charentes

«Je souhaite la victoire de l'Allemagne. Elle apportera le triomphe d'un nouvel ordre politique et social. Sans elle, c'est inévitablement pour l'Europe et notre pays, l'effondrement dans la guerre civile, le chaos et la fin de notre civilisation occidentale dont nous sommes si fiers !»

Enthousiasmé par l'immense espoir du Front Populaire, mon père s'est en juin 1936 lancé dans la politique. Il milite activement, la table de la chambre est son bureau où il copie listes d'adhérents, cotisations, ventes de journaux. L'armoire est bourrée de tracts, de brochures, de livres qu'il dévore religieusement et diffuse dans les ateliers des Batignolles. Presque tous les soirs, il est en réunion. Le dimanche, il vend la presse du syndicat; le samedi, il participe aux meetings et défilés.

Chacun marche derrière ses banderolles. Les Jeunesses Socialistes en chemises bleues claires suivent leurs emblèmes des trois flèches rouges, chantent «*Ma Blonde*» et scandent «*Front Populaire ! Vive Blum !*». Les gros bataillons communistes sous leurs forêts de drapeaux rouges, leurs faucilles et marteaux répliquent à pleins poumons «*Unité d'action ! Les Soviets partout A bas les deux cents familles !*»

Quand de très loin jaillit «*l'Internationale*», la «Marseillaise» des ouvriers. Elle progresse très vite, reprise par toutes les gorges. Comme une puissante vague de fond, elle couvre tous les slogans, submerge tous les cris, unit tout le monde. Avec quelle conviction les travailleurs clament leurs espoirs en des temps meilleurs. Si dans les quartiers populaires ornés de drapeaux rouges, les passants saluent du poing levé le défilé, dans les quartiers chics, des patrons, bourgeois et privilégiés critiquent entre eux les manifestants

«Regardez ces horribles cortèges de salopards du Front Popu, cette ignoble racaille moscoutaire en casquettes, ces braillards d'Internationales, ces porteurs de guenilles rouges, ces brandisseurs de poings haineux. Ah ! si nous avions un réel Gouvernement du genre de monsieur le Chancelier Hitler, avec des ministres courageux, des députés partisans de l'ordre, un Parlement qui ne soit pas truffé de Juifs, d'anti-nationalistes, de francs-maçons ! Ces chefs à poigne donneraient l'ordre aux gardes mobiles de balayer les rues de toute cette canaille rouge ! ils fusilleraient les fauteurs de grève, ils imposeraient le retour à l'usine à ces foutes de fainéants à coups de mitrailleuses si nécessaire !»

D'ailleurs, l'extrême-droite ne cache pas ses sympathies étrangères. Passionnée par la réussite des modèles allemands et italiens, très soucieuse de défendre ses privilèges, elle envierait même ce régime musclé d'Adolf Hitler ! Il représente un exemple d'ordre et de discipline. Avec les ouvriers renvoyés soixante heures par semaine à gaillardement fabriquer des canons qu'ils préfèrent au beurre, finis les conflits et revendications, terminés les grèves et désordres !

Dans ces régimes modèles, ouvriers et patrons collaborent pour la bonne marche de leurs entreprises et ces peuples envoûtés, magnifiquement dressés par la propagande, épousent la cause de leurs bourgeoisies. Dotés de muscles de fer et d'un moral d'acier, ils partent à la guerre en chantant, ils ovationnent leur Führer, leur Duce pour lesquels ils mourraient avec le sourire et un dernier «Heil Hitler» à la bouche. Que demander de plus !

Que la bourgeoisie française a eu très peur en 1936 Que lui sont restés sur le cœur : ces immenses cortèges hérissés de drapeaux rouges, ces multitudes de poings levés, ces grèves avec occupation d'usines, toutes ces aspirations des travailleurs à mieux vivre, tous ces «congs payés» sur «ses plages» Comme elle a haineusement sali Léon Blum, «*ce Juif haï, ce détrit humain à fusiller dans le dos*», comme elle a tiré à boulets rouges sur «*le péril communiste, cet œil du Kremlin, ces traîtres de l'intérieur* !»

Mon père est un gars de la ville, il aime sortir le soir, rencontrer des copains, discuter. Comme beaucoup de Nantais, il apprécie les carnivals, les défilés, les slogans scandés en chœur. En militant dans une chaude ambiance où chacun donne sans compter le meilleur de lui-même, il trouve des activités à sa mesure qui lui permettent de se réaliser ce que la vie, l'usine ne lui avaient pas donné.

Au syndicat, il est un responsable écouté; dans l'atelier, il n'est qu'une machine à produire. Il ne courbe pas l'échine devant les chefs, les patrons qui l'exploitent. Les bagarres avec les flics

ne l'effraient pas. Il n'aime pas la police qui arrête les petits chapardeurs et protège les gros profiteurs. «*Qu'est-ce que la Droite, le Clergé nous offrent ?*» répète-t-il. «*La misère, et toute notre vie nous restons des sous-hommes qui produisons des richesses dont nous ne profitons jamais !*»

Malgré son éducation religieuse dans un orphelinat de bonnes sœurs où il a connu la faim et a cessé de grandir à 1mètre 63, il n'attend plus rien de l'Église ni du Ciel. Il milite pour sa famille, ses copains, la classe ouvrière française et mondiale, pour que leurs métiers pénibles soient reconnus, pour que ce vieux monde se transforme en société socialiste.

Seulement, son militantisme crée bien des problèmes à la maison. Venue en ville à vingt et un ans, ma mère est restée une fille de la campagne, marquée par l'Église, sa famille paysanne et son village à vingt-cinq kilomètres de Nantes, près de la Vendée. Influencée par ses années de femme de ménage et de bonne à tout faire en maisons bourgeoises, elle accepte les chefs, les patrons qui lui donnent du travail. Elle respecte les riches, les nobles, le clergé comme ses ancêtres bretons et vendéens. Le pot de terre ne lutte pas contre le pot de fer ! Chacun occupe dans notre société bien faite la place qu'il mérite !

Dans la vie, c'est chacun pour soi. Que les autres se débrouillent comme elle qui travaille très dur pour sa famille. Pour avoir de l'argent dans les coups durs, elle tient bien serrés les cordons de sa bourse, un sou est un sou ! Elle rêve, d'argent tombé miraculeusement du ciel, de gros lots à la Loterie Nationale.

Elle n'aime pas la foule, les cortèges, ni les étrangers qui nous enlèvent le pain de la bouche et sèment le désordre. La police est là pour nous protéger, contre les bandits qui volent et ne travaillent pas, contre les «rouges» qui prendraient leurs terres aux paysans. Elle ne comprend pas l'idéalisme de mon père et ne l'encourage pas à militer.

«-Ça n'est pas payé, ça ne sert à rien. Plutôt que de t'échiner à défendre des ingrats qui ne te soutiendront pas quand tu seras licencié, fais des heures supplémentaires. Quand on est marié, avec des gosses, on met de l'eau dans son vin ! Sinon, tu nous mettras tous sur la paille»

Elle n'aime guère sortir le soir. Elle ne comprend rien aux réunions politiques et s'ennuie aux meetings. Les gens rencontrés n'ont pas ses préoccupations, ce sont des «exaltés» ! Quant à ces dames qui militent au Parti, ces «excitées» il négligent leur maison, leurs enfants. Elle, préfère sa famille et son foyer.

Restée croyante, elle irait plus souvent à la messe si elle avait le temps. Elle aime l'ambiance recueillie des églises, la fréquentation des religieuses, le langage onctueux des prêtres. Plutôt que les défilés où sous les drapeaux rouges on scande poings levés des slogans violents, elle préfère les processions où derrière l'évêque, sous son dais, on rêve du paradis, mains jointes, yeux au ciel en psalmodiant des cantiques.

Elle croit aux vendredis 13, aux tireuses de cartes, aux jeteurs de sorts, aux corbeaux noirs qui portent malheur. Dans la vie, se révolter ne sert à rien. Tout est tracé, suivant nos péchés, saint Pierre nous enverra là où nous méritons d'aller.

AU NOM DE LA LOI

Depuis avril 1941, mon père travaille comme ajusteur aux Chantiers Navals⁵⁴. Malgré la dissolution du P.C., le lâchage de certains, les militants maintiennent clandestinement la vie du Parti. Avec des airs de conspirateurs, il en vient souvent le soir qui s'enferment en réunion avec mon père. Avec ses copains, peut-être une centaine, ils relancent les tièdes, regroupent les

⁵⁴ De la Loire.

dispersés. Pour éviter les arrestations massives, ils organisent les cellules en «triangles» de trois membres, un seul responsable est en relation avec le triangle supérieur et ainsi de suite.

Expédiés en train de Paris, arrivent souvent à la maison de gros colis de tracts et d'«*Humanité*» parfois imprudemment mal emballés qui font trembler notre cordonnier qui les reçoit en l'absence de mon père, et qu'il répartit à vélo, dans sa musette, aux quatre coins de la ville. Il collecte de l'argent pour les familles des militants détenus. Il nous envoie acheter des paquets d'étiquettes que de sa belle écriture il couvre de slogans anti-nazis qu'il colle partout dans les rues, les w.-c., les chantiers.⁵⁵

En s'engageant dans cette bagarre qui est sans espoir de réussite immédiate ni même lointaine puisqu'en 1941, les Allemands sont victorieux sur tous les fronts, mon père et ses copains ne se sont pas posés des foules de questions. Ils n'ont pas comme certains, des mois et des années durant, sondé leurs états d'âme, indéfiniment scruté d'où venait le vent pour finalement ne pas faire grand-chose. Avec leur optimisme inébranlable de militants, en dépit des risques réels d'arrestation, de déportation, de mort pour beaucoup, ils se sont engagés ! Et mon père, malgré ses responsabilités familiales, répondant à sa nature de lutteur, pour son pays, pour son idéal, pour ne pas se dégonfler devant ses copains, s'est lancé activement dans la résistance !

Ce 11 novembre 1941, en dépit des interdits officiels : «*Aucune manifestation de groupes ou d'individus n'est admise; pas de fleurs déposées aux monuments aux morts; tout rassemblement, tout défilé sur la voie publique seront sévèrement réprimés.*» Le Parti organise une manif en ville. La police, qui discrètement surveillait mon père depuis longtemps, perquisitionne le soir chez une vingtaine de suspects. Nous jouons tranquillement aux échecs quand, soudain, de violents coups sont frappés à la porte.

«Police ! Au nom de la loi, ouvrez !»

Nous nous affolons mon père atterré pense aux tableaux de membres, aux tracts et aux nombreux papiers compromettants qu'il a cachés. Il bondit à la fenêtre, elle est gardée ! Les coups redoublent; revolver au poing, une dizaine d'inspecteurs français font irruption

«Tes mains en l'air !»

Médusés, nous voyons les flics s'abattre, tels une tornade, sur notre logement bien ordonné. Ils vident l'armoire, balancent les piles de linge, retournent les tiroirs, jettent les livres, renversent les étagères, défont les lits, palpent les matelas, sondent les murs, épluchent les papiers, fouillent mon père et bousculent l'échiquier...

Ils trouvent seulement des listes de souscriptions, quelques tract., et une lettre de consignes imprudemment adressée au nom de mon père. Ça suffit pour l'arrêter. Ils partent en voiture, fouiller sans succès la cabane du jardin où pourtant un revolver allemand, récupéré dans un camp, est dissimulé.

Dans notre logement saccagé, nous nous demandons si nous ne rêvons pas, si nous n'allons pas nous réveiller, voir, finir ce cauchemar et rentrer mon père ! Hélas Alors nous brûlons les papiers compromettants glissés entre le cache-pot et la plante, dans la double paroi de la cuisinière, sous la caisse à charbon... Puis, je me débarrasse du dangereux revolver, malgré les policiers qui nous filent pour découvrir des complices. Le journal publie :

«*Un meneur communiste arrêté.*

«*Sur commission rogatoire de Monsieur le Juge d'Instruction, la Sûreté et la Brigade mobile de Rennes ont appréhendé l'ajusteur Gustave Douart sous l'inculpation de menées communistes.*»

⁵⁵ Au passage, il y égratigne De Gaulle, le «résistant de l'extérieur»

Nous imaginons mal notre vie sans chef de famille. Sans aucune nouvelle, nous ignorons où est mon père et quel sera son sort, mais surtout nous frémissons ! Vont-ils le prendre comme otage ? Car depuis qu'Holtz a été abattu, l'enchaînement attentats-fusillades s'intensifie. A Paris, suite aux agressions de soldats allemands, le général von Stuelpnagel ordonne :

«Peine de mort immédiate pour les étrangers pris en flagrant délit d'incitation au crime, dont cent Juifs, anarchistes, communistes, anciens de la Tchéka espagnole, complices des auteurs des attentats, Sévères mesures contre 1 850 communistes arrêtés. Déportation aux travaux forcés en Allemagne, d'un grand nombre de Judéo-bolcheviques emprisonnés. Internement dans des camps de travail de tous les Juifs entrés en France depuis 1936. Amende d'un milliard de francs imposée aux Israélites des territoires occupés.»⁵⁶

C'est clair, pour les couper de la population les occupants assimilent les résistants à des étrangers, des criminels⁵⁷ .

Suite à de nouveaux attentats dont le sabotage d'un câble téléphonique, le major Kreiskommandant ordonne :

«*Interdiction de circuler à Nantes pour dix jours, de 19 heures à 7 heures. Tous les magasins, cafés, restaurants fermeront à 18 heures. Le maire réquisitionnera des civils pour surveiller de jour comme de nuit les immeubles occupés par les Autorités allemandes et les lignes de transmission*⁵⁸. *Les laissez-passer ne seront valables que pour les ouvriers travaillant pour la Wehrmacht !*»

Chaque matin, nous épluchons dans la presse les «Avis» de repréailles :

«*Lucien Gourlot de Paris a été fusillé pour détention illégale d'armes*».

«*Rudolphe Zeiler et Henri Jayet de Drancy ont été condamnés à mort pour activités en faveur de l'ennemi*.»

«*Onze Brestois coupables de détention d'armes, menées gaullistes et espionnage ont été fusillés aujourd'hui*.»

Enfin, après vingt jours de noire inquiétude sans nouvelle du père, nous sommes soulagés de le savoir vivant, mais atterrés d'apprendre, par le journal, la lourde sentence qui le frappe :

«*A la requête de Monsieur le Procureur Général, la Cour d'Appel de Rennes a condamné à un an de prison et 1200 francs d'amende le sieur Douart Gustave accusé de détenir des tracts communistes et de propager les mots d'ordre de la IIIe Internationale, délit puni par la loi du 14 août 1941*.»

LES BEAUX JOURS REVIENDRONT

Le 8 décembre 1941 arrive enfin une lettre.

«*Mes chéris,*

«*J'attendais votre visite à Nantes, au moins un mot. Mais rien, j'étais au secret ! Comment vous organisez-vous depuis mon arrestation ? Georges va-t-il toujours à l'école et Gustave au Centre d'Apprentissage ? Ma soeur vous a-t-elle visités ? Que d'angoissantes questions je me pose !*

«*Ici, depuis ce funeste 11 novembre, les jours sont d'une longueur !... Après ma détention à Nantes, j'ai été transféré à la prison de Rennes pour passer devant la Cour Spéciale française*

⁵⁶ «Ces mesures ne frappent point les Français mais des ennemis de l'Allemagne qui appliquent les infâmes mots d'ordre, des Anglo-Saxons, des Juifs, des Bolcheviques, et qui veulent saboter la réconciliation Franco-Allemande !»

⁵⁷ De son côté, le Préfet de Police lance un pressant appel aux Parisiens : «*Malgré l'exhortation pathétique du Maréchal, les ennemis de notre Patrie commettent dans l'ombre de tâches attentats contre les militaires allemands, Ces crimes n'ont rien de Français. Aidez-nous à arrêter ces assassins, l'amour de la Patrie vous le commande. Maintenez notre ville dans l'honneur*.»

⁵⁸ A raison d'un poste tous les cinquante mètres.

qui m'a condamné à un an de prison ! Douze mois avant de vous revoir, vous qui auriez tant besoin de ma présence ! Dans quelle situation je vous ai laissé, je n'ose y penser ! Mon coeur est gros, mais ma volonté reste ferme. Un an c'est long, cette séparation sera pénible, mais les beaux jours reviendront ! Votre mari et père.»

Ma mère répond aussitôt :

«Cher petit mari,

«Depuis si longtemps, nous attendions un mot de toi. J'aurais été si heureuse de te voir quand tu étais à Nantes. Accompagnée deux jours par ta soeur, j'ai couru les bureaux, fait toutes sortes de démarches. J'ai entre autres été quatre fois au Juge d'instruction, trois fois à la prison, deux fois au Cabinet du Préfet. Ah ! si tu avais été un voleur, un prisonnier de droit commun, c'aurait été si facile, mais détenu politique au secret, c'était impossible.

«Après ton arrestation, j'étais complètement désemparée, sans travail, sans argent, mais le plus pénible c'était d'être si brutalement séparée de toi, avec la maison si vide, mon lit si grand où il m'était impossible de dormir. Que nous avons passé de tristes dimanches, toute la journée, je lavais, raccommodais mais nous ne pensions et ne parlions que de toi,

«J'ai été quinze jours avant de trouver du travail. J'ai essayé du matin au soir, partout où ils employaient des femmes. Pour des ménages en maisons bourgeoises, ils me proposaient quinze francs par jour pour des journées de onze heures, comment aurai-je pu vivre avec mes deux gosses ? Enfin, depuis huit jours, je travaille dans une cantine. Tu vois que ta petite femme se débrouille et que nos gars ne manqueront de rien. Mais j'ai bien du mal à joindre les deux bouts, après ces deux semaines de chômage où il a bien fallu manger, j'ai des dettes partout. Bon courage mon chéri et garde bon moral. Ne te fais pas de chagrin, douze mois seront vite passés et nous serons si heureux de nous retrouver tous. Je passe le porteplume à Georges.

«Mon papa chéri,

«Je suis toujours à l'école, classé dans les cinq premiers. Ma demande de bourse a été refusée comme l'augmentation de prime pour Gustave. Tous les soirs, je vais au jardin soigner les lapins. Nous avons été chercher tes outils aux Chantiers de la Loire. Un ouvrier de ton atelier nous a remis trois cents francs de souscription. Ton arrestation a beaucoup chagriné Mme Boulais, notre voisine. Elle qui était très faible du cœur en est morte deux jours après. J'espère que bientôt, nous reprendrons notre vie comme avant».

Le 15 décembre 1941

«Mes chéris,

«Vous ne pouvez savoir comme votre lettre m'a réconforté ! Ça fait bien dix fois que je la relis car sans nouvelle des siens, que c'est dur ! Puisqu'en prison on n'a rien à faire et que tout le temps on réfléchit. Soignez bien les lapins. Pensez à payer les deux trimestres du jardin. Que les enfants continuent à progresser à l'école.

«Si vous pouvez m'envoyer un colis, mettez principalement du pain, c'est ce qui nous manque le plus. J'ai quitté la maison avec dix-sept francs, je me suis fait raser plusieurs fois. Si tu peux m'envoyer vingt-cinq francs par mandat, pour aussi acheter de quoi vous écrire. Je suis au bout de cette feuille où la place m'est comptée. Embrasse mes petits pour moi.»

Sur une page déchirée dans son cahier, mon frère écrit en s'appliquant :

Mon petit papa chéri,

«As-tu reçu le paquet de vêtements déposé à la prison de Nantes ? Nous t'envoyons un colis avec trois livres de pain, un quart de chocolat, et des gâteaux casés que je t'ai gardés. Aujourd'hui, après une longue queue, nous avons touché nos masques à gaz. Samedi, j'ai attendu trois heures pour seulement recevoir nos tickets de rationnement de janvier. Au Garage du Centre, j'apprends à démonter les pneus d'auto et réparer les chambres. J'espère bien qu'à Noël prochain, nous serons à nouveau tous quatre réunis et vivrons de joyeuses fêtes. Ton petit Gustave qui t'aime.»

«Mon cher papa,

«Tu as dû passer un bien triste Noël seul dans ta prison. Pour nous, il a été très simple et pas gai. Tante va t'envoyer un colis car nous avons mangé tous nos tickets de pain. Nous t'en expédierons un la semaine prochaine. Hier il a neigé. Il gèle dehors et fait bien froid chez nous quand nous rentrons. Nous n'avons plus de boulets. La cuisinière que j'ai ramonée tire trop bien pour la courte flambée de récupération que nous y brûlons : cageots, branches du jardin, boulettes de vieux journaux mouillés mélangées à de la sciure.

«Monsieur Boulais nous a tué notre dernier gros lapin. Hélas, toi qui l'as élevé n'était pas là pour le déguster. Comme leur mère est crevée, nous avons ramené au grenier les derniers petits lapins. Mais nous avons peu de choses à leur donner. Comme je ne vais plus au jardin, j'en profite pour aider maman, ainsi je repasse les chemises, torchons, mouchoirs, avec nos fers en fonte chauffés à la cuisinière. Courage papa, je t'embrasse encore et encore ! Georges.»

«Mon cher petit mari,

«Ce soir, Gustave est au lit. Il a froid et mal au ventre comme souvent avec ses intestins restés fragiles après sa typhoïde. Mon travail n'est pas sûr. Que deviendrons-nous si je suis débauchée, je n'ose y penser. Demain, je te posterai un mandat de cinquante francs. Il ne faut surtout pas avoir le cafard. Quand je rentre du travail, je trouve toujours ma maison bien grande. Je te quitte car il est une heure du matin et je me lève à six.»

Le 22 décembre 1941 :

«Mes chéris,

«A la maison d'arrêt de Laval où je suis rendu, je peux recevoir un colis par semaine. J'ai aussi droit aux mandats, car à la cantine de la prison, on trouve : sel, navets, vinaigre et quelquefois du boudin. Votre colis m'a fait grand plaisir, que je vous remercie pour cette tablette de chocolat dont vous vous êtes privés.

«Je pense toujours et sans cesse à vous, à ma situation, surtout le soir dans ma cellule où je ne peux m'endormir avant une heure du matin. J'en suis fort peiné; mais nos misères auront une fin et je prends mon mal en patience. Je vous le demande instamment, écrivez-moi souvent, c'est un si grand plaisir d'avoir de vos nouvelles. Vous n'imaginez pas avec quelle impatience je les attends. Elles sont mon seul lien avec l'extérieur.»

A sa lettre est joint un règlement de la prison :

«Les détenus ne peuvent écrire qu'à leurs proches parents, quatre fois par mois. Ils ne doivent parler que de leurs affaires personnelles et de famille. L'administration se réserve le droit de retenir les lettres qu'elle lit tant au départ qu'à l'arrivée. Les timbres-poste, les cartes, les images sont rigoureusement refusés. Argent et aliments ne sont transmis que sur autorisation du Directeur. Le linge de corps est accepté.»

«Mon papa chéri,

«Je prends la plume pour maman qui a beaucoup de travail avec notre rentrée scolaire. Pour tes étrennes, nous t'envoyons un colis de pain, fromage, gâteaux secs et pierres de sucre. Je te souhaite une bonne année 1942, j'espère qu'en 1943, nous te la souhaiterons de vive voix. Sans toi, nos soirées sont très longues, mais ne désespère pas, les beaux jours reviendront et ensemble nous serons heureux comme avant. Ton petit Gustave qui te souhaite un prompt retour parmi nous.»

Le 29 décembre 1941 :

«Ma chère petite femme,

«Espérons que 1942 verra la libération de notre pays et des jours meilleurs pour tous. Avec ton mandat dont je te remercie, je me procure un plat chaud de temps en temps : des rutabagas ou pommes de terre. J'ai aussi reçu un bienvenu paquet de ma sœur dont deux kilos de patates bouillies et cent grammes de rillettes. Ne m'annoncez pas vos colis trop longtemps à l'avance. Je les attends trop impatiemment et je suis si déçu quand à la distribution je ne reçois rien. Comme le timbre passe à 1,50 franc, envoie-moi quelques sous quand tu pourras. Comment vas-tu t'arranger avec le propriétaire ? Nous lui devons plusieurs trimestres.

«Si tu demandais à notre boulanger, peut-être me donnerait-il un pain sans ticket ? Peux-tu trouver du boudin qui est en vente libre, du camembert, des aiguilles, du coton, du fil, de la laine de n'importe quelle couleur pour repriser mes affaires déchirées ? Aussi un canif d'enfant, pas gros sinon ils ne me le donneront pas et un quart, nous touchons de l'orge chaude le matin pour 0,10 franc.

«Dans cette prison où parfois le cafard me prend, les heures s'égrènent avec une longueur effroyable. Mais je réagis, j'espère toujours dans la fin prochaine de ces événements. Je vous recommande, mes garçons, de bien épauler votre mère, car avec son travail dehors, la maison, les repas, elle a de quoi s'occuper !»

«Mon cher petit mari,

«J'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre, je suis débauchée depuis quinze jours. J'ai cherché du travail, partout, à pied, du matin au soir- J'ai même marché jusqu'à l'aérodrome de Château Bougon. Mais on n'embauche pas de femme. Je suis pourtant pleine d'énergie et de volonté, mais vraiment la fatalité s'acharne sur nous ! J'ai des moments de découragement et je pleure, car réellement, notre vie est trop dure. Je vais être obligée de faire des ménages

«J'ai été grippée, je pouvais à peine respirer. J'avais très mal au côté gauche, j'ai dû m'aliter deux jours. Je suis encore bien fatiguée, je ne me couche jamais avant minuit. Le comble serait que je tombe malade, c'est ma grande crainte. Qui s'occuperait des enfants. de toi ? Après la mère, nous allons enterrer deux des quatre petits lapins restants. Il vaut mieux en abandonner l'élevage. Si tu pouvais nous renvoyer les cartons de tes colis, ils sont introuvables ici. J'espère lundi en avoir un par l'épicière. Prends courage en comptant les jours qu'il te reste à passer loin de ta famille.

CES SANGSUES VORACES

Mais comment vivant dans un pays de cocagne à l'économie prospère, sommes-nous devenus en vingt mois de guerre, un peuple de loqueteux et de crève-la-faim ?...

Un patron de ma mère, employé à la préfecture, nous raconte les dessous de la «Kollaboration» et le pillage que nous subissons :

«Dès l'Armistice signée, une nuée de sauterelles boches s'est abattue sur le pays pour organiser la razzia. Partout, dans tous les domaines, tout a été inventorié et magnifiquement recensé, "à l'allemande».

«Toutes nos innombrables armes, fusils, mitrailleuses, canons, tanks, avions -ont dû être livrées, en bon état et acheminées vers l'Allemagne où elles ont équipé de nombreuses divisions. Tous les énormes dépôts de munitions, les fabuleux stocks de matériel, de carburant entassés par l'intendance française en prévision d'une longue guerre ont pris la direction du Grand Reich. Presque tout ce que les Britanniques ont abandonné chez nous a été récupéré.

«Avec la moitié de notre revenu national, l'énorme somme de 400 millions de francs exigée chaque jour pour l'entretien de leurs troupes en France et qui suffirait aux besoins de 10 millions de nos soldats, ils achètent ici tout ce qu'ils veulent. Toutes nos entreprises⁵⁹ fonctionnent pour renforcer leur potentiel de guerre. Nos prisonniers travaillent pour eux dans leurs champs, leurs usines.

Et nos énormes stocks de matières premières⁶⁰ qui partent à pleins trains chez eux. Et nos innombrables locomotives, wagons, camions, autobus, voitures, et nos chaussures, vêtements, bois, papiers, saisis par eux. Et la mainmise sur les réserves d'or de la Banque de France, de l'or belge, des devises des autres pays ! Et les possessions, entreprises et capitaux français à l'étranger dont ils s'approprient. Et les biens, avoirs, commerces, immeubles des malheureux Juifs dont leurs bourreaux s'emparent !

⁵⁹ Mécaniques, automobiles, aéronautiques, aciéries, fonderies, mines, chantiers navals.

⁶⁰ Cuivre, plomb, zinc, nickel, acier, charbon, aluminium, cuirs.

«Après avoir raflé une bonne partie de nos réserves de cacao, sucre, café, huile, savon, ils prélèvent un lourd tribut sur nos arrivages des colonies⁶¹. Sur une production très inférieure à la normale, leurs réquisitions frappent lourdement les livraisons obligatoires des paysans français⁶². Et suivent nos tabacs et par millions d'hectolitres nos vins, nos bières, nos cognacs, alcools et champagnes qui réjouissent les tripes boches en campagne⁶³,

«En gros, ces troupes de sangsues voraces nous saignent à blanc et nous prennent un tiers de nos ressources alimentaires. Ils engraisent... quand nous maigrissons. Et dire que toute l'Europe est ainsi pillée.

Bien sûr, partout, depuis des mois, nous discutons de notre si écrasante défaite. Comment après six semaines de campagne en être réduit à un tel asservissement ? On veut les boucs-émissaires, responsables de notre affreux désastre. Si tous crient «on a été trahi», comment s'y retrouver quand chacun accuse «l'autre»

En privé, notre prof de français nous explique :

«La Marine ? Elle n'a pas combattu, la Flotte est intacte, elle clame ne pas être vaincue... "C'est l'Armée de Terre"... Mais là, généraux et officiers ne se sentent pas un brin coupables de leur terrible déroute. Ils accusent, ces ministres séniles plus soucieux de l'intérêt de leur parti que de celui de la France et la faillite des parlementaires toujours prêts à renverser les gouvernements irresponsables.

«Les politiciens blâment les ouvriers qui, aveuglés par les conquêtes de 1936, refusaient de travailler plus de quarante heures pour fabriquer les armes dont nous avons tant besoin. Les travailleurs attaquent... l'extrême-droite fascisante qui préférerait Franco et Mussolini à Thorez et Blum. Cette guerre n'était pas la sienne. Elle et certains officiers cagouleurs⁶⁴ d'active étaient plus anti-républicains qu'anti-nazis ! Leur véritable ennemi n'était pas l'armée allemande, mais la gauche française. Mieux vaut chez nous le fascisme d'Hitler que le communisme de Staline !

«L'extrême-droite s'en prend pêle-mêle aux francs-maçons, ces conspirateurs masqués à la puissance occulte, aux Juifs cosmopolites et sans patrie, au pacifisme des instituteurs laïcs, à l'internationalisme de la gauche, à l'abandon des vertus chrétiennes, à la pourriture du parlementarisme, au Front Populaire, cette monstrueuse alliance d'un communisme faussement national et de la république honnie des radicaux. Tous ont asservi la France, affaibli son armée, précipité le pays dans la guerre et dans l'abîme.

Les radicaux reprochent aux vieux généraux d'être toujours en retard d'une guerre, d'en être resté aux batailles des tranchées et des charges à la baïonnette. De ne pas avoir su utiliser, ni les énormes budgets votés pour la Défense, ni les leçons du conflit espagnol et de la campagne-éclair polonaise pour s'adapter aux guerres modernes.

«Les généraux blâment... le Pacte germano-soviétique, les difficiles relations avec les Anglais, avec les états-majors polonais, hollandais, belges, et les Italiens qui nous ont attaqués le dernier quart d'heure, et les troupes sans esprit de combativité, et la propagande défaitiste communiste.»

Alors, qui est responsable dans tout ça ? Pour en savoir plus, nous interrogeons notre prof d'histoire :

- M'sieur, c'est-y vrai qu'on a été trahi par les Juifs, les francs-maçons, la «cinquième colonne», les députés ?

⁶¹ Textiles, phosphates, caoutchouc, oranges, bananes, riz.

⁶² Ainsi par millions de quintaux, ils acheminent à l'Est : céréales, paille, foin, pommes de terre, beurre, graisse, œufs, volailles, porcs, moutons, boeufs, chevaux.

⁶³ «Et les œuvres d'art, sculptures, tableaux, tapisseries anciennes dont ils nous dépouillent- Et les centaines de milliers de fusils de chasse confisqués. Et les grands hôtels, châteaux historiques, riches villas, restaurants chics où messieurs leurs officiers sont installés comme chez eux !»

⁶⁴ Groupes clandestins armés, d'extrême-droite.

- Les faits sont plus complexes. Après les hécatombes de 1914-18, ne plus faire couler le sang français était la hantise de tous. Le pacifisme était puissant parmi les mobilisés. Enterrant nos troupes dans la très coûteuse ligne Maginot, nos généraux leur ont enlevé toute possibilité offensive et ils n'ont pas prolongé nos fortifications jusqu'à la mer du Nord,

«Les Allemands "spoliés par le diktat de Versailles» voulaient reconquérir leur espace vital perdu. Ils ont galvanisé leur jeunesse, inculqué au peuple une entreprenante mystique de vainqueurs. Démilitarisés en 1919 et partis de rien, ils ont reconstitué une armée moderne. Ils croyaient aux blindés, groupés en grandes divisions motorisées, autonomes et très mobiles, soutenus par une aviation omniprésente. Pendant la "drôle de guerre», ils s'entraînaient intensément quand nous attendions l'arme au pied.

«Comme aux échecs, la meilleure défense c'est l'attaque. Mobilisant de très nombreux chars en un seul point, les Allemands ont percé notre dispositif dans les Ardennes. Leur avance très rapide, les attaques en piqué des "Stukas», leurs parachutistes largués aux points stratégiques ont bousculé notre résistance, et provoqué un irrésistible mouvement de panique. Nos avions n'étaient pas tous opérationnels, nos blindés dispersés pour soutenir l'infanterie toujours reine des batailles et mal utilisés se déplaçaient à son rythme. Nos meilleures troupes montées en Belgique ignoraient les plans de défense belges et hollandais. Elles n'ont pu s'accrocher sur un terrain mal connu et ont été refoulées, encerclées à Dunkerque par l'offensive allemande arrivée en huit jours à la Manche.

«Les entreprenants chefs de blindés ennemis conduisaient leurs troupes en première ligne et réagissaient immédiatement suivant le déroulement de la bataille. Quant à nos vieux généraux... abrités très loin du front, toutes liaisons coupées, ils ne savaient plus ni où étaient leurs troupes ni les Allemands ? On a vu des généraux sans division, des régiments sans colonel. Puis la curieuse absence de réserves, le changement de général en chef en pleine bataille, l'annonce prématurée de pourparlers ont démoralisé les derniers foyers de résistance. Rien n'a pu arrêter le rouleau compresseur des Panzerdivisionnen.»

PÉTAIN C'EST LA FRANCE ET LA FRANCE C'EST PÉTAIN

Connaissant par le journal, l'arrestation de mon père, la prof de français, sympa, me précise :

«Non seulement l'extrême-droite accepte la défaite, mais elle est ravie de cette victoire allemande qui lui offre miraculeusement la gestion du pays. Ainsi eux, minoritaires, imposent aux Français leurs idées de Révolution Nationale, d'Ordre Nouveau, et le régime fort dont ils rêvaient.

Les leaders des mouvements pro-fascistes d'avant-guerre⁶⁵ deviennent les chefs d'actifs mouvements de collaboration franco allemande qui saluent bras levés comme les hitlériens. Ils publient des journaux, parlent à la radio et prônent une politique de main tendue aux nazis pour la constitution d'un nouvel ordre européen sous la direction du Grand Reich et de son Führer Adolf, Ainsi les Boches, nos ennemis héréditaires, nous sont présentés comme les vaillants défenseurs de la civilisation chrétienne, les bâtisseurs d'un monde nouveau qui symbolise le dynamisme occidental de la pure race aryenne.»

«Débarrassée de toute opposition, la droite est enchantée. Car mort est le Front Populaire, muselée la gauche, dissous ses partis et syndicats, bâillonnée sa presse, arrêtés ses chefs, dans illégalité les communistes. Occupants et Vichystes ne tolèrent aucune grève ni revendication. Alors finis les conflits. La semaine de travail est de cinquante-cinq heures. C'est la divine paix sociale pour les patrons. A droite, combien de gens écoutent un certain général

⁶⁵ Les Doriot, Déat, Darnant, Deloncle, Bucard, Brinon, Henriot, etc...

De Gaulle qui, de Londres, aurait lancé un appel : "La France a perdu une bataille mais la France n'a pas perdu la guerre !"»⁶⁶ .

Alors conscients de l'invincibilité actuelle des Boches victorieux sur tous les fronts, les Français, las, désorientés, s'installent le moins mal possible dans la défaite. Ils sont pourtant sollicités par le Maréchal et sa francisque, De Gaulle et sa croix de Lorraine, les communistes avec leur faucille et le marteau. Mais la majorité ne s'engage pas. Si elle résiste, c'est moralement. Elle envoie des soldats boches dans la direction opposée à celle demandée, elle les ridiculise à mots couverts, c'est peu...

Comme c'est une minorité qui se lance dans une collaboration active avec les occupants, ils ne sont que des poignées, les communistes, patriotes engagés dans une résistance agissante ! Convaincus que tenter de chasser les occupants serait un suicide, les gens attendent que d'autres gagnent la guerre pour eux ! *«Pendant que De Gaulle résiste à l'extérieur, Pétain n'évite-t-il pas que les Allemands ne gouvernent directement le pays ? disent-ils. Et la France dans l'Europe en guerre n'est-elle pas un îlot de calme ? Cafés, cinémas, théâtres fonctionnent. Bouglione présente à Nantes sa ménagerie et Charles Trenet le jeune fou chantant !»*

On comprend le désarroi et la confusion de certains quand, rédigés par des Français, T.S.F. et presse officielle nous martèlent constamment les arguments des collaborateurs, nous matraquent de slogans nazis, nous bourrent le crâne de propagande anti-bolchevique ! Heureusement, face à ces communiqués à sens unique, à ces nouvelles filtrées et tendancieuses, un réseau parallèle d'informations court sous le manteau, vole de bouche à oreille, se colporte dans les queues, se glisse dans les foyers, s'enfle dans les ateliers, fermente dans les calés et alimente les conversations de gens assoiffés de nouvelles.

On répète le contenu d'un tract, une émission de Londres, une bagarre entre soldats et marins allemands, la fermeture d'un magasin juif, le départ d'un train de blé pour le Reich, la fin des combats dans huit semaines due à une nouvelle arme anglaise, la fin de la guerre dans trois mois prédite par Sainte Odile, une célèbre voyante, l'emprisonnement d'un époux qui défendait sa femme importunée par deux marins allemands ivres pour «agression envers des membres de l'armée occupante» !.. Il risque gros !

Alors les autorités s'émeuvent et mettent en garde *«les hommes de bonne foi contre ces lanceurs de fausses nouvelles !»*

«Cette campagne anti-nationale est l'œuvre de ceux qui n'ont pas tiré les enseignements de la défaite. Ces rumeurs perfides jettent le trouble dans les esprits, le désarroi dans les familles, le désordre dans les cités, la désunion dans la Patrie. Des sanctions d'une extrême rigueur s'opposeront à ce déferlement de mensonges !»

Le Chef de l'État y va de son discours radio-diffusé :

«Français ! J'ai des choses graves à vous dire. En 1917, j'ai mis fin aux mutineries. En 1940, j'ai mis fin à la déroute,.. L'activité de tous les partis doit cesser,.. Je sens se lever un vent mauvais... L'inquiétude gagne les esprits... Le doute s'empare des âmes. L'autorité de mon gouvernement est discutée, les ordres sont mal exécutés,.. Dans une atmosphère de faux

⁶⁶ «L'Église a-t-elle accepté 1789 et la République ? En 1942, elle est très à l'aise dans ces valeurs imposées par l'extrême-droite ! Curieusement, elle emboîte le pas au Maréchal dans sa politique de Rénovation Nationale. La devise «Travail, Famille, Patrie» plaît beaucoup au Clergé qui est de toutes les cérémonies officielles... aux côtés des autorités occupantes. Une étroite liaison s'instaure. Les cinq préfets de Bretagne étaient au Grand Pardon de Sainte-Anne-d'Auray. Vichy glorifie les valeurs spirituelles et morales de la civilisation chrétienne. Tout ce qui est catholique est soutenu. La question des biens religieux confisqués en 1905 se règle. Honnies soient les classes sans Dieu ! Les écoles libres sont généreusement subventionnées. Ils célèbrent ensemble la fête de Jeanne, la «Pucelle de Domrémy» qui bouta les Anglais hors de France, même si les évêques la firent brûler vive comme hérétique.»

«Le 21 septembre 1942, au nom du Clergé du Sud-Est, Monseigneur l'Archevêque d'Aix télégraphie : «Au Chef de l'État reconstructeur de la Patrie, l'assurance respectueuse de sa vénération loyale, de son entière collaboration à l'oeuvre de redressement religieux, moral et matériel de la France nouvelle». Un évêque baptise le Maréchal de «Père de la Patrie» et le cardinal Gerlier ne déclare-t-il pas : «Pétain c'est la France et la France c'est Pétain !».

bruits et d'intrigues, les forces de relèvement se découragent. Un véritable malaise atteint le peuple de France,.. Rappelez-vous ceci : un pays battu s'il se divise est un pays qui meurt. Un pays battu qui sait s'unir est un pays qui renaît ! Vive la France !»

MALHEUREUX CHEF DE FAMILLE

Quand notre pauvre maman rentre après une vaine et longue journée de recherche de boulot, quand il n'y a plus ni pain ni sou à la maison, quand les nouvelles du père sont rares, quand elle est assaillie par tant de problèmes sans solution, quand découragée... elle pleure, on l'entoure en silence. Que lui dire ? Et puis courageusement le lendemain, elle repart, l'épicière nous fera bien crédit, on mangera encore ce soir, elle trouvera bien du travail et papa rentrera un jour !

Mais après vingt jours de chômage, endettée chez tous les commerçants, ne sachant plus où chercher du travail, ma mère est allée quémander de l'aide. Oh ! combien ces démarches sont pénibles. Nous ne sommes pas les seuls "cas dignes d'intérêt à secourir". En ces temps de malheur, la misère court les rues ! Et elle est fière ma mère Mais pour ses enfants, son mari que ne ferait-elle pas ! Après avoir cherché les services sociaux, frappé à bien des portes, raconté sa triste histoire à des tas de gens, elle a reçu 200 francs du Secours National et 80 francs du Bureau de Bienfaisance, qui nous ont permis de vivre deux semaines. Et après ? Devons-nous crever ?

Alors, comme tous les fauchés, elle est allée au Mont de Piété, «Chez ma Tante», ce Crédit Municipal qui prête des sous aux pauvres contre des objets remis en gage. Longtemps, elle a cherché l'immeuble, n'osant par fierté le demander aux passants. Quand ressortirons-nous les objets déposés qui nous ont permis de tenir une autre semaine ? Disons que dans la France pétainiste, officiels et collabos sont très réticents pour aider les familles de militants emprisonnés.

- Ma pauvre dame, si votre mari ne s'était pas acoquiné avec ces traîtres à la patrie, il serait encore chez vous ! C'est lui qui est la cause de vos misères, pas nous !

De même dans le quartier où il était connu pour ses idées, certains ne lèveraient pas le petit doigt pour nous :

- Ton père l'a provoquée son arrestation, pourquoi a-t-il cherché des poux dans la tête des Frisés ?

D'autres nous plaignent, quelques-uns nous aident. Une voisine donne quinze jours de ses tickets de pain pour mon père, une autre nous passe une miche de trois livres. Parfois, l'épicière lui offre un kilo de patates sans tickets et le boulanger une flûte. La solidarité des résistants a glissé deux cents francs dans notre boîte aux lettres et une carte de pain. C'est très réconfortant, mais dans l'ensemble, il faut surtout compter sur nous-mêmes.

«Mon cher petit mari,

Je ne t'écirai pas longtemps ce matin ! Il est une heure, je suis bien lasse. Je fais des ménages chez une pharmacienne, comment nourrir nos gars, t'envoyer colis et mandats avec vingt-huit francs par jour quand il en faut quarante pour vivre et que la vie augmente toujours. Alors je m'endette encore plus ! Georges t'expédiera un colis à la gare, avec trois livres de pain échangées contre un de tes paquets de tabac; une boîte de sardines obtenue contre mes deux litres de vin, un camembert passé par notre épicière, un paquet de "Lulu" qu'une dame y travaillant nous a donné, ton petit canif, un peu de laine grise, la mercerie a disparu.»

Pour ne pas tracasser mon père, nous ne lui disons pas que la machine administrative s'est mise en route, qu'elle nous réclame ses mille quatre cents francs d'amende et frais du jugement, deux mois du salaire de ma mère. Régulièrement arrivent du percepteur de petites feuilles vertes, roses, jaunes... Les menaces de poursuites, de retenues sur salaires, les

derniers rappels avant saisie, la contrainte par corps... Excédée, maman les pousse au fond d'un tiroir avec un grand soupir.

Comme nous ne payons plus le loyer, le pharmacien-proprrio menace de nous traîner en justice pour nous expulser. Ma mère paysanne qui paie-toujours-ses-dettes est très tracassée. Ces «bons Français» ne vont quand même pas la jeter à la rue, la mettre en prison Que deviendraient ses gosses ?

Ainsi, ma mère est devenue chef de famille Avec des emplois précaires, un salaire de misère, deux grands enfants à charge, elle fait face à tout travailler, boucler son budget, tenir la maison, trouver à manger, s'occuper du père et se sacrifier pour assurer notre départ dans la vie. A elle les fins de mois impossibles, les tracasseries de chaque jour !

Mon père, avec ses «grandes idées», a pris des risques. Sa vie n'est plus qu'une interminable attente, sans savoir ce que les Allemands en feront. S'il avait attendu tranquillement la fin de la guerre comme les millions d'autres Français, qui, lui en seront-ils reconnaissants ? Notre vie serait très différente. Avait-il pesé toutes les conséquences de son engagement ?

Si ma mère déplore son action, moi, à son âge, j'aurai agi de même. Mais qu'il doit se ronger les sangs ! Lui, toujours si plein de vitalité, condamné à passer des journées, des semaines entières en prison, désœuvré, cloîtré entre quatre murs, quand nous aurions tant besoin de lui. Il y a sûrement là de quoi le démoraliser !

Avec son arrestation est brutalement disparu notre cocon familial. Comme ces millions d'orphelins des papas qui sont à la guerre, il n'y a plus de protecteur entre l'extérieur et nous. Ma mère est tellement occupée que nous vivons en contact direct avec le monde. N'ayant pas l'expérience d'un adulte, nous nous débrouillons comme nous pouvons.

En ces temps où il faut tout arranger soi-même avec les moyens du bord, nous, inexpérimentés, tâtonnons, rafistolons comme nous pouvons et apprenons seuls au prix de beaucoup de temps et d'erreurs, Mon père, bon bricoleur, réparait facilement nos bicyclettes et toutes les choses qui tombaient en panne à la maison. A chaque problème, il voyait d'emblée la solution.

En plus de ramener de l'argent, il serait plus fort que nous pour le jardin, le ravitaillement. Il suivrait notre formation professionnelle. Il nous défendrait, quand, nous enfants, réclamons quelque chose à un adulte, il nous envoie promener. Notre poste de T.S.F. a, paraît-il, été volé chez le réparateur qui refuse de nous dédommager. Mon père partant haut et fort aurait obtenu son remplacement. Dun autre côté, sans père, pas d'affrontements liés à notre crise d'adolescence, c'est ma mère qui les encaisse !

LE TEMPS DES PNEUS EN BOIS

Comme tous les jardiniers, nous demandons une autorisation⁶⁷ aux Services du Ravitaillement pour transporter notre récolte de patates.

⁶⁷ Elle spécifie nos : noms, quantité, points de départ et d'arrivée, car attention, tout transport de patates sans autorisation est prohibé, Celles qui circulent on fraude ou sont découvertes lors de perquisitions sont confisquées Tous les producteurs disposant de plus de 24 kilos par personne doivent remettre leurs cartes de pommes de terre.

En outre, nous présentons une attestation du propriétaire certifiant que nous exploitons bien un jardin avec le lieu, la surface ensemencée.

Suite à des abus, la tolérance des colis familiaux de 10 kilos de patates est supprimée !

Tous les consommateurs s'inscrivent obligatoirement chez leur détaillant en patates qui colle 100 tickets par feuille modèle 11 que les grossistes transmettent aux groupes de répartition.

Ces pommes de terre bourratives, si mal considérées des bourgeois, cette pitance des pauvres, ces plats étouffe-chrétiens, sans saveur ni vitamines, symbole de vie simple et frugale. Voilà qu'elles deviennent légumes de luxe. Quand une purée, des frites sont de somptueux festins enviés de tous, qu'ouvriers comme riches voudraient bien en voir remplie chaque jour leur assiette, même de Sèvres !

Les occupants continuent de nous enserrer dans le carcan de leur «gross organization " Première mesure : blocage et interdiction de déplacer les produits; deuxième : recensement de tous les stocks; troisième : ils puisent largement dans le tas ; quatrième : les Français répartissent la pénurie.

«Épiciers, signalez tous vos stocks !⁶⁸ Commerçants, déclarez pour le premier de chaque mois toutes les denrées rationnées, que vous détenez, sur les imprimés spéciaux. Toute fausse indication sera punie»

En plus de ces foules de déclarations, les commerçants doivent obtenir leurs «cartes» !

«Détailants vendant des produits laitiers et des œufs, demandez votre carte professionnelle ! Tout vendeur d'oignons doit obtenir une carte professionnelle. -Seuls les titulaires d'une carte professionnelle peuvent acheter du sel.»⁶⁹ .

Pour répartir les quelques denrées disponibles, les inscriptions des consommateurs se multiplient⁷⁰ , mais l'inscription pour les légumes est abandonnée faute de légumes à distribuer !

Avec la disparition des textiles, leur rationnement nous est expliqué : «Nos cartes de vêtements et textiles comprennent 100 points. Un arrêté fixe la valeur des articles : veste, 50 points; pantalon : 45.»⁷¹

Les vêtements de communion sont délivrés avec des coupons spéciaux de la mairie, sur présentation d'une demande du curé, examinée avec, bienveillance ! Les jeunes époux obtiennent des bons pour des vêtements de dessus et pour un trousseau réduit... Les femmes enceintes reçoivent des tickets particuliers. Aux familles en deuil sont attribués des bons pour : un manteau, deux paires de bas ou chaussettes. Mais les cartes de rationnement du mort doivent être remises cinq jours après le décès. Des héritiers indécents se gavaient des semaines durant des rations de l'enterré !

Voici la garde-robe personnelle type, que je suis loin de posséder : deux complets, deux vêtements de travail, un manteau, un tricot, trois chemises, deux caleçons, six paires de chaussettes et six mouchoirs !

L'infime quantité de laine disponible doit être réservée aux tout-petits. Mais il est recommandé aux commerçants d'insister auprès des mamans qui refusent d'acheter pour leurs

⁶⁸ De sucre, de conserves, de beurre, d'orge grillée, de malt torréfié, de légumes déshydratés, de poivre, de pommes de terre.

⁶⁹ Tout revendeur de fruits et légumes s'inscrit auprès du groupement interprofessionnel. -Seuls les négociants pourvus d'une carte peuvent acheter des cidres. -La carte des négociants en bois n'est valable que pour un seul département. -Cafetiers restaurateurs, hôteliers s'enregistrent chez leur fournisseur de lait écrémé. -Les collectes de vieux chiffons se font obligatoirement par les ramasseurs patentés, légalement autorisés. -Les marchands de fers à cheval et clous à ferrer déclareront leurs stocks et s'inscriront pour se réapprovisionner !

⁷⁰ Inscription pour la volaille, et les abats; inscriptions chez les poissonniers chez les crémiers, pour le beurre et le lait écrémé des «J3" et «V"

⁷¹ Pull à manches longues 18 points, chemise de jour 9, robe à manches 50, jupe contenant de la laine 20 et sans 10 ! Les doublures ne sont autorisées qu'en fibres artificielles. Les vêtements de travail ne sont réalisés qu'en rayonne, fibranne et fibres de genêts. Ne parlons pas de leur résistance. Si les impers sont rationnés à 15 points, les casquettes, chapeaux, parapluies, corsets ne le sont pas,.. Quand on en trouve !

nourrissons des layettes de couleurs foncées, qu'il est plus important d'habiller leurs bébés chaudement qu'élégamment. Mieux vaut un bébé dans une brassière noire que sans !⁷²

Tous les fabricants et négociants en chaussures doivent fournir l'inventaire de leurs stocks. Les bons d'achat attribués à une demande sur vingt sont réservés aux personnes ne possédant pas deux paires de chaussures utilisables. Les dix-neuf autres doivent avec civisme,, utiliser des souliers sans bon à semelles de bois. La fabrication des godasses de sport est interdite, faute de matières premières !

Jusque sous les sabots des chevaux se niche la pénurie ! Pour les 1400 bêtes de la région, il faut 32 clous pour 4 fers par mois. Soit 537 600 clous et 67 200 fers par an. Où les trouver ? Sûrement pas sous les pieds d'un cheval !

Les restrictions atteignent tous les domaines, La répartition des pneus et chambres de vélo se fait contre des bons délivrés par la Préfecture pour un trajet minimum quotidien de 12 kilomètres. Rares sont les élus. Un malin utilise des pneus de bois pour rouler sans crever ! 215 tasseaux serrés par un câble d'acier forment un bandage dont la base épouse la forme de la roue et sciés pour leur donner de la souplesse. Un autre achète trois vélos morts et en remonte un qui roule.

«Notre économie est condamnée à l'asphyxie⁷³, clame le journal.

- «Le travail de millions d'ouvriers est en jeu dont 300 000 dans l'industrie électrique risquent le chômage. Si nous ne protégeons pas nos vignobles du mildiou avec du sulfate de cuivre, que sera la vendange en 1942 ? Si les doryphores ne sont pas détruits à l'arseniate de plomb, qu'advient-il de notre récolte de pommes de terre Et comment transporterons-nous l'électricité, l'eau ? Une grande campagne est lancée pour récupérer ces métaux dont nous avons un si impérieux besoin ! Les autorités allemandes se sont engagées à n'en revendiquer aucune quantité. Vous avez la parole solennelle du Maréchal que tous ces métaux seront intégralement acquis pour les besoins pacifiques de l'agriculture et de l'industrie. Quel foyer n'en possède pas quelques kilos sous forme d'objets sans valeur ou pas absolument nécessaires ! Alors, bons Français, faites votre devoir, empêchez notre économie de périr !

«Cherchez ces quantités importantes de cuivre, de plomb, de nickel, de bronze, de laiton, d'étain qui dorment au fond de vos greniers. Débarrassez vos caves, fouillez vos placards, raclez vos fonds de tiroirs, remettez ces vieilles lampes de TSF qui renferment des métaux rares. Faites un lot de tous ces tuyaux de cuivre et de plomb qui ne vous serviront plus. Vendez-les à la France qui vous les paiera un bon prix⁷⁴. Pensez que pour notre industrie : cuivre, laiton, bronze valent mieux que de l'or, que cette mobilisation est la seule solution pour que survive notre économie !»

Toujours suite à notre manque criant de métaux, les monuments et statues de bronze sans valeur artistique sont déboulonnés et fondus pour être remis dans la production. Une commission choisit quelles statues de ministres radicaux, de généraux peu connus retirer des lieux publics et lesquelles sont à resculpter en pierre⁷⁵.

⁷² On conseille aux dames de se confectionner des robes et manteaux sans ticket avec... des tissus d'ameublement. En teinturerie, six coloris seulement sont autorisés : bleu marine, bleu clair, vert, grenat, marron, noir !

⁷³ Nous n'avons plus de charbon, d'essence, de ciment, d'acier, ni même d'eau pour actionner nos turbines. Le blocus anglais nous isole des pays d'où nous importions tous nos métaux non ferreux dont pas un gramme ne nous est parvenu depuis 1940 ! Nos stocks sont presque épuisés.

⁷⁴ 75 francs pour le kilo de nickel et d'étain, 20 francs le cuivre et 6 francs le plomb.

⁷⁵ De même les automobiles, mises en circulation avant 1925, n'ont plus le droit de circuler. Un organisme les rachète, assure leur transport et démontage. Ainsi des tonnes de matières premières feront tourner nos usines.

Faute d'huile de lin, la fabrication du linoléum est interdite. Faute de bronze et de nickel, nos pièces brillantes de 20 sous, 10 sous, 5 sous, 2 sous, 1 sou sont remplacées par des ronds ternes, en zinc et alu de 1 franc, 50, 20 et 10 centimes. Les plaques prouvant le paiement de la taxe sur les vélocipèdes ne seront plus en laiton, mais en carton- A 10 grammes la plaque par 12 millions de vélos 120 tonnes de laiton sont économisées⁷⁶

TERRIBLES HIVERS DE GUERRE

Les petits vieux sans famille souffrent humblement, silencieusement. Epuisée par cette terrible lutte quotidienne, une vieille dame a été trouvée morte de froid et de misère sans s'être plainte à ses voisins Des clochards sont ramassés tués par la sous-alimentation ! A Lyon, Paris s'ouvrent des «chauffoirs publics» pour les anciens sans feu chez eux. Ils y jouent aux cartes, les femmes bavardent, tricotent.

Le Maréchal ouvre la campagne du Secours National :

«Français ! Vous souffrez dans vos corps de faim et du froid ! Vous souffrez dans vos cœurs de séparations et de deuils Vous luttez pour survivre, mais la souffrance rapproche. Vous avez sous les yeux la grande misère de ceux qui ne peuvent lutter seuls contre le froid et la faim : les sinistrés, les vieillards, les enfants, ce sont ces misères qu'il vous faut attaquer de face et que vous soulagerez ! «Des mères larmes aux yeux se demandent que donner à manger à leurs enfants affamés. Des vieillards isolés ont froid dans leur glacial logement... Je songe à tous ces ouvriers qui, au retour du travail, ne trouvent que des foyers sans feu et des tables pauvrement garnies. On attend vos dons, l'hiver lui n'attend pas !»

Le directeur du Secours National appelle...

«Si pauvre que nous soyions, donnons à tous ceux qui le sont davantage. Donnons notre argent s'il nous en reste. Donnons tout ce qui n'est pas indispensable et qui sera vital pour d'autres. Donnons les produits de notre sol pour repousser l'offensive de la misère. Donnons une poignée de laine de notre matelas pour sauver du froid des milliers de Français !»

«Mon petit papa chéri,

«Il paraît que depuis 1916, on n'avait vu à Nantes un hiver aussi terrible ! Tout s'en mêle, la glace, le verglas. Il gèle tous les jours. Depuis hier, il neige sans arrêt, mais on a bien ri, on s'est battu à coups de boules de neige ! En classe, nous avons très froid avec un seul seau de charbon par jour pour le poêle, si froid que l'encre gèle dans les encriers. Nous n'avons pas chaud non plus à la maison, même dans les glaciales soirées du coeur de l'hiver, nous laissons éteindre notre flambée pour ménager nos boulets.

«C'est pénible d'avoir toujours froid, dans les maisons, à l'école, au travail, dehors, sans un endroit vraiment chaud où se détendre. Nous scions les rames de petits pois du jardin, ça nous chauffe un peu. Avec ses engelures, maman a des doigts si crevassés qu'elle ne peut tenir un porte-plume. J'ai au Centre touché mon indemnité. Nous allons pouvoir t'envoyer un mandat et enfin payer un peu de gaz et d'électricité. Ton petit Gustave.»

«Mes chéris,

«Ici, il neige tous les jours avec des glaces et de fortes gelées. Dans nos cellules sans feu, qu'il ne fait pas chaud ! Envoyez-moi vite mes vieilles pantoufles avec des aiguilles et de la laine de n'importe quelle couleur pour les réparer. Faites-moi régulièrement passer des colis !⁷⁷ . Grâce à vos envois, ma santé est toujours bonne, mais le temps se traîne d'une monotonie inimaginable !»

⁷⁶ Le carbure, dont la fabrication est très ralentie, ne remplacera plus l'essence dans les automobiles ; celles qui circuleraient encore à l'acétylène seront immédiatement mises en fourrière. Le carbure sera réservé aux industries chimiques et aux foyers sans gaz ni électricité. Il sera distribué contre des tickets émis par la section pétrole de l'office des Produits Industriels.

⁷⁷ Dans le dernier, j'ai reçu trois livres de pain, un camembert, de l'Astra, du chocolat, des casse-croûte B.N.

En recevant nos 150 kilos de boulets pour novembre et décembre, nous étions prévenus. Les distributions suivantes seront réduites, la plus grande économie est expressément recommandée. Pour janvier-février 42, nous ne touchons à trois que 50 kilos, soit 850 grammes, 25 boulets par jour ! Mme Pelgeot, notre voisine, est désolée, la moitié de son sac est en poussière. elle l'a mouillée, malaxée, moulée à la main en boulets grossiers, mais ils ne dégagent pas la même chaleur. Le bougnat s'est défendu, elle est dans son attribution, il faut bien qu'il l'écoule !⁷⁸

Levé à la dernière minute, je saute du lit tiède dans la cuisine glaciale. L'eau est gelée dans les seaux, les vitres sont couvertes de givre. Je m'habille à toute vitesse en claquant des dents. Je me lave à peine le bout du nez. Coup de sifflet dans la cour, je rejoins mes trois copains et en route dans la bise et le grand froid pour l'École Professionnelle.

Le matin, avec le camouflage et le très chiche éclairage, les rues sont très noires et dangereuses, surtout les nuits sans lune. Malgré notre lente et prudente marche à petits pas, on se heurte douloureusement aux tas de pavés et sable laissés par la voirie. On se cogne en râlant aux affreux poteaux. On évite les bordures de trottoirs qui font trébucher. On se méfie des traîtresses poubelles⁷⁹. On traverse les places avec beaucoup de prudence; on craint les bancs, les arbres, les tas de feuilles et surtout les tranchées béantes où certains chutent et se blessent. On croise des ombres, comme nous, hésitantes. On tombe dans les bras de personnes... aimables ou... grincheuses. «Oh ! pardon !»... Mais plus grave, trompés par l'obscurité, le brouillard, des cyclistes, des passants, ivres ou pas, dégringolent dans la Loire ou l'Erdre et se noient !

Chaque jour, nous alignons quatre trajets de trente minutes. A midi, nous croisons les nombreuses filles de l'École de Commerce⁸⁰ avec qui nous échangeons force regards appuyés. Chacun de nous a la «sienne», mais nos audaces s'arrêtent là. Les pauvres ! qu'elles ne sont pas élégantes ! A l'âge où elles aimeraient se singulariser par le vêtement, les chaussures, rien n'est disponible ! Elles ont d'affreuses grolles, de vieilles frusques à leur mère et pas de maquillage. Faute de bas, elles se passent une teinture sur les jambes. Avec le froid, ce qu'elles sont rondelettes... mais ce qu'elles nous plaisent quand même, avec leurs beaux cheveux longs, leurs yeux rieurs, leurs frimousses éveillées !

Dans nos rues si tranquilles où nous marchons sur la chaussée, que le trafic est lent, presque inexistant, a part les véhicules boches ! Finis les fumées et bruits des moteurs à explosion. Faute de carburant, de pneus, d'autorisation, camions et voitures civils ont disparu. Seuls quelques autobus brinquebalants, de vieilles camionnettes, d'anciennes autos poussives roulent toujours et encore, au gazogène. Un feu de charbon de bois qui brûle dans un inesthétique grand poêle en tôle accroché à l'arrière fournit au moteur un gaz combustible. Mais c'est loin de démarrer au quart de tour ! Il faut allumer le feu, attendre qu'il chauffe.

Par contre, les voitures à chevaux ont repris du service : antiques et longs tombereaux du ramassage des ordures, charrettes plates des livreurs, carrioles paysannes, corbillards. Tout ça tiré par de vieux et poussifs canassons qui ont résisté à toutes les réquisitions allemandes. Puis les lourdes charrettes à bras et hautes roues, très utilisées par les artisans. Attelés dans les brancards, leurs compagnons poussant à l'arrière, ils déplacent ainsi leurs ardoises, peinture,

⁷⁸ Pour leur cuisine, les ménages sans gaz reçoivent 25 kilos de charbon ce mois (contre le coupon numéro 2 de la feuille D) et 50 kilos supplémentaires sont attribués aux grands malades, invalides de guerre et bébés. C'est peu pour faire sécher couches et langes. Le charbon de bois est fourni contre des tickets spéciaux, tous les locataires bénéficiant d'un chauffage central collectif remettent leur carte de charbon à leur gérant.

Seuls les utilisateurs sans gaz, ni électricité, ni carte de charbon, comme les compagnons sur les chantiers, reçoivent pour cuisiner deux litres d'alcool à brûler et pour s'éclairer : un litre de pétrole, ou un paquet de bougies, ou un kilo de carbure. Ces bénéficiaires présentent un certificat du propriétaire visé par le commissaire ! Des enquêtes vérifient au domicile des utilisateurs de carbure qu'ils possèdent bien l'appareil pour le brûler !

⁷⁹ Le maire demande bien qu'elles ne soient déposées qu'après 8 heures ! Mais en fait !

⁸⁰ L'École Vial.

ciment, outillage. Même notre marchand de charbon livre avec, ses boulets, un autre utilise un char à bœuf, des commerçants tirent des baladeuses⁸¹ comme celles du marché.

Pour pallier les trams rares et chers, tous ceux qui le peuvent roulent sur deux roues et... trois de front. Plus que jamais, «la petite reine» tient le haut du pavé. Nous serions 12 millions de cyclistes en France, dont 250 000 en Loire-Inférieure. Beaucoup l'équipent de larges porte-bagages avant et arrière chargés comme des bourricots de sacs, paquets et valises.

Puis chacun se bricole une remorque : une caisse montée sur deux roues, de poussette, vélo ou moto. Avec la nôtre tirée à la main ou fixée sous la selle, nous transportons bois et légumes du jardin. Certaines très élaborées sont en tubes, avec amortisseurs, garde-boue et feux rouges.

Les «P'tits Bleus », les «Porteurs Nantais», ces entreprises de vélo-remorques et vélo-taxis, assurent tous transports rapides de colis, bagages et même de passagers, jusqu'à 200 kilos ! Tout de bleu vêtus, en gare, à leur siège, aux quatre coins de la ville, debout sur les pédales, par tous les temps, on les voit tirer leurs lourdes remorques ou dévaler les descentes à la grande frousse des p'tits vieux. Ils déplacent encore armoires, sommiers et même des mariés parfois !

On circule aussi beaucoup à pied. Annoncés par le claquement sec de leurs semelles de bois ou de leurs talons ferrés, jamais les piétons n'ont été aussi nombreux. Dans les rues et sur routes avec les vélos et chevaux dont les sabots sonnent gaiement sur les pavés, ils sont les grands vainqueurs

TEMPS SEC ET RESTRICTIONS

Avec la si exceptionnelle sécheresse, nos réserves hydrauliques ont disparu. Le très faible débit des rivières fournit très peu de courant. Il est produit par les usines thermiques qui brûlent nos si rares stocks de charbon et entraînent de très sévères restrictions. Les escaliers mécaniques, tapis roulants, ascenseurs au-dessous du quatrième étage doivent s'arrêter. Les éclairages de vitrines et enseignes de commerce sont défendus. Seuls les pharmaciens et épiciers peuvent allumer de jour leur magasin. Le chauffage à l'électricité des appartements est formellement interdit ainsi que l'éclairage des parties communes des immeubles après 20 heures 30, cafés et restaurants en réduisent la puissance de moitié. Les journaux ferment sept jours pour les fêtes et les usines grosses consommatrices d'énergie deux semaines,

«Abonnés, réduisez au minimum l'éclairage des logements au bénéfice d'une seule pièce où toute la famille vivra, travaillera sous une unique lampe centrale tenue parfaitement propre⁸² . Les boulangeries fermeront obligatoirement deux jours par semaine et les cinémas diminueront leur nombre de séances. Pour économiser l'énergie absorbée par le freinage puis le démarrage des tramways immobilisés, une quarantaine d'arrêts facultatifs sont supprimés et certains obligatoires transformés en facultatifs !»

La gaz aussi n'arrive plus qu'à certaines heures et encore, sa très petite flamme bleue sans pression ne chauffe guère les casseroles. Une stricte limitation de la consommation est imposée⁸³ .

La S.N.C.F. est aussi touchée

⁸¹ Longue voiturette plate poussée à la main

⁸² «Dans l'extrême pénurie actuelle, tous les abonnés ont l'absolu devoir de respecter strictement les consignes d'économie et de baisser leur consommation de 10 à 50 % suivant leur utilisation antérieure.»

⁸³ «chaque mètre cube utilisé en plus sein pénalisé. La Compagnie fermera huit jours l'installation des contrevenants et pour un mois celle des récidivistes.

«Les usines de gaz et d'électricité brûlent les stocks de charbon qui nous manquent pour assurer notre service. Nous ne disposons que de 20 % des traverses et graisses d'avant-guerre, mais nous ne baisserons pas le vital transport des marchandises. Par contre, la vitesse des trains sera réduite, les wagons ne seront plus chauffés quand la température y dépassera cinq degrés. La S.N.C.F. diminuera encore son trafic voyageurs de 10 %, il n'y aura pas de trains supplémentaires pour Noël et le premier de l'an. Tout voyage non indispensable est instamment déconseillé, on n'accédera à certains express qu'avec une location obligatoire.»⁸⁴

«Ma chère Delphine

«Du fond du cœur, je vous remercie car je sais combien vous vous privez pour m'expédier ces colis, mais envoyez-moi plus de pain que dans le dernier. Cinq livres si vous pouvez, c'est ce qui nous manque le plus. Vois si notre boulanger fait du pain pour chien, des détenus en reçoivent. Mets aussi des échalotes, du bouillon «Kub», de l' «Astra», du sucre, du boudin et tout ce que tu pourras. Ma chère femme, ne perds pas courage !! »

«Mon chéri,

«Nous sommes très mal ravitaillés, nous ne trouvons plus rien à mettre dans tes colis. Il faut troquer, se débrouiller et commencer à les préparer huit jours à l'avance. Même avec tickets, le fromage est introuvable. Depuis une semaine, nous ne mangeons plus ni beurre ni «Astra». Je ne suis pas sûre de trouver des «Kub», le coton n'existe plus, le boulanger ne fait plus de pain de chien. Le boudin manque depuis quatre semaines, les pommes de terre sont bloquées depuis deux mois. L'épicière m'en a donné un kilo pour toi, et un camembert, j'ajouterai un pain de trois livres et si je peux des dattes !

«Pendant mes vingt-cinq jours sans travail, il a bien fallu vivre, t'envoyer des colis. Alors, malheureusement, j'ai beaucoup de dettes et avec mes vingt-huit francs de ménage, je m'enfoncé au lieu de m'en sortir. C'est à peine si nous pouvons manger. Malgré l'hiver très froid, imagine, nous ne recevons que vingt-cinq kilos de charbon par mois que nous n'avons même pas acheté en janvier faute d'argent ! On verra à la prochaine paye ! Puis pour une mère seule, nourrir deux grands garçons de quinze ans qui mangent comme quatre et ne gagnent pas un sou, ce n'est pas rien ! Enfin, je travaille, c'est le principal. Patience mon chéri, chaque jour passé est un de moins à vivre loin de ta famille.»

«Ma chère petite femme,

«De Laval, j'ai été transféré à la Maison d'Arrêt du Mans. Là ou ailleurs, c'est toujours une prison. J'ai beaucoup maigri quoique grâce à vos colis, je me porte bien. Fais ton possible pour m'en envoyer un cette semaine car ici nous en avons sérieusement besoin. N'oublie pas des pierres de sucre, la cantine vend, le matin, de l'orge⁸⁵ et tous les deux jours du lait écrémé⁸⁶, sucrés ils seront meilleurs. Avec le ragoût de patates⁸⁷ que je prends, mon pécule fond assez vite. Dès que tu le pourras, envoie-moi un mandat et de l'encre, introuvable au Mans. Pense à payer les trois trimestres du jardin; si je ne suis pas libéré avant novembre, que ça va être long ! Je n'ose y penser, mais j'ai toujours une foi inébranlable dans mes idées !»

«Cher petit mari,

«Tu ne me dis pas si tu as reçu notre dernier paquet, je tremble à l'idée qu'il soit perdu. Nous qui nous sommes tant privés pour le remplir ! Ta soeur m'écrit qu'elle t'envoie un colis, alors nous t'en expédierons un seulement la semaine prochaine, car sans tickets de pain, nous n'en mangeons plus depuis huit jours. J'essaierai d'y mettre cinq livres de pain si Mme Faligand m'en donne pour toi.»

⁸⁴ «La circulation des autobus est réduite de 25 % celle des automobiles est réduite du tiers. Seules les voitures assurant des transports ne pouvant être effectués par aucun autre véhicule obtiendront une autorisation, Il est interdit aux camions de rouler à vide.»

⁸⁵ À 0,40 franc.

⁸⁶ À 0,85 franc.

⁸⁷ À 2,30 francs.

Nos rations alimentaires continuent de baisser⁸⁸. Celle de fromage est réduite de 300 à 200 grammes que les arrivages ne permettent même pas d'attribuer à tous. Malgré les arachides du Sénégal, les efforts de ramassage du beurre fermier, nos attributions de matières grasses chutent de 500 à 400 grammes⁸⁹. Nos 60 grammes de café pur tombent à 45 grammes et la chicorée de 250 à 200 grammes.

Le vin descend de 6 à 4 litres. Les envieux travailleurs de force⁹⁰ en reçoivent 3 litres en supplément. Avec le froid, les J3, A, V, T, C toucheront un quart de litre de rhum que nous échangerons contre du pain⁹¹.

Surtout le pain nous manque. Faute de beurre, j'en casse un plein bol le matin. A midi, j'en avale avec tout, j'en dévore trois tartines au goûter. J'en trempe le soir dans la soupe et en ingurgite avec les légumes et desserts. Un repas sans pain et j'ai l'impression de ne pas avoir mangé ! Avant-guerre, les Français en consommaient 780 grammes par jour. En nous limitant, nous en mangeons 1,500 kilo à trois; nous en mettons 200 grammes par jour dans le colis du père, soit 6 kilos par mois, trois semaines de la ration de ma mère ! Il nous faut donc : 1,5 kilo + 0,2 kilo = 1,7 kilo par jour, alors qu'à trois nous n'avons droit qu'à un kilo ! Alors, où dénicher ces 0,7 X 30 = 21 kilos sans ticket par mois ? En troquant le tabac du père pendant quelques semaines, puis avec nos litres de vin. Mais ça ne suffit pas. Comme beaucoup, dès le 10 et le 25 du mois, nous en manquons. Alors malgré notre appétit d'ogre, nous découvrons l'insatisfaction des repas sans pain, des petits déjeuners et goûter sans tartines, du fromage et des compotes seuls. Comme c'est pénible quand ça dure une semaine !

Épluchons nos rations quotidiennes : 275 grammes de pain fournissent neuf petites tranches par jour ! C'est très peu quand nous ne pouvons le compenser par autre chose. Sûrement pas avec la patate que nous touchons par jour. La viande ? Nos 25 grammes avec os et nos 10 grammes de pâtés, un cube d'un centimètre de côté, s'avalent en cinq bouchées ! Quant à nos 5 grammes de haricots secs, nos 8 grammes de pâtes, ils ne font pas un gros plat. Alors ? Le sucre trois pierres la confiture, une cuillerée à café; le riz, il est réservé aux jeunes enfants

Si nous pouvions compléter nos 2 centimètres cubes de beurre quotidien par de la margarine ? Nous en recevons 3 grammes et 5 centilitres d'huile... Nos 7 grammes de camembert égalent une mince tranche de 8 millimètres. Nos 8 grammes de chocolat = une demi-petite barre Le café ? Une cuillerée à dessert de moka moulu par jour Légumes et fruits sont hors de prix. Il ne reste d'accessible que les navets, rutabagas et topinambours. On ne peut dire qu'ils calent l'estomac

Avec quoi donc boucher ce gouffre au fond de nos ventres, quand tout manque, que tout est rationné et qu'il nous faut encore ravitailler le père Ma mère qui était toute ronde, avec de bonnes joues rondes de paysanne, a beaucoup fondu, ce qu'elle est pâle ! Quelle lourde tâche pour elle que de remplir trois fois par jour nos trois estomacs, soit 270 repas par mois. Quand trois cents milliers d'affamés nantais, trente dizaines de milliers de ventres creux cherchent tout aussi frénétiquement que nous de quoi se remplir la panse, aujourd'hui, demain, après-demain

⁸⁸ Interceptées par le blocus anglais, nos importations ne seraient qu'un tiers de celles d'avant-guerre. Nous affrontons un nouvel hiver sans réserves familiales; compromise par les intempéries, la récolte de céréales sera médiocre.

⁸⁹ Réparties en 250 grammes de beurre, 100 grammes d'huile, 50 grammes de graisse ou saindoux.

⁹⁰ Mineurs, cheminots, agriculteurs, facteurs.

⁹¹ Pour Noël, seuls les «E» et «J1» ont reçu 125 grammes de chocolat supplémentaire; par contre, 250 grammes de légumes secs, 250 grammes de pâtes, 250 grammes de charcuterie, lapin ou volaille, ont été attribués à tous !

QUAND LA LECTURE TRIOMPHE

Avec le froid intense, cette sécheresse comme il ne s'en produit qu'une par siècle, les neiges ne fondent pas. Les barrages ne sont remplis qu'à 12 % de leur capacité. Certaines rivières sont vingt fois plus basses que d'habitude. Faute d'eau pour alimenter nos turbines, la production d'énergie diminue encore. Nos ressources en charbon ont terriblement baissé⁹².

Avec le couvre-feu, le temps glacial, beaucoup de familles vivent comme nous bloquées autour de leur pâle cuisinière. Nous réparons vélos et chaussures, pendant que maman entretient nos vêtements et prépare le repas. Nous faisons nos devoirs, avec comme les grands-mères une chauffeuse sous les pieds. Nous nous couchons tôt et nous apprenons nos leçons au lit, avec une brique. Nous gardons nos chaussettes et pulls et nous dormons recroquevillés l'un contre l'autre, mais sous-alimentés, la chaleur vient lentement. Qui dort dîne, dit-on. Maman réchauffe ses draps glacés avec une bouillotte et ne se déshabille qu'à moitié. Malgré un gros passe-montagne, des vêtements sur ses pieds, elle ne se réchauffe guère. Qu'on se souviendra de ces longues soirées de l'hiver 41-42, sans pain, sans feu, sans papa

Faute aux femmes de laine pour tricoter, de fil pour repriser, de café pour bavarder, faute aux hommes de tabac, de vins, de fusils de chasse, faute aux jeunes de bals, de sports, de bistrot, les distractions sont rares. Si bien qu'on n'a jamais autant joué aux cartes, introuvables depuis longtemps dans les magasins, et raflées aussi par les Boches !

Toute concurrence disparue, des voyages, de la mer, la lecture triomphe, Dans tous les milieux, à tous les âges, on lit énormément. Ça distrait et passe le temps, on s'évade et on ne pense plus au sombre présent. Comme les Postes, ces rares coins tièdes où les frileux sans charbon se réfugient, les bibliothèques sont pleines. Les libraires n'ont jamais assez de livres, tous leurs vieux bouquins poussiéreux, leurs stocks d'invendables s'arrachent, on se les prête beaucoup.

Les gens se tournent vers les classiques, les ouvrages austères, la philosophie. Dans cette époque où l'on a le temps de méditer, réfléchir, on discute aussi beaucoup sur le sens de l'existence, les éternelles grandes questions. Les retours à une vie religieuse sont nombreux. Même les écoliers, lycéens, apprentis sont très studieux, faute d'autres occupations...

Mais pour beaucoup et pour nous gamins, notre réelle distraction, c'est le ciné de quartier du samedi soir ! Sur nos sièges de bois, devant ces images sautillantes, noires et blanches, nous rêvons et oublions nos difficultés. Longtemps, nous discutons du film et des fantastiques exploits de nos vedettes.

Fernandel réjouit les foules dans "Raphaël le tatoué" "Ernest le rebelle", «Les cinq sous de Lavarède», «La fille du Puisatier», «Simplet». Jean Gabin dans «Pépé le Moka», «La Bandera», «La bête humaine» a beaucoup d'admirateurs. Nos acteurs favoris jouent dans «Drôle de drame» avec J.-L. Barrault, «Les visiteurs du soir» avec Jean Marais, «L'or du Cristobal» avec Charles Vanel. «La femme du boulanger» avec Raimu, «La Romance de Paris» avec Charles Trénet, «Le Danube bleu» avec Madeleine Sologne, «Le Paradis perdu» avec Elvire Popesco, «Quelle drôle de gosse» avec Danielle Darieux, «Madame Sans Gêne» avec Micheline Preste, «L'entraîneuse» avec Michèle Morgan, «Fièvres» avec Tino Rossi.

Chaque semaine, nous avons l'embarras du choix entre : «Sans famille», «Nous les gosses», «Les anges aux figures sales», «Le Petit Chose», «L'enfer des anges», «Prison sans

⁹² (92) Quotidiennement, nous sommes avisés :

«Industriels, particuliers, économisez strictement le courant réduisez votre consommation ! utilisez la marmite norvégienne.

Dès le jour 17 mars, tous les chauffages centraux devront s'arrêter.»

Des sanctions frappent les défaillants : coupures de huit à dix jours, fermeture de trois cents entreprises qui ont dépassé leur attribution

barreau», «Mon oncle et mon curé», «La chevauchée fantastique», «Café du Port», «Le pont des Soupirs».

Si les films anglo-américains ne passent plus sur nos écrans, nous subissons par contre, à chaque séance, les actualités et vantardises nazies. Sur des musiques martiales et des commentaires enthousiastes, les doryphores (autre nom des Allemands) sur tous les fronts, volent de victoires en conquêtes. Ils gagnent toutes les batailles, s'enfoncent toujours plus loin dans les sables libyens et les steppes russes ! Allègrement, ils encerclent, détruisent des dizaines de divisions ennemies et accumulent les prouesses. Charges des tanks, ballets des «Stukas», feux d'artifice des canons, rafales traçantes des mitrailleuses, interminables convois de camions, masses de prisonniers abattus, colonnes sans fin de soldats boches, làs mais radieux qui progressent en chantant, fusil à la bretelle, casque au ceinturon, dans une guerre fraîche et joyeuse, sans blessés ni morts et qui, couverts de gloire, réussissent là où Napoléon avait échoué !

Beaucoup de spectateurs profitent de l'obscurité pour siffler, crier, huer, et défouler à qui mieux mieux leur hostilité. Alors les actualités sont passées... lumières allumées pour dépister les protestataires !

«Le public se livrant à de regrettables démonstrations lors de la projection des actualités allemandes, le cinéma "Rex" est fermé une semaine !»

Brûler du tabac, est-ce encore une distraction ? Comme les malheureux grands fumeurs enragent de ce rationnement draconien ! Tomber de trente-cinq «Gitanes» par jour à quatre ridicules cigarettes, c'est horrible ! Si des organisés répartissent rigoureusement leur pénurie et grillent une cigarette toutes les quatre heures, la majorité fume béatement sa ration dès réception !

Après trois jours d'euphorie, la semaine d'abstinence est terrible ! Ils souffrent le martyre et s'en prennent à tout le monde. Irrités en permanence, ils fulminent contre les Englishs, les Amerlocks, les collabos, les Schleus⁹³ responsables de leur frustration. Dotées d'un mari charmant avec une «Gauloise» aux doigts, des épouses se lamentent :

«Sans tabac et privé de ses gestes habituels, il y pense sans cesse. Il grogne comme une bête en cage et empoisonne la vie familiale. D'une humeur épouvantable, il bougonne sans arrêt contre tout et rien. Il houspille les enfants, corrige le chien, fait la gueule à tous. Quel supplice pour lui, et... pour nous !»

Comment supporteraient-ils qu'eux sèchent quand d'autres fument ? Toute fierté avalée, ils tapent les copains

«File-moi ton mégot, je te revaudrai ça !»

«Laisse-moi tirer une bouffée de ta cibiche !»

«Allez, sois un pote, passe-moi une pipe, ma parole, je te la rends dès la distribution !»

Serments d'ivrognes ! Parfois, une même cigarette bien convoitée passe dans six bouches goulues. Mais finies les généreuses tournées entre copains ! Le tabac ne se partage plus et reste collé au fond des poches, sorti subrepticement pour en fumer, seul. Dame, les autres en touchent autant !

Que ne feraient pas ces torturés pour un paquet de «Gitanes» Ils l'achètent quatre fois le prix officiel. Préférant fumer que manger, ils troquent leurs rations de pain, de beurre contre des «Gauloises» ! N'y tenant plus, certains dévalisent un bureau de tabac. D'autres, tourmentés, sans «gris», n'hésitent pas toute fierté avalée à chercher des mégots dans tes rues.

⁹³ Allemands.

Même des messieurs bien se baissent pour un joli clope⁹⁴ . Des astucieux les piquent avec une pointe au talon. Seulement, ils ne trouvent plus que des fumés jusqu'au bout, et encore beaucoup se les récupèrent dans une boîte ! Les clochards, autrefois seuls ramasseurs de mégots, sont furieux contre ces amateurs qui les privent de leur tabac gratuit !

Tout un trafic s'organise avec les mégots collectés autour des casernes à Boches, même si c'est de la paille se plaignent les fadas du « brun » ! Les clopes sont ouverts, aérés et s'échangent contre... du savon de Marseille que d'incorrigibles fumeurs sortent des savonneries en prenant de gros risques. Avec ces morceaux brins très appréciés des paysannes, on obtient du beurre et en ville du sucre.

Privés d'herbe à « Nicot », certains torturés se rabattent sur les feuilles de vigne, de patate, de tilleul, de topinambour, d'armoise... mais ces ersatz de fumée ne les satisfont guère. En attendant le développement de la culture du tabac en France et en Algérie promis par les officiels, beaucoup sèment en cachette du tabac. Si l'affection aide les plantes à s'épanouir, celles-là sont gâtées. Fumées, arrosées, désherbées, bichonnées, entourées de mille soins et d'attentions, les feuilles sont séchées, hachées. Seulement, cet artisanal tabac de jardin vous assomme, vous emporte la gueule et vous laisse de solides migraines comme dans la chanson :

*« Du gris que l'on prend dans ses doigts
Et qu'on roule
C'est fort, c'est âcre, c'est dur comme du bois
Ça vous saoule. »*

Parmi les têtes de « Gauloises », les fumeuses sont les plus furieuses. Elles ne s'en procurent toujours qu'au marché noir, alors qu'à Noël, les hommes ont eu double ration. Mais ces milliers de cancéreuses potentielles et d'abstinentes forcées ne devraient-elles pas remercier les Boches de leur préserver la santé ? D'ailleurs, ces interminables « jours sans » incitent certains à s'arrêter de fumer. Cette rude épreuve exige énormément de volonté, mais s'ils réussissent, qu'ils sont heureux ! Souffle retrouvé, ils évitent migraines, bouches pâteuses, toux matinales, bronchites chroniques, cancers, et ils disposent d'une précieuse monnaie d'échange !

Ses plantations et ses cigarettes sont les deux distractions de M. Rainaud, notre voisin de jardin. Quand il n'a pas fumé depuis huit jours atroces, il ouvre extasié son paquet de « gris » Il le hume, roule sa première cibiche, l'allume à son briquet d'amadou et tire une bouffée interminable qu'il renvoie par le nez longtemps, longtemps après, radieux ! Comment résister à la tentation d'en griller une seconde, puis une troisième ? Mais il se plaint son paquet fait long feu et il contient des bûches dures qui percent son papier.

De nombreux fumeurs préfèrent le « gris ». Aidés de petites rouleuses, ils préparent de minces sèches qui font durer le plaisir et le paquet. Actuellement, on renouvelle la carte de tabac, les invalides de guerre en touchent deux, mais les prix augmentent⁹⁵ .

Dans certaines villes, on stocke et spéculé sur les allumettes qui disparaissent et ne sont plus délivrées qu'en échange de boîtes vides. Une carte d'allumettes est envisagée. Bien sûr, les officiels optimistes précisent que, malgré leur rareté, leur rationnement n'est pas prévu. Bois et matériel pour les fabriquer ne manquent pas, seules les boîtes feraient défaut. Alors constamment, les fumeurs se hêlent dans la rue « Du feu, s'il vous plaît »

O combien le manque de pinard frustre aussi les bons buveurs. Un litre par semaine, c'est un petit verre par repas et affreusement peu pour ceux qui engloutissaient quatre litres par jour

⁹⁴ Mégot de cigarette.

⁹⁵ Gauloises : 7,50 francs Gitanes. Celtiques 10 francs; Boyards 13 francs, Parisiennes; 8 francs; High Life, Salambo : 30 francs; Balto, Week-End : 40 francs.

sans compter les chopines au café ! Alors, ou ces grands buveurs sèchent et souffrent, ou ils troquent leur pain contre du gros rouge ! Un jour sans vin n'est-il pas un jour sans soleil !

ON LA VEUT NOTRE BIDOCHÉ !

Nous aurions bien fait la grasse matinée pelotonnés sous nos couvertures, mais dès cinq heures trente ce jeudi, ma mère nous réveille :

- Mes chéris, si vous n'allez pas au café, à la viande, au beurre. nous n'en mangerons pas de la semaine !

A moins cinq, je suis dans le couloir ! Aux six coups de la fin du couvre-feu, je bondis et dépasse des ombres ! A six heures sept, je suis dans la file ! Hélas, je suis derrière cent personnes et il en vient toujours. Y aura-t-il de la viande pour tous ?

Nous sommes si habitués à ces interminables queues, elles font tellement partie de notre vie, que régulièrement la majorité prend scrupuleusement son tour et avance sans grignoter de places. Mais si vous n'êtes pas vigilant, dès leur arrivée, des malins vous dépassent, poussent, se fauillent, resquillent des places. D'autres à la corde gagnent du terrain dans les virages. Si vous ne défendez pas votre rang, la distribution peut s'arrêter juste derrière les six débrouillards qui vous ont devancés, eux sont servis, pas vous

Adossé au mur, je m'abrite de la bise, ceux au bord du trottoir voient ce qui se passe. Les dames engoncées sous plusieurs épaisseurs de vêtements ont de grosses chaussettes sur leurs bas, finie la mince ligne féminine. Des «mémés» emmitouflées de châles et d'écharpes montrent le moins possible de peau et ressemblent à de gros sacs de chiffons. J'ai sur le dos presque toute ma garde-robe, je cache mes mains gantées de laine au fond des poches et ma tête dans une cagoule. Sans bouger dans le noir, que l'on se gèle, on bat la semelle pour se réchauffer, on se serre aux voisins, mais le froid monte de nos pieds glacés. Une grand-mère sur son pliant explique :

- Rester debout avec mes varices et mauvaises jambes m'est très pénible. Comme pour manger, je dois faire la queue, j'attends assise !

Avec le jour, de trop zélées ménagères secouent sur nos têtes la poussière de leurs chiffons et balais. Doucement, les conversations démarrent. Pour nous, tant privés de nouvelles, dès que nous entendons, il paraît, on m'a dit., nous dressons l'oreille, si c'étaient de bons tuyaux !

«Hier, Jallier distribuait le sucre de février !

«Clavreul sert du café ce matin !»

«Corbier vendra demain cinquante grammes de beurre par personne !»

«Hier, j'ai trouvé au marché des corbeaux, leur chair ressemble à du pigeon avec un fort goût de gibier !»

«Ma sœur a mangé des pies, son mari a cuit un gros rat d'égout mais écoré, il l'a donné à son métier !»

«En parlant de chiens, un malfaiteur a été arrêté; il tuait des cabots dont il revendait la viande baptisée chevreau ! Des ménagères s'étonnaient qu'après quatre heures de cuisson elle soit toujours dure et que leurs toutous la refusaient»

«Dans notre rue, les matous disparaissaient dans les casseroles, Alors ils ne sortent plus sauf les chats de gouttières maigres comme des coucous !»

«Oui, une voisine m'a offert du chat bien mijoté, avec une bonne sauce au vin, c'était délicieux; mais si j'y pensais, il me restait dans la gorge !»

«Une Polonaise se coud une très chaude et jolie veste avec des peaux de chats mangés. Ma parole, si je lui reconnais les poils du mien sur le dos, je lui ferai la peau !»

«Ma cousine se fait un beau manteau avec les fourrures de ses lapins tués !»

«On ne trouve plus d'escargots à acheter et les champignons sont rares avec la sécheresse !»

«Comme ma mère en quatorze, j'ai mangé des orties, en soupes et en légumes, ça ressemble à des épinards !»

«Ma tante prépare des soupes d'herbes sauvages, gratuites et délicieuses : d'oseille, bourrache, fenouil, lupin blanc !»

«Dans ma soupe, je remplace les pâtes par une patate râpée ou de la farine de pois et je fais des frites avec mes épluchures de patates !»

«Moi, j'ai mangé en galettes cuites au four le son qu'on donnait aux lapins. C'est plutôt "bourratif" !»

«Avec de la farine à l'eau, j'ai cuit des crêpes turques et du pain grossier dans le four de ma cuisinière. C'est "nourrissant" !»

«Une amie a rapporté de Vendée un trésor inestimable : cinquante kilos de haricots blancs ! Elle en mange tous les jours, au beurre, au maigre, en salade, en purée, en gâteau sucré ! C'est bon les fayots, mais il faut de l'appétit, les digérer pour en avaler tant... Elle les rend par les yeux et ce qu'elle pète !

«J'ai fait du poivre avec du piment rouge séché !»

«Moi, j'ai essayé leur fausse huile dans ma salade, ça ne vaut pas celle récupérée par ma mère en pilant des noix !»

«Vu le peu de porcs reçus ce mois, les charcutiers ne prépareront pas de jambon, mais ils fabriqueront du boudin avec cinquante pour cent de sang de bœuf vingt pour cent d'oignons et trente pour cent de châtaignes ou patates !»

«Mon épicière m'a vendu sans ticket de la confiture de betteraves au sucre de raisin. Cette mélasse noirâtre et poisseuse n'est pas fameuse !»

«Avec l'absence de viande, je découvre une étrange cuisine : pâtés végétariens, ragoûts de légumes, escalopes de blé, potées auvergnates sans porc, choucroute de raves sans cochon, patates et navets en sauce maigre. Je cuis des pot-au-feu avec un seul os, du gras de bœuf et des légumes.»

«Faute de corps gras, je grille ou rôtis ma viande sans beurre. Je ne lave plus poêles et grilles. Manquant de combustibles, je cherche des légumes demandant peu de cuisson, je les prépare à l'étouffée, dans leur jus. J'ai trouvé une recette pour conserver le beurre, fondu !»

«Moi, je prépare des desserts de restrictions pour mes gosses : du pain perdu; des biscuits sans sucre ni matière grasse, des glaces sans lait, ni œuf, ni beurre; des carottes râpées avec de la compote sur du pain grillé; des confitures sans sucre, très cuites à manger vite !»

«Comme ma grand-mère, je lave ma lessive à la cendre de bois et aux racines d'une plante qui mousse, la saponaire. Je fabrique du savon avec de la potasse, du suif et de la résine de pin.»

«Mon crémier est dans une colère noire. Non seulement on lui vole du lait à sa porte, mais hier son gros bidon en alu a disparu ! Il lui est impossible d'en retrouver un !»

«Les propriétaires de châteaux et grandes propriétés doivent les déclarer en mairie. Leur signalerai-je m'a résidence d'été... ma cabane de jardin ?»

Très affecté, un père de famille en bleus raconte :

«Pour douze œufs, un pain et cinq litres de vin confisqués sur la route, *ils* vont me condamner à une lourde amende. Alors que les gros margoulines du marché noir trafiquent des barriques, des mottes de beurre, des porcs entiers ! Avec leurs millions et défendus par un avocat, ils graissent la patte à tous et n'attrapent que des amendes symboliques !»

Une «mémé se plaint en soupirant :

«Qu'allons-nous devenir ? Nos rations diminuent encore, on ne distribue cette semaine que cent dix grammes de viande avec os ou quatre-vingt-cinq sans ! Quand cette maudite guerre finira-t-elle ? Sans parler des conflits coloniaux, j'en ai connu trois : 1870, 1914-18, et celle-ci, ça suffit largement !»

Un ancien combattant lance la phrase rituelle : «*On les aura les Boches !*». En attendant, c'est nous qui les avons les mains violettes et les oreilles gelées ! D'ailleurs pour des sous-alimentés, cette longue immobilité dans le froid accroît les gripes !

Nous voulons tellement oublier cet insupportable présent que nous nous réfugions beaucoup dans le futur et le passé. En cœur, nous rêvons de cette joyeuse vie des années trente, de ce bon vieux temps où dans ces magasins qui débordaient de tout, on achetait du pain à gogo, du beurre à profusion, des patates à satiété, du vin à volonté, du café à discrétion. Ces beaux jours étaient-ils si roses ? Mais qu'il faisait bon y vivre !

En rêvant à ce que sera notre existence après-guerre dans l'abondance retrouvée certains se demandent : comment réagirons nous quand la viande trônera sur nos tables, que le vin y coulera à flots ? Oublierons-nous ces années de vie ascétique, cette faim permanente, ces queues ? Nous resterons sûrement différents d'avant, conscients de l'extrême importance de la nourriture. Nous ne la gaspillerons pas, nous ne jetterons jamais le pain, nous garderons cette peur viscérale de manquer à manger, nous en stockerons... au cas où...

Soudain, la queue s'électrise, le gros boucher ouvre ses grilles. Fébrilement, les pliants se ferment, les journaux se rentrent. Tous les yeux se tournent vers la lointaine porte, on pousse et est poussé. Attirées par l'odeur, des carnassières rôdent. La queue leur montre les dents et se serre pour que personne ne s'y glisse. Sous prétexte de parler à une amie, deux rapaces s'incrument et ne bougent plus malgré l'autodéfense de la file qui ne veut pas faire maigre et défend son bifteck :

- Allez les poulettes, derrière, on n'est pas des pigeons ! On l'attend depuis deux heures notre bidoche, et on la veut !

Trois solides matrones les sortent à coups de gueules et menaces de torgnolles. On râle contre les relations du boucher servies dans l'arrière-boutique. On jette de noirs regards aux resquilleuses. Une clameur indignée jaillit quand deux gonflées pénètrent directement dans le magasin... «pour voir ce qui s'y vend», et se ravitaillent puisqu'elles ne sortent pas ! La colère gronde quand la goutte au nez, ne sentant plus nos pieds frigorifiés, nous voyons les priorités entrer sans attendre et rafler les bons morceaux !

- Regardez ces pomponnées qui viennent de se lever et nous retirent notre barbaque de la bouche !

Un agent appelé, laisse passer une priorité, une ménagère. Enfin, je mets le pied dans la boutique et commande 330 grammes de pot-au-feu : trois rations hebdomadaires avec os et deux suppléments "J3" de 90 grammes de foie. Il nous reste à prendre 53 grammes X 3 de charcuterie. Ces suppléments aux "J3", femmes enceintes, mères allaitant, sont souvent servis en abats, nous ne les avons pas touchés la semaine dernière.

L'employée coupe mes tickets, je m'assure qu'elle n'en prend pas plus. Je renouvelle nos inscriptions comme chaque trimestre. Les petites pièces font tellement défaut qu'on me rend la monnaie en timbres, qui ne sont pas acceptés en paiement. L'épicier remet des petits cartons valant cinquante centimes, uniquement chez lui. Tant pis pour les clients de passage !

Les os ne manquent pas dans ma ration, mais que dire ? Finis les boutiquiers obséquieux et les clientes princesses, c'est le règne du commerçant-roi ! Inscrits chez lui, il détient notre nourriture, notre survie ! Alors pas question de l'antagoniser, notre minuscule ration sera de la carne et ses protégées se régaleront des meilleurs morceaux !

Et terminés les salamalecs, les sourires enjôleurs et baratins onctueux des commerçants. Ils ne s'enquière plus de votre santé, de vos enfants, de votre chien. Ils ne vantent plus leurs marchandises, ils ne cherchent plus à garder leurs clientes puisqu'elles accourent. Certains, très sollicités, prennent de ces airs arrogants et condescendants ! Alors devant le boucher rogue, les ménagères s'écrasent face au boulanger hautain, elles s'aplatissent, chez le crémier grognon, elles encaissent avec l'épicier malhonnête, elles baissent l'échine

Dame ! Que de courbettes respectueuses ne feraient pas des affamées pour cent grammes de beurre sans queue ni ticket. Ne parlons pas d'un litre d'huile, d'un kilo de sucre ou de viande, que n'achèterait-on pas avec de tels inestimables trésors ? Même une vertu... on dit

que des clientes bien roulées obtiennent du boucher des steaks sans ticket contre,, des avantages en nature !

J'attaque une nouvelle queue pour notre beurre, depuis huit jours, nous en manquons ! Le matin, nous grattons le peu de crème du lait sur nos tartines. Une femme prend la file, son amie vérifie si le stock permet d'en avoir. Parait que oui ! mais l'arrivage est si faible que le crémier n'en remet que cinquante grammes par carte,

Que de temps précieux perdu dans ces trois heures de queue quotidiennes. Pour disons cent mille Nantais responsables de foyers, elles représentent par an douze millions de journées gaspillées. Même limités, nos besoins restent considérables. Pour satisfaire les minces rations des trois cent mille Nantais, le ravitaillement doit disposer chaque mois de stocks considérables⁹⁶.

Et comment inviter des amis à manger, des parents à une communion sans demander leurs tickets ? D'ailleurs, même les amants, le chantent sur l'air de :

*«Si tu reviens
Ramène au moins tes tickets de pain
Tes matières grasses et ton savon
Pour te laver à la maison
Tu sais très bien qu'ici tu ne trouveras rien
Et si tu veux manger un peu
Faut faire la queue.»*

Après deux heures d'attente, j'approche, je calcule aux mètres avancés au quart d'heure le temps à patienter encore. Une réelle tension me serre les tripes, en poussant j'entre dans le magasin. J'évalue des yeux la motte et les personnes, ce sera juste ! Son beurre payé, ramassé, une cliente vide fébrilement son sac, supplie, en vain ! Elle a oublié ses tickets, on a trop fait le coup au crémier, elle part larmes aux yeux ayant attendu deux heures pour rien ! Sur la balance, il manque quinze grammes à une autre qui ne souffle mot !

Je maudis les familles nombreuses qui emportent de gros morceaux. J'appréhende surtout les priorités, visitant plusieurs magasins, elles font leurs courses rapidement et parfois... celles des voisines contre une gratification. Prioritaires partout, elles provoquent bien des récriminations contre la très courte file pour elles, comparée à l'interminable pour nous.

Mon cœur bat fort, plus que six clientes, mais la motte est très basse ! Malheur, ce que je craignais tant arrive ! Débarquée depuis dix minutes, deux «priorités» raflent avec leurs nombreuses cartes les derniers grammes de beurre ! Le gros épicier dit et redit que son arrivage est épuisé, qu'il faut partir et revenir... mardi. Je traîne espérant un miracle. Lentement, la queue se désagrège Comme je suis déçu de rentrer bredouille après tout ce temps à piétiner dans le froid ! Pendant des jours, nous mangerons sans beurre !

Ma mère a rapporté du marché, pour le pot-au-feu, quelques carottes alourdies de terre. Est-ce pour faire bon poids ? Elle est contente de ma viande et des 450 grammes de café mélangé obtenus par mon frère après trois heures d'attente. La ration est un maximum non formellement garanti. Tickets et inscriptions chez le fournisseur n'assurent pas l'attribution. Il faut être là quand il est ravitaillé, que ma mère ait de l'argent, sinon nous perdons ces tickets périmés au trente et un !

Les femmes au foyer, plus disponibles, ont de meilleures chances de nourrir les leurs. Cabas au bras, elles vadrouillent avec toutes leurs cartes. Quand le boucher est fermé, elles ramènent tripes ou pieds de porcs du charcutier. Si les patates sont bloquées, elles prennent à l'épicerie leurs légumes secs. Elles passent au poissonnier voir s'il a des sardines. Elles sont au

⁹⁶ 2 700 kilos de blé 216 000 kilos de viande ; 120 000 kilos de matières grasses ; 60 000 kilos de fromages; 75 000 douzaines d'œufs ; 600 000 kilos de patates; 150 000 kilos de sucre : 750W kilos de pâles : 9 kilos de café pur.

marché quand arrivent légumes ou fruits. Elles dénichent des tomates vertes, du sucre de raisin et font des confitures.

Un nouveau métier s'est d'ailleurs créé les professionnels des queues ! Eh oui, des dames, des retraités font les courses de leurs voisins contre un règlement en argent ou nature. Les fortunés trouvent encore à manger sans attendre, mais à quel prix ! Avec son salaire quotidien, un ouvrier ne peut s'acheter au marché noir que : 500 grammes de sucre, ou 5 litres de vin, on 1 kilo d'haricots, ou 4 kilos de patates ou 300 grammes de beurre !

DES RÔTIS EN FIBRES DE BOIS

«Mon chéri,

«J'ai enfin trouvé un emploi dans une cantine et touche trente-huit francs par jour. C'est le minimum pour vivre à trois. Avec ces ménages où je ne gagnais rien, c'est à peine si nous pouvions manger. Comment aurais-je fait si je les avais continués, car je dois beaucoup d'argent, partout ! A l'épicier, au boucher, au boulanger, sans parler du gaz et de l'électricité qu'ils menacent de nous couper, du loyer, du jardin, de ton amende et chaque mois, la dette s'alourdissait. Voilà pourquoi ton mandat a du retard, mais dès lundi, je le posterai car maintenant je vais remonter la pente ! Si tes journées sont interminables, les nôtres passent comme des éclairs. Trois mois déjà que tu es parti, novembre arrivera vite !»

«Ma chère petite Delphine,

«Je te remercie du mandat de trente francs, mais les ragoûts de patates qui me faisaient une gamelle de rab ne sont plus servis que deux fois par semaine. Quelle agréable surprise cette visite de ma sœur au parloir, que ces dix minutes ont passé comme un éclair ! Maintenant, j'apprécie son colis, avec quel délice, des crêpes. Quoique je flotte dans mes vêtements, je me porte toujours bien et j'espère avec une grande confiance que cette maudite guerre se terminera avant la fin de l'année.»

«Mon petit papa chéri,

«Excuse mon écriture, mes doigts sont engourdis. Avec le froid, nous avons bien du mal à nous ravitailler et à remplir ton colis que Georges t'enverra demain à la gare. Après l'école, nous sommes les commissionnaires attirés. Samedi, nous passerons beaucoup d'heures en queues pour : les tickets mensuels de février 42, les bons de charbon, notre charcuterie, des légumes au marché... Les dimanches de maman ne sont pas du repos, elle fait le ménage en grand, lave et raccommode le linge. Ton petit Gustave qui te bise et souhaite que tu sortiras vite de prison !»

«Mon époux chéri,

«Si je continue à travailler où je suis, je vais lentement régler mes dettes. Je voudrais tant arriver par moi-même et ne rien devoir à personne. Le froid continue, et dimanche c'était le verglas, depuis deux jours c'est la neige. Ma chambre est si froide que j'ai acheté un peu de charbon, mais comme nous l'économisons ! Souvent, je rêve que tu es de retour ! Hélas, qu'au matin je suis déçue ! Tu me dis avoir maigri, moi aussi, avec ton arrestation, les soucis, je ne pèse plus que quarante-huit kilos. Après sa typhoïde, notre Gustave a toujours faim. J'essaie de ne pas trop le priver pour ne pas retarder sa croissance. Seulement, quand je pars le matin, les magasins sont fermés, quand je rentre le soir, ils sont vides. Surtout, pas de cafard, à l'allure où le temps court, neuf mois seront vite passés !»

«Mon cher petit papa,

«Nous avons pour ton colis, une boîte de sardines donnée pour toi par Mme Praud, cinquante grammes de beurre, trois œufs durs, dis chocolat et un kilo de patates. Pour le pain, comme nous n'avons plus de tickets, nous l'expédierons dans trois jours dès que nous aurons nos cartes. Par contre, Georges t'envoie aujourd'hui un mandat de cinquante francs.

«Pour la Chandeleur, avec de la farine grise, du lait écrémé, de la bière en guise d'œufs et de la graisse de bœuf, nous avons fait des crêpes. Elles ne volaient pas au plafond, elles

collaient à la poêle, elles étaient même plutôt lourdes et pas très bonnes, sans sucre ni confitures. Mais nous n'avons rien laissé. Depuis longtemps, nous n'avions eu le ventre si plein. Mais où sont nos bonnes crêpes d'antan ?»

Le 12 février 1942 :

«Ma chère Delphine,

«Je vois qu'à Nantes tout n'est pas rose, tant pour l'alimentation que pour le froid. Ici, neige et verglas ne fondent pas depuis huit jours. Nos cellules sont si glaciales la nuit que le gel nous réveille ! Dans votre dernier colis, il manquait le pain, la moitié des patates et la boîte de sardines. Par les temps qui courent, est-ce étonnant qu'on l'ait délesté en route ?

«A la prison, beaucoup de détenus sous-alimentés sont malades. Plusieurs souffrant de dysenterie sont hospitalisés. Grâce à vos colis et ceux de ma sœur, je suis passé à travers. Heures et jours s'écoulent si lentement dans ma cellule que je n'ose compter les semaines à tirer. Novembre 42 me semble si loin que je me demande si je vis le même temps qui courait si vite quand j'étais libre ! J'espère que nous aurons le bonheur d'être réunis plus vite que nous le pensons. Envoyez-moi du savon car nous n'en touchons pas et un mandat aussi vite que vous pourrez. Avec la cantine, les timbres, mon pécule est à sec. J'attends une longue lettre de vous.

«Je vous embrasse comme je vous aime.»

Chez Madame ALCADE, notre irremplaçable épicière (Ouvrte tous les jours jusqu'à 20 heures même le dimanche, elle nous sert encore après, en entrant par sa cuisine.), non seulement nous achetons au jour le jour et en très petites quantités : 1/2 litre de cidre, 1/2 livre de sel, 1/4 de beurre, mais encore nous le prenons à crédit comme le pain. Chaque achat est marqué dans un carnet et réglé à la paye du samedi. Parfois, nous ne donnons qu'un acompte.

Pour aider ma mère, je descends souvent au grand marché voisin. A condition d'être matinal et chanceux, on y trouve des raves, des oignons et betteraves vite vendus. Samedi dernier, toute la matinée, je me suis aligné des queues. Une pour 500 grammes de poireaux, une deuxième pour un kilo de carottes où j'ai aussi dû prendre des topinambours pour les avoir et une autre pour un chou.

Ce jeudi matin, des queues serpentent pour de l'ail, des haricots verts en saumure. D'autres s'allongent où des marchands s'installent habituellement, sans savoir ce qu'ils rapporteront. J'attaque la plus interminable, celle pour nos fameux trois kilos exceptionnels de patates de février. Pour nous, pour mon père, je dois absolu' ment rapporter ces neuf kilos qui nous restaureront bien huit jours.

Depuis deux heures, je piétine. Combien nous sommes nombreux et avançons lentement Qu'elles sont tristes ces muettes files d'attente Le crachin nantais s'est transformé en une grosse pluie qui transperce nos pauvres frusques, plaque nos chemises sur la peau et nous glace A part quelques vieux parapluies, nous n'avons pas d'imper mais stoïques, on rentre la tête dans les épaules et personne ne bouge. Certaines ménagères ont amené leurs enfants pour ne pas les laisser seuls à la maison. Qu'ils font pitié, ruisselants d'eau, les cheveux mouillés collés sur leurs joues pâles. Certains, résignés, se serrent contre leur mère, d'autres pleurnichent en silence, guère n'ont le cœur à jouer. Un bébé bien mouillé passe de bras en bras pour soulager sa jeune maman épuisée.

Plus que dix mètres et j'apprends qu'il n'est plus attribué qu'un kilo par carte. Trempés des pieds à la tête, on patiente toujours, on patauge dans la boue et les flaques d'eau. Malgré la pluie battante, de pauvres vieilles grelottent mais restent dans la queue. J'ai mal aux jambes, mais il n'est pas question de partir sans mes patates Je me console en pensant aux soupes, aux purées, mais l'inquiétude m'opprime, le tas diminue dangereusement, en restera-t-il assez ? Ouf ! le marchand m'en pèse enfin trois kilos, la distribution s'arrête cinq clientes après moi. Toute la file aura attendu en vain.

Quel long cri de désappointement jaillit de la queue transie quand il a prévenu les gens qu'il fallait revenir jeudi. Une profonde déception marque les visages détremés, des larmes sont au

bord des yeux, les mères comptaient tant sur ces patates ! Que vont-elles donner à leurs gosses cette semaine ? Avec leurs vêtements dégoulinant d'eau, qu'elles ont du mérite, comme celles qui pour avoir du lapin sont au marché dès six heures.

Je prends encore deux kilos de topinambours et rutabagas, en abondance ces temps. Autrefois réservés au bétail, ils nourrissent maintenant les hommes. Certains les digèrent mal, ils donnent des coliques et conservent leur goût fade malgré les diverses préparations en 'purée, salade, soupe, etc.

Pour pallier le manque de charbon, on accroît en Brière l'extraction de la tourbe. On accentue sur la côte le ramassage du goémon. Dans des pots sur les balcons et fenêtres, on cultive des légumes et même du tabac. Manquant de soleil, les radis et oignons n'y grossissent guère, les laitues ne pomment pas, les carottes et tomates s'étiolent. Beaucoup de poules et lapins s'élèvent dans les logements. Nourris tant bien que mal d'épluchures, d'herbes des fossés, de feuilles de saules et de peupliers, ils engraisseront peu.

Tous les petits génies torturent leurs matières grises et annoncent de sensationnelles découvertes, rarement suivies d'un grand usage ! Par un traitement à l'acide chlorhydrique, le «fumant», ils tireraient du bois⁹⁷, des rôtis sans un gramme de viande. Spécialement traité, le beurre d'arachide remplacerait l'huile de foie de morue. On entreprendrait la production d'alcool de topinambours. La pression des pépins de raisins fournirait 3 000 tonnes d'huile et même du savon, pareil pour les graines de citrouilles qui en renfermeraient 30 %⁹⁸.

JE RESTE PLEIN D'ESPOIR EN DES JOURS MEILLEURS

Le rationnement a déclenché une énorme paperasserie et des queues qui mangent notre temps puisque nous payons tous nos achats en argent et coupons qu'il faut absolument se procurer, le jour où nos feuilles mensuelles de ravitaillement sont distribuées par ordre alphabétique⁹⁹.

Ce samedi, comme toujours, certains cherchent à gagner des places, émouvoir les fonctionnaires : la belle dame sûre de son charme, la maman aux regards implorants, le monsieur décoré à l'air autoritaire, la grand-mère épuisée, le gonflé allant au culot... Enfin, après trois longues heures de patience et de tension, je passe devant une longue table chargée de piles de feuilles. En échange des numéros 1 et 6 de nos cartes d'alimentation, je reçois nos tickets de mars : pain, denrées diverses, etc., avec le coupon 11, nos cartes de vin, celles de savon ne sont pas prêtes, nous reviendrons... Chaque mois, ces feuilles sont de couleurs différentes pour déjouer les contrefaçons¹⁰⁰.

L'administration tatillonne vichyste régente toute notre existence. Ainsi pour subsister sous l'affreux carcan qui nous enserme, nous devons posséder : carte d'identité, de travail, d'alimentation, de textiles, de tabac, de pain, de viande, de lait, de vin, de jardinage, d'inscriptions, etc. En plus, la ménagère en course porte sur elle en permanence tous les titres

⁹⁷ Des protéines et glucoses alimentaires.

⁹⁸ On aurait retrouvé la composition d'un antique breuvage méditerranéen utilisé avant le thé et le café. Un autorail au gazogène roulerait à 100 kilomètres/heure. Des tubes de verre remplaceraient les introuvables tuyaux métalliques. Faut de cire, on scellerait les lettres avec des crampons en métal. Les fermiers puiseront-ils leur énergie dans leur tas de fumier ? Des professeurs y auraient capté de l'hydrogène, de l'ammoniaque, de l'acide carbonique ! On tisserait des toiles en fibres de fougères et de genêts, mais elles sont raides et craignent la pluie. On fabriquerait du tissu de Cachemire avec le duvet de nos chèvres de montagne !

⁹⁹ Vendredi aux consommateurs des noms A et B; samedi à ceux de C à E; mardi de F à K; mercredi de L à P; jeudi de R à Z.

¹⁰⁰ Pour dépister les vols, elles portent le cachet de la Mairie et le numéro de la carte d'alimentation. Les tickets détachés sont sans valeur.

de rationnement de sa famille¹⁰¹ : ses bons d'achat de vêtements, de galoches, et ses points papier d'écolier, etc., pour toujours pouvoir les utiliser en cas de trouvailles.

Sauf avec beaucoup d'argent, nous ne pourrions survivre en ville sans ces tickets. Alors quel malheur quand ils sont perdus ou dérobés ! Pour éviter des fraudes (comme des malins déclaraient des cartes volées puis vendaient l'ancienne ou mangeaient double ration), les tickets disparus sont remplacés après un délai et remboursés. Chaque mois, un sixième des rations est retenu pour éviter la consommation supplémentaire. Il arrive pourtant qu'un sac oublié avec tous les tickets et cartes d'une famille soit rendu par de braves gens. C'est bien le comble de l'honnêteté en ces temps !

25 février 1942 :

«*Mon papa chéri,*

«*J'ai une grande nouvelle à t'annoncer : j'ai quitté mon Centre de Formation pour entrer comme apprenti-serrurier chez Brodu Bernard¹⁰². Je m'y plais mieux mais que les journées sont longues ! Neuf heures par jour plus quatre trajets à pied, j'étais beaucoup fatigué les premiers jours. Quand je rentrais le soir, je me couchais de suite, maintenant je commence à m'habituer. Je travaille avec plusieurs messieurs du quartier. Je gagne quatorze francs par jour, c'est une petite somme ! Je te raconterai bien ce que je fais à l'atelier, mais je tombe de sommeil. «Ton petit Gustave qui t'aime, t'embrasse et va au lit.»*

«*Mon cher petit mari,*

«*Aux prix où sont les choses qui augmentent de quarante pour cent par an, je n'achète que le strict nécessaire pour vivre. Mes quarante francs passent totalement en nourriture. Il m'est impossible de faire face aux autres dépenses ni à mes dettes. Je n'ai toujours pas réglé le loyer et les trois trimestres du jardin. A la première paye de Gustave, j'ai versé un mois d'électricité en retard, avec la suivante ce sera le gaz ! Quand le froid diminue, j'ai enfin acheté le charbon de février. Dans ton prochain colis, je mettrai une livre de confitures et une boîte de petits pois, pourras-tu l'ouvrir et la réchauffer ?*

- *Les garçons n'ont plus rien à se mettre. Leurs chemises sont en loques. Leurs costumes de communiants vieux de quatre ans, qu'ils portent toujours faute d'autre chose, sont ridiculement courts aux bras et aux jambes. Ils n'entrent plus dans leurs pardessus verts qui sont d'un minable ! Toutes leurs affaires sont usées ou trop petites. Je passe un temps fou à les rafistoler. J'ai retaillé pour eux tes bleus qui n'étaient pas neufs. Comme je les rapièce souvent, ils deviennent une mosaïque de différents bleus !*

«*Quand j'étais sans travail, au lieu de leur acheter deux vestes, j'ai vendu, pour manger, mes points textiles. J'ai un bon pour un caleçon long, je le prendrai sombre et très grand pour qu'il dure longtemps et le passerai ensuite à Gustave. Je vais écrire au Secours National qui distribue des vêtements usagés aux nécessiteux.*

«*Mon pauvre mari, courage !*»

Le 28 février 1942

Ma chère Delphine, mes chers enfants,

«*Vos colis améliorent tant l'ordinaire ! Tout ce que vous m'indiquiez était bien dans le dernier qui a réellement été le bienvenu, surtout votre délicieuse confiture de fraises dont j'avais oublié le goût. Mes chaussures sont bien malades, envoyez-moi la vieille paire noire qui est au grenier avec des lacets, quelques plumes et de la laine pour reprendre mes chaussettes. Entre la cantine et de quoi vous écrire, cinquante francs partent vite, pensez à m'expédier un mandat.*

- *En cellule, le temps me semble toujours affreusement long, heureusement je n'ai jamais tant lu, je vais avaler la bibliothèque de la prison. Je reste plein d'espoir en des jours meilleurs.»*

«*Mon cher petit papa,*

¹⁰¹ Pâtes, matières grasses, légumes secs, fromage, patates, savon, confitures, riz, poissons, œufs, etc.

¹⁰² Rue Dobrée.

«Je me plais toujours beaucoup à l'atelier. A partir d'un parallépipède de 22 mm × 22 mm x 80 mm de long, je fais un octogone à huit pans, puis j'en ferai seize, trente-deux, enfin j'obtiens un cylindre. Après quatre mois d'ajustage, j'irai à la forge puis j'aiderai un compagnon sur les chantiers. Je suis moins las le soir, mais je me couche très tôt.»

Mon petit Gustave,

«J'ai bien du mal à joindre les deux bouts. Les ouvriers gagnent quatorze francs de l'heure, moi cinq ! La dernière paye, j'ai réglé le gaz, cette semaine ce sera trois mois de jardin. Alors, je ne peux t'envoyer un mandat, j'espère le faire dans huit jours. Ce qui me peine beaucoup depuis ton départ, c'est de n'avoir pu donner un sou au propriétaire pour payer mes six trimestres de loyer. Je crains tant d'être expulsée. Tu imagines, toutes nos affaires et nos gars sur le trottoir, et où irions-nous ?

«La vie est trop dure, trop chère ! Malgré le froid, je n'ai toujours pas acheté notre charbon de mars. Seule, il m'est impossible d'envoyer Georges à l'école, l'hiver prochain. J'ai eu trop de mal depuis ton départ. Il passera le concours d'entrée en apprentissage des Chantiers Navals et des Batignolles. Je suis heureuse que Gustave soit serrurier, n'est-ce pas un bon métier ? Donne-moi ton avis. Je mets un kilo de patates dans ton colis, avec deux livres de pain, un camembert, des œufs et des biscuits cassés.

Ces colis du père sont une réelle préoccupation et nous prennent beaucoup de temps. Heureusement qu'épiciers et voisins nous aident, car dénicher chaque semaine, une boîte en carton introuvable et de la solide ficelle d'avant-guerre est très difficile. Pendant des jours, avec nos tickets et du troc, nous cherchons à le remplir. Je l'expédie recommandé¹⁰³ et de suite nous préparons le suivant. Mais pendant longtemps, nous tremblons. S'il disparaissait, était délesté à la fouille ? Puis les mandats envoyés chaque mois correspondent à plus d'une journée de salaire de ma mère.

Comme maman déjeune où elle travaille et Gustave dans une cantine où il marche deux fois quarante minutes pour s'y rendre, je mange parfois au «Fourneau», le restaurant municipal des pauvres¹⁰⁴. Dans la queue, parmi les nombreux clochards, chômeurs, fauchés, petits vieux, sous-prolétaires aux vêtements élimés, je sens malgré mon odorat peu délicat des relents de gens pas régulièrement lavés. Non, tous ne sentent pas la rose et ne sont pas propres comme des sous-neufs !¹⁰⁵ Parfois, un corps évanoui tombe lourdement de faiblesse, d'inanition, on l'assoit sur une chaise et garde sa place. C'est dur d'attendre longtemps quand on a si faim et que l'on sent de chaudes odeurs de grosse tambouille sortir du guichet où sont servis les plats dont les prix sont affichés à la craie sur une ardoise¹⁰⁶.

Tickets et sous remis à une solide matrone, j'attrape une soupe consistante aux nouilles pour 1,50 franc, un épais rata de patates à 1,50 F, un quignon de pain de six livres. On mange vite, bruyamment, le nez dans l'assiette, sur des tables de bois blanc qui sentent la Javel. Des «mémés» préfèrent emporter leur gamelle chez elle. Un coup de flotte, on sort calé pour un moment !

Grâce aux patates et légumes cultivés dans les jardins et parcs municipaux, ces restaurants servent, chaque jour, 25 000 repas chauds aux nécessiteux, scolaires, prisonniers, vieillards, hospitalisés¹⁰⁷.

¹⁰³ Pour deux heures de travail de ma mère.

¹⁰⁴ Rue de la Bastille

¹⁰⁵ On y attrape facilement des poux, des puces qui aisément changent de propriétaires.

¹⁰⁶ Choucroute nature : 1,50 franc; portion de pâtes : 1,50 franc; portion de haricots secs : 1,50 franc; camembert : 0,75 franc.

¹⁰⁷ Ils utilisent par semaine : 40 tonnes de pommes de terre et de choux; 20 tonnes de carottes et navets; 15 tonnes de haricots; 8 tonnes de pâtes; 2 tonnes de riz et 3 000 kilos de viande.

En plus du Bureau de Bienfaisance qui distribue des bons de pain et repas gratuits, des pères et soeurs d'institutions religieuses offrent chaque jour à l'œil plusieurs centaines de bouillons chauds aux pauvres. Des nonnes d'un couvent servent des repas légers aux jeunes travailleurs.

Quant aux restaurants, ils nourrissent difficilement leurs clients. Malgré quelques bons de denrées contingentées et de monnaie matière-légumes, certains affichent : «*Fermé faute de marchandise*». Ils ne donnent avec le déjeuner que 10 centilitres de vin au lieu de 25 avant¹⁰⁸. La bière, réservée aux consommations hors repas, est supprimée deux jours par semaine. Sauf les jeudis et dimanches, le chocolat en boisson n'est plus servi entre 10 et 19 heures. Suite aux grands froids, des grogs de 15 centilitres sont vendus entre 15 et 17 heures. Quand le vin courant est taxé 20 francs le litre, les grands crus de Bourgogne, encore en vente libre dans les restaurants du marché noir, s'écoulent à 4 000 francs la bouteille¹⁰⁹

OÙ LES INGÉNIEURS VENDENT DU VIN ET LES CLOCHARDS BOIVENT GRATIS

Dans quel curieux monde à l'envers vivons-nous ! D'un côté l'administration vichyste organise l'économie «à l'allemande», avec inscriptions, cartes professionnelles et recensement des stocks; de l'autre, combines et marché noir bouleversent les traditions. Ainsi, des cordonniers débitent de la viande et des mercières des saucisses; des bourreliers bazardent des patates et des coiffeuses écoulent du sucre; des charbonniers détaillent des tissus et des particuliers s'enrichissent dans les confitures !

Ces curieuses activités extra-professionnelles se révèlent en Correctionnelle ! Un facteur et un imprimeur sont sanctionnés pour... abattage clandestin; un ingénieur l'est pour... hausse illicite sur les vins. Un chimiste est puni pour... détention illégale de chicorée et un électricien pour... vente irrégulière de poulets !¹¹⁰

Chaque matin dans le journal changent de propriétaire : une douzaine de vélos, six portefeuilles ou sacs, trois pardessus, cinq valises. Aujourd'hui disparaissent : quatre cents kilos de beurre d'un entrepôt, des draps et serviettes d'une blanchisserie, vingt cartouches de «gauloises» d'un buraliste, ces cibles irrésistibles pour les fumeurs abstinents. Un cheminot est emprisonné pour vol de cinq litres de vin en gare.

Beaucoup de choses s'envolent des lieux publics : poignées de cuir où s'accrochent les voyageurs des trams, serrures de w.-c., glaces de trains, ampoules des couloirs, vitres des bâtiments isolés. Des pickpockets opèrent par équipes dans les autobus et les queues. Des épiciers prélèvent quelques pierres de sucre : 20 g X 500 boîtes = 10 kilos et un super bénéfice. Des filous écoulent des produits frelates, des boîtes d'encaustique introuvables, contenant 90 % d'argile ! Des employés de mairie piquent des cartes de tabac qu'ils troquent contre du beurre. Un cordonnier vend des bons de pneumatiques dérobés en préfecture. Deux facteurs qui détournaient des enveloppes de tickets de pain et en avaient revendu 160 000 kilos sont arrêtés. Des commis qui tentaient d'écouler à des policiers... 14 000 points-textiles sont incarcérés...

¹⁰⁸ Pour la cuisson, 90 grammes de tickets de viande par menu correspondent à 90 grammes avec os ou 72 sans, de même 50 grammes de tickets de pain procurent un morceau de 45 grammes.

¹⁰⁹ Cent journées de travail de ma mère !

¹¹⁰ Des spéculateurs sans scrupules achètent un cochon dans une ferme et le revendent en ville trois fois plus cher. Puis ils se procurent des tissus qu'ils échangent en campagne contre des patates qu'ils refilent aux Allemands. Ces juteux bénéfices empochés à chaque opération les enrichissent rapidement !

Des dizaines de bicyclettes dérobées sont maquillées, revendues, à tel point qu'on envisage de les immatriculer. Favorisés par le couvre-feu et le camouflage des lumières, les pillages des jardins, clapiers, poulaillers se multiplient chaque nuit. Des agriculteurs excédés réagissent violemment à ces chapardages, un fermier tue un manœuvre qui dérobait son miel ! A pleins sacs, des rôdeurs cueillent les raisins des viticulteurs, les gendarmes ont arrêté plusieurs de ces vendangeurs nocturnes. En ces temps de disette chancelle l'honnêteté habituelle de certains. Ceux qui travaillent dans l'alimentation raflent conserves, vins, sucre qu'ils mangent ou troquent. Dans les ateliers, fauches et récupérations se justifient aisément aux yeux des copains :

«Voilà un robinet qui fera mon bonheur et n'ira pas en Bochie !»

«Encore un bidon d'huile dont ils ne graisseront pas leurs chars !»

«Regarde ce bout de cuivre qui ne fera pas de balles contre les Alliés !»

Chaparderait-on par patriotisme ? Certains parlent de baisse de l'honnêteté, la morale du quartier ne condamne pas cette resquille, mais c'est défendu de se faire prendre. La «Justice» punit très sévèrement ces larcins en augmentation constante : «Quinze jours de prison avec sursis pour une mère de sept enfants voleuse de six kilos de patates. Un mois avec sursis pour des légumes arrachés dans un champ. Quatre mois de prison pour le meurtre d'une dinde dérobée. Douze mois de cellule pour vol en gare de 500 grammes de beurre».

Les vols de tickets dans les mairies permettent aux résistants d'exister et alimentent un fructueux trafic de marché noir. Seulement, les auteurs arrêtés -comme les imprimeurs et trafiquants de faux-titres de ravitaillement, les pillards de colis de prisonniers -sont tous condamnés aux travaux forcés... à perpétuité ! Les administrations, Postes, S.N.C.F., exigent l'extrait de casier judiciaire des embauchés.

Pour survivre, les Français pratiquent un extraordinaire système «D» où tout s'échange : vêtements contre bons de chaussures, points-textiles contre ciseaux, 500 grammes de sucre contre une semaine de tickets de pain. Même le journal publie de révélatrices annonces :

«Échange vélo bon état contre jardin à cultiver.»

«Propose canadienne pour deux pneus vélos de 650.»

«Donne 2 000 mètres de câble acier contre un tracteur en état.»

L'argent perd sa valeur officielle d'échange, détrôné par le troc antique :

«Contre douze œufs, je te donne cette veste !»

«J'offre du beurre pour des chaussures d'enfant !»

«Combien de vin m'apporterez-vous pour deux paquets de tabac ?»

Un voisin avec des ampoules électriques «récupérées» dans son usine a trouvé du beurre qu'il a troqué contre une paire de sabots qu'il a équipés de brides en cuir piquées à l'atelier dans une courroie, qu'il a ferrés de solides clous échangés au cordonnier contre deux litres de vin. Le voilà solidement chaussé pour l'hiver et à bon compte !

Pour le gâteau d'anniversaire de sa fille, une voisine partie en campagne avec des «gauloises» les a échangées contre de la farine et du beurre passés au nez et à la barbe des «poulets», dans des poches cousues dans sa jupe. Les œufs étaient dans son chapeau. Ils ont chanté et dansé tard au son d'un vieux phono.

On raconte qu'un paysan, arrivé à Nantes sans un sou, mais avec 20 kilos de beurre, a vécu plusieurs jours comme un prince. Ses morceaux miraculeux (500 francs le kilo X 20 = 10 mois de salaire d'une ouvrière) lui obtenaient de l'argent, des consommations, des repas, une chambre d'hôtel avec même, une fille dans son lit !

Des clochards souhaitent que ça dure ! Dame, ces heureux boivent... gratis. Ils échangent leurs tickets de café, de beurre, de sucre qui ne leur servent pas et coûtent rien, contre des

litres de pinard ! Dans le quartier du Marchix¹¹¹ , des pères alcooliques troquent les cartes de pain, de viande, de chocolat de leurs enfants contre du vin... D'autres vendent les tickets de textiles et de savon de leurs filles vêtues de frusques misérables et sales !

CES COMMUNIQUÉS NAZIS TOUJOURS VICTORIEUX

Chaque jour, le poids de la botte allemande se fait plus lourdement sentir :¹¹²

Après une série de sabotages, des requis civils surveilleront la voie ferrée Nantes-Pornic¹¹³ . -Ceux qui saboteraient les services ou réquisitions imposés par la Kommandantur seront punis de travaux forcés ou de mort. -Les auteurs d'attentats circulant habituellement à bicyclette, la Militaerbefshaber en interdit l'usage de 21 heures 30 à 5 heures. -Les utilisateurs de radio émettant des messages à des fins de trahison, les fabricants ou poseurs de bombes seront fusillés.-Toute personne interpellée dans la rue après 2 heures par une patrouille allemande s'arrêtera immédiatement celles qui s'enfuiraient encourent des risques très graves.»¹¹⁴

«André Durand du Mans a été fusillé pour espionnage !»

«René Legrand de Saint-Nazaire a été exécuté pour violences contre un soldat allemand !»

«Henri Adam, charpentier maritime nantais, a été fusillé pour aide à l'ennemi et enrôlement de jeunes pour le mouvement gaulliste !»¹¹⁵

«Huit auteurs de plus de cent attentats ont tous été condamnés à mort par le Tribunal allemand ! Leur jeunesse ne joue pas quand il s'agit de protéger l'armée allemande !¹¹⁶ Le Président félicite la collaboration des polices françaises et allemandes qui a permis leur arrestation dans des conditions souvent périlleuses !»¹¹⁷

Quand ils ouvrent leur journal, beaucoup vont directement aux colonnes locales : ravitaillement, faits divers, état civil et sautent la propagande mensongère, ces communiqués nazis éternellement victorieux :

«A l'Est, dans l'isthme de Kertch, plus de 40 000 Soviétiques ont été faits prisonniers. Chaque jour dans le secteur de Kharkov, de nombreux blindés, des réserves d'infanterie sont jetés dans la bataille où 500 000 combattants sont aux prises !»¹¹⁸

D'ailleurs, Hitler déclare :

¹¹¹ Quartier voisin habité de sous-prolétaires

¹¹² Toute personne transportant clandestinement des correspondance, en dehors des Postes est passible de prison. . -Toute inscription, affiche non autorisée sur les murs doit immédiatement être effacée par les concierges. Tous les dirigeants d'associations sportives demanderont l'autorisation de déplacer leurs équipes. -Les photographies en plein air sont interdites, sauf pour les militaires allemands et les bénéficiaires autorisés. Seules les prises de vue en lieux clos sont permises.»

¹¹³ «La Kommandantur accorde une prime de mille francs à qui livrera les objets lancés par des avions»

¹¹⁴ «Seuls les laissez-passer des cheminots, postiers, gaziers, électriciens, médecins, secouristes restent valables.

¹¹⁵ «Comme sanctions contre le meurtre perfide d'une sentinelle allemande, vingt communistes ou Juifs ont été fusillés, vingt autres le seront si les meurtriers ne sont pas découverts. Suite à un lâche et odieux attentats contre un membre de l'armée allemande, le commandant du Grand Paris a ordonné d'exécuter cinq Juifs-communistes et d'en déporter cinq cents à l'Est. Accusés d'avoir commis trente-quatre sabotages, vingt-cinq communo-terroristes ont condamnés à mort par le Tribunal allemand de Paris

¹¹⁶ «Ces huit saboteurs ne sont pas des Français mais des criminels. C'est uniquement pour assouvir leurs instincts sauvages qu'ils se sont retrouvés parmi les communistes qui sont toujours traîtres à leur Patrie,

¹¹⁷ Du 1er janvier au 31 décembre 1941. la Police française a effectué 12773 perquisitions et 5 390 arrestations (dont celle de mon père) pour menées anti-nationales, actes de terrorisme, propagande communiste.

¹¹⁸ «Fatigués par leurs dix mois de dures batailles, nos soldats poursuivent leurs combats défensifs, malgré le froid intense et les tempêtes de neige. Les abris sont à ce point primitifs qu'on ne saurait les décrire, la nourriture arrive au front gelée. L'intérieur des chars est recouvert d'un centimètre de glace. Le froid atroce réduit l'usage des armes lourdes, alors que l'ennemi possède l'expérience du pays, l'entraînement pour la guerre d'hiver !»

«Nos armées de l'Est après leurs victoires immortelles et inconnues dans l'Histoire sont établies sur des positions fortifiées pour cet hiver. Un hiver comme on n'en vit pas depuis cent ans... Nos adversaires espéraient nous infliger une retraite napoléonienne. Mais avec leur incomparable esprit de sacrifice, nos hommes ont supporté les tempêtes de glace avec la même endurance que la fournaise de l'été, lors de leurs impérissables victoires ! Seul compte le résultat final... La Providence a béni notre combat, elle nous le fera gagner définitivement !»

Mais la grande surprise des nazis est l'extraordinaire combativité des soldats russes. Avec l'aide du «général Hiver», ils multiplient leurs offensives. Malgré d'épouvantables pertes, ils s'élancent inlassablement à l'assaut, livrent à l'ennemi des combats acharnés, percent son front, s'engouffrent dans les brèches et obligent les Boches qui n'ont guère de seconde ligne à reculer. Ainsi, non seulement Moscou a résisté, mais elle est dégagée. A Léninegrad qu'ils bombardent violemment, les Allemands condamnent les assiégés à une atroce famine. Par une route établie sur l'épaisse glace du lac Lagoda, les Russes évacuent en camions les civils et acheminent armes, munitions, nourriture¹¹⁹.

Fin mars 1942, une grande nouvelle nous remplit d'une folle joie ça y est, les Anglais ont débarqué à Saint-Nazaire ! Soutenus par des tirs de navires au large, leurs soldats se battent en ville. Nous allons être enfin libérés Les bobards les plus fous courent. Les Allemands paniqués tirent dans tous les sens. Puis ils se ressaisissent et nous communiquent, avec de nombreuses photos de Tommies prostrés bras en l'air :

«Il s'agit seulement d'un commando débarqué pour saboter la base sous-marine. Leur bateau bourré d'explosifs a endommagé les écluses du port, mais tous ses membres sont tués ou prisonniers.»

Nos grands espoirs s'envolent, nos tourments ne finiront pas demain. Vaguement, nous suivons l'extension du conflit à toute la planète, sur une des deux pages du journal entièrement consacrée aux guerres qui font rage sur les cinq continents ! Car l'Asie s'est embrasée à son tour. Des avions japonais auraient attaqué et coulé par surprise à Pearl Harbor¹²⁰ l'escadre américaine du Pacifique, entraînant les États-Unis dans le conflit.

Cette très active nouvelle guerre surpasse toutes les autres, relègue au second plan le front de l'Est gelé par l'hiver russe. Ces terribles petits hommes jaunes ont un féroce appétit, de formidables dents longues auxquelles rien ne résiste. *«L'Empire nippon doit contrôler le Pacifique, cet océan japonais dont font partie les Indes néerlandaises, la Malaisie, l'Australie...»*

Leurs cohortes de mille-pattes progressent à pas de géants. Elles expulsent les Américains des Philippines, capturent la garnison britannique de Singapour, celle de Hong Kong capitule. Les Anglais évacuent la Malaisie et toute la Birmanie. Les Japonais les talonnent, atteignent le golfe du Bengale, l'Assam, les portes de l'Inde. Ils occupent Sumatra, s'enfoncent dans Bornéo, prennent pied en Nouvelle-Guinée et tiennent Java. Ils débarquent à Bali, prennent Batavia et toute l'Indonésie. Ils s'emparent de la Thaïlande, attaquent les îles Salomon, contrôlent l'Indochine et poursuivent en Chine les troupes de Tchang Kai-chek. Ils bombardent sévèrement le nord de l'Australie qui, effrayée, mobilise tous ses hommes de seize à soixante ans !

¹¹⁹ Les combats se déroulent sur terre et dans les airs, mais aussi sur et sous les mers. Les sous-marins boches de l'amiral Dönitz sillonnent les océans, harcèlent les convois maritimes qui ravitaillent l'Angleterre. Malgré la protection des avions et bateaux de guerre, malheur aux cargos attaqués à coups de torpilles, malheur aux équipages dont les navires coulent et qui n'ont pas le temps de fuir, malheur aux matelots jetés à la mer sur leurs frêles canots de sauvetage, malheur aux rescapés tombés dans les nappes de mazout enflammé !

Constamment, les nazis clament de fabuleux bilans de victoires, des dizaines de cargos alliés pleins d'armes, de tanks, de camions, de munitions et des pétroliers, des transports de troupes; au total, douze millions de tonnes auraient été coulées en quinze mois ! Ils publient des photos du triomphal retour des sous-marinières rangés sur leurs redoutables U-Boots, c'est pourquoi nos ports de Brest, Lorient, Saint-Nazaire, qui leur servent de bases de ravitaillement et qui raccourcissent leurs marches d'approche sont lourdement bombardés par les escadrilles alliées,

¹²⁰ Le 7 décembre 1941

Avec leur formidable puissance industrielle, leurs inépuisables réserves de matières premières, l'entrée en guerre des États-Unis aura sûrement plus tard d'importantes conséquences sur nos vies, mais devant nos difficultés actuelles, devant la terrible rossée qu'infligent aux invincibles GI. et Tommies, les petits Japs, elle passe presque inaperçue.

LES COUREURS DE FERMES

Ma mère est désolée, même après d'interminables heures de queue, nous ne ramenons presque plus rien pour manger et mettre dans les colis du père. Alors elle nous dit:

- Les gars, il paraît qu'on trouve encore en campagne du ravitaillement sans ticket, allez- y voir samedi en vélo, je vous donnerai des sous!

Après avoir embrassé notre mère presque en pleurs, nous partons vers cet inconnu plutôt inquiets. Sur nos bicyclettes d'enfants, avec une vitesse, un seul frein et des roues de 400 et 500 centimètres, nous traversons les deux bras de Loire et empruntons la route de Nantes à Montaigu. Après cinq kilomètres de pavés épuisants et de rails de trams, que nous apprécions de pédaler sur le goudron!

Au Bignon, à quinze kilomètres, une cordiale boulangère nous vend plus cher, mais sans ticket, un pain de six livres. Une épicière attendrie nous cède sans coupon: six kilos de patates, huit de raves et carottes, un de haricots et quatre œufs Si à l'aller notre unique petit braquet moulinait presque dans le vide, qu'au retour nous pédalons lentement. Aux abords de la ville, beaucoup de cyclistes, pains ficelés, sacoches bien remplies nous dépassent et encouragent d'un mot.

Nous abordons vidés les redoutables 'pavés nantais mal entretenus depuis la guerre. Ces interminables successions de douloureuses secousses nous meurtrissent les bras, les fesses qui nous servent d'amortisseurs et nous achèvent! Par notre noir et raide escalier, il reste à grimper au deuxième étage vélos et bardas sur l'épaule. Quand nous étalons nos trésors, la joie de notre mère récompense vraiment nos efforts. Notre «ministre du Ravitaillement» rêve, calcule ce qu'ils représentent de repas. Ces dix jours de rations de pain vont bien nous aider pour nos soudures de fin de mois.

Évidemment, le dimanche suivant, nous enfourchons nos vélos et partons en campagne. Beaucoup de cyclistes nous dépassent, l'un nous dit que vers Geneston, à vingt kilomètres, on trouve dans les fermes du beurre sans ticket. Nous y fonçons. C'est vrai que pour nous, gamins de quatorze- quinze ans, rouler seuls sur les routes, libres comme l'air, c'est aussi l'imprévu, l'aventureuse expédition. Au départ, nous pédalons en souplesse comme dans un bain d'huile. Nous prenons de beaux virages très ronds, corps et genoux bien penchés à l'intérieur. Nous dévalons de divines descentes sans donner un coup de pédale.

Les visières de nos casquettes tournées à l'arrière, nous jouons aux coureurs. Gaillardement, nous piquons des sprints en balançant nos vélos de droite et de gauche. Nous nous poussons de l'épaule vers le fossé. Nous nous amusons au bord de la route. Nous grignotons un croûton et un sucre, nous nous chamaillons. Nous tirons à la courte-paille à qui sollicitera le paysan. Nous circulons au hasard, sous l'impulsion du moment, sans carte, en repérant le chemin du retour. Après avoir visité une quinzaine de fermes et autant de boutiques, nous ramenons quatre kilos de patates, trois de navets, un demi de haricots, six livres de pain et une de beurre.

Voilà qu'en même temps, nous gosses des rues dont notre quartier est l'univers quotidien, où nous vivons comme poisson dans l'eau, où nous connaissons toutes les ruelles et places, tous les couloirs et cours. Voilà que nous découvrons un nouveau monde, la campagne

nantaise ! où nous nous sentons bien étrangers. Car à part le jardin, la pêche et les sorties du dimanche en banlieue, nous ne quittons jamais notre cité.

A l'allure de tortue où nous nous traînons, nous avons tout le temps de détailler le paysage. Les vignobles, dont les rangs de «Muscadet», «Noah», «Gros Plant» s'étendent à perte de vue sur les coteaux; les fermes basses aux murs de larges pierres plates et marrons sous leurs toits d'ardoises; les bourgs et villages que nous explorons.

Nous qui n'étions jamais entrés dans une ferme, nous y retrouvons les animaux connus à la foire aux bestiaux¹²¹. Habitués aux langues bien pendues des gens dessalés de la ville, nous découvrons le parler lent, les expressions, mentalités et accents différents des paysans. Manuels d'origine, nous apprenons à désarmer leur méfiance, à trouver avec eux un langage commun. Heureusement, car d'eux dépend notre nourriture !

Malgré le manque d'informations, les bonnes nouvelles se répandent très vite. La faim jette comme des loups affamés les citadins hors des villes. De nombreux Nantais qui possèdent encore vélos et jambes en état partent battre la campagne. Les autres y courent à pied, en bus, en train avec un seul objectif dans l'estomac : manger ! Combien de familles perdues de vue, cousins éloignés, copains de régiment, voisins d'autrefois, villages où l'on a vécu, qui sont visités, des fois que...

Comme chez les boulangers proches de Nantes et très sollicités, le pain sans ticket se vend beaucoup trop cher, nous devons pousser plus loin, à vingt-cinq kilomètres. Il faut avoir bien faim pour courir ainsi la campagne, aller de ferme en ferme, s'engager dans les chemins boueux, se heurter aux chiens hargneux, se frotter aux paysans soupçonneux, mendier notre nourriture contre les pauvres sous si péniblement gagnés par maman.

- M'dame, vous auriez pas des fois un peu d'beurre ou des patates, ou des œufs à nous céder ? On demande pas la charité, on a un peu d'sous. On a bien faim en ville vous savez, les Boches nous laissent pas grand-chose !...

Si devant notre allure chétive de gosses des rues, devant la tête maigrichonne, les grands yeux cernés de mon frère mal remis de sa typhoïde, certaines paysannes au cœur sensible nous vendent leurs trois oeufs honnêtement majorés, d'autres ne nous font pas de cadeaux. Trop visitées, elles ne discutent même pas et nous assènent les prix du marché noir :

- A c't'heure, mon gars, prends-le à cent francs mon beurre ou laisse-le ! Dame, d'autres qu'ont faim viendront c'tantôt qui seront bien contents de t'trouver à c'prix et qui m'donneront p't'être ben même du tabac pour mon homme

Nous les «coureurs de fermes» ne devons plus quêter des provisions chez les producteurs ni les transporter sans autorisation ! Alors au retour, nous surveillons à l'horizon les barrages des contrôleurs économiques, car aux entrées des villes, aux arrivées des trains et bus, gendarmes, agents mobiles du ravitaillement, inspecteurs du service des fraudes interpellent les porteurs de lourdes valises, les cyclistes trop chargés, les dames aux sacs très pleins. Ils confisquent les patates, lapins, volailles, œufs, beurre, haricots découverts et sanctionnent les contrevenants.

Des gendarmes au flair aigu ont même éventé, des sacs postaux plombés ou des facteurs amenaient tranquillement leur ravito. D'innocentes valises sont en fait des bidons bricolés pleins de vin. De tranquilles matrones aux formes rebondies sont en réalité des femmes maigrichonnes couvertes de sacs de haricots, de farine,

Pour ne pas rentrer bredouille et visiter beaucoup de fermes, nous partons très tôt et poussons jusqu'à Saint-Philbert-de-Bouaince en Vendée Ces soixante kilomètres pour des

¹²¹ Sur notre place Viarme.

jambes mal nourries de gamins, c'est beaucoup. D'autant plus que nos vélos ne sont pas conçus pour rouler de telles distances ni pour transporter de si lourdes charges.

Ce dimanche, nous n'avons pas déniché grand-chose, Des paysans nous ont lancé leurs chiens aux fesses, d'autres nous ont fait revenir pour rien. Nous n'avions qu'un kilo de pain et quatre de navets, quand enfin une fermière apitoyée nous a vendu, au prix des grosses, six kilos de petites patates à cochons. Nous sommes contents, mais que d'énergie dépensée pour pas grand-chose ! Puis, c'est l'habituelle crevaison, vélo retourné, pneu démonté, trou péniblement repéré, rustine collée, roue resserrée, nous repartons.

Le 12 mars 1942 :

«*Mon papa chéri,*

«*Comme nous manquions trop de pain, nous allons en chercher sans ticket en campagne. Soixante kilomètres avec nos petits vélos, c'est du sport ! mais il faut bien manger ! Avec ce que nous ramènerons, nous améliorons tes colis. Pour le prochain, nous avons deux kilos de pain, cinq cents grammes de confitures, un quart de beurre et des patates bouillies. J'espère y trouver des pommes de terre et haricots de semence, car à Nantes il faut une carte de jardinage, être inscrit depuis octobre !*

«*Nous passons des heures à réparer nos bécanes. Nous renforçons les porte-bagages en les fixant non par des colliers mais sur l'axe des roues arrière. Ainsi nous les chargeons jusqu'à quinze kilos. Comme nos pneus sont presque lisses et les neufs introuvables, avec quatre vieux dénichés au grenier, j'en ai remis deux en état. Ils ne sont pas fameux, mais je crèverai moins.*

«*Ton petit Georges.*»

MA PASSION, LE JARDIN !

Le 19 mars 1942 : - -

«*Mon papa chéri,*

«*Nous revenons de la Roche-Servièrre. Nous qui espérions tant y remplir ton colis, malgré les soixante-dix kilomètres parcourus, les tas de fermes visitées, nous sommes rentrés presque bredouilles ! Je ne t'enverrai qu'un kilo de pain, des navets bouillis et du pâté échangé contre deux litres de vin. Georges.*»

«*Mon chéri,*

«*Absolument tous les dimanches, quel que soit le temps, leur fatigue, les enfants partent en campagne au ravitaillement. Ils ont du courage ! Je ne suis pas tranquille de les voir partir seuls, tant de choses pourraient leur arriver, mais ainsi nous mangeons un peu mieux. Dimanche, ils n'ont rapporté qu'un kilo de fayots, 200 grammes de lard et deux oeufs ! Quand nous n'avons plus rien, nous allons au Restaurant Municipal. Ta soeur t'envoie un colis avec 1 kilo de patates, 1 livre de pain, 100 grammes de rillettes, 10 pierres de sucre et 6 carrés de chocolat.*

«*Je ne savais plus quoi mettre aux enfants comme vêtements de travail. Ils avaient tant de pièces qu'ils ressemblaient à des puzzles. Heureusement qu'un voisin retraité nous a vendu ses anciens bleus que j'ai retailés pour eux. Ta petite femme !*»

Ce dimanche, affamés, avec une seule tartine et un carré de chocolat dans l'estomac depuis le matin, nous quêtions de ferme en ferme, les jambes molles. Nous n'avions que 200 grammes de saindoux quand une grainetière compatissante nous a vendu 20 kilos de patates de semence «Sterlingen», des plants de poireaux et 1 kilo d'haricots à semer, dénaturés de crainte qu'ils ne soient mangés ! Combien les avalent quand même !

Nous souffrons beaucoup pour le retour, un violent vent de face et glacé nous assaille, courbe les arbres et nous arrête presque ! Même en danseuse, debout sur les manivelles, nous nous traînons ! La moindre petite bosse nous semble une montagne que nous grimpons à pied.

Mobilisant toutes nos forces, nous poussons péniblement cyclos et chargements. Couchés sur les vélos, nous pédalons dans les descentes, pieds et mains gelés. Puis le porte-bagages s'écroule, je mets le gros sac sur le guidon et pédale en canard. Comme nous apprécions l'entrée en ville où, sauf dans la traversée des ponts, nous roulons abrités.

Le 26 mars 1942 :

«*Cher papa*»,

«*J'apprends à limer, après une queue d'aronde, j'ajuste deux morceaux de fer en croix. L'oculiste m'a enlevé un grain de meule, maintenant je porte les lunettes. Ne désespère pas mon papa, c'est un long moment à passer mais la fin viendra bientôt. Je suis fatigué, je t'embrasse de tout mon cour. Ton Gustave.*»

«*Papa chéri*»,

«*Le ravitaillement devenant rare aussi en campagne, je consacre le maximum de temps au jardin. J'y travaille tous les soirs, les jeudis et dimanches quand nous rentrons tôt. Toute la grande planche est bêchée. J'y ai déjà semé et planté tout ce que j'ai trouvé : huit rangs d'échalotes, quatre d'oignons, un d'ail. J'ai mis aussi des laitues, navets, radis, choux verts, poireaux, salsifis, scorsonères. J'ai ramassé du crottin dans les rues que j'ai étendu avec du sable sur mes carottes. J'ai préparé trois planches de petits pois de Chantenay, une de serpettes et surtout je vais mettre mes vingt kilos de patates ramenées du ravitaillement plus douze autres qu'on m'a promis. Georges.*»

Voilà deux mois que les pommes de terre sont bloquées, depuis quinze jours nous en manquons; notre kilo de mars est introuvable. Le préfet ordonne aux agriculteurs :

«*Ne vendez absolument plus vos pommes de terre, gardez-les totalement pour les planter. Il vaut mieux diminuer les minuscules rations actuelles plutôt que gravement compromettre la prochaine récolte !*»

Alors la vue permanente de mes vingt kilos de splendides patates inutilisées provoque à travers nos estomacs creux de passionnées controverses :

- Au lieu d'avalier d'affreux rutabagas¹²², régálons-nous de bonnes purées, de frites délicieuses ! crie mon frère affamé. Nous nous privons pour rien. Je parie que toutes ces belles patates pourriront en terre !

- En automne, la guerre sera finie et nous en trouverons a gogo ! renchérit ma mère.

Farouchement, je défends ma semence comme la prunelle de mes yeux.

- Elle nous rapportera dix fois plus, l'hiver prochain sera encore plus difficile, que mangerez-vous ? Nous aurons deux cents kilos de belles patates que nous n'irons plus chercher et ramener de la campagne. Nous nous en régalerons pendant des mois

Finalement, j'en ai sacrifié deux kilos et j'ai vite emmené les autres de crainte qu'elles ne passent à la casserole !

Le jardin devient ma passion où je m'engage à fond. Je profite de mes congés de Pâques pour y bêcher tous les jours. J'enfonce droit et profond la lourde pelle, relève la motte, enfouis l'herbe, casse, étale la terre, pelletée après pelletée, rang après rang, carré après carré. Avec quelle émotion je confie à la terre mes dix-huit kilos de patates, tant de repas !

A quinze ans je me suis vraiment lancé dans un rude travail ! En plus du reste, bêcher, semer, désherber, sarcler, arroser, entretenir mes huit cents mètres carrés, c'est beaucoup D'ailleurs, je souffre d'un douloureux point de côté quand je bêche et respire fort. Il passera bien comme il est venu ! me dis-je.

Chaque soir, je fais scrupuleusement mon tour de jardin. Passant en revue mes carrés, j'ai la grande joie d'y voir de minuscules pousses vertes sortir de terre, se défriper, devenir des

¹²² Il faut avoir connu ces légumes qui remplacent les pommes de terre bien trop souvent pour comprendre le rejet.

tiges feuillues. Jour après jour, je surveille leur croissance. Avec quelle impatience j'attends mes récoltes sans savoir qu'hélas, je ne les ramasserai pas !

Avec M, Rainaud, notre voisin de jardin, qui pourrait être mon grand-père, nous conversons d'égal à égal sur les progrès de nos légumes, il me conseille gentiment. Je suis fier qu'en sortant de prison, mon père trouvera son jardin comme avant, toutes les planches travaillées, les allées tirées au cordeau, les haies taillées, Dire qu'il y a quatre mois, il s'échinait au jardin pendant que j'y jouais aux gendarmes et aux voleurs aujourd'hui, c'est moi qui bêche et lui qui est prisonnier.

D'ailleurs, je ne suis pas seul ! Poussés par la faim, des milliers de Nantais, des millions de Français jardinent ! Autour de toutes les villes, c'est l'immense retour à la terre des citoyens. Partout où du terrain est disponible, d'innombrables disciples du «laboureur et ses enfants» débroussaillent, dépierrant, défrichent. Tous ces agriculteurs du dimanche plantent tellement que les semences sont introuvables¹²³. Faut de engrais, de fumier, de connaissances, les rendements de ces jardiniers en herbe sont bas. Pour qu'ils tirent le maximum de leurs terrains, les journaux publient des conseils, des cours d'horticulture sont donnés. Le Secours National, qui recherche toujours des terrains libres pour les convertir en jardins ouvriers, crée des potagers-types où des techniciens renseignent les amateurs¹²⁴.

Pour ramasser leur matériel, ils élèvent des cabanes¹²⁵. Pour arroser, ils captent les eaux de pluie; pour s'ombrager, ils plantent des tonnelles. Pour réjouir leurs yeux, ils sèment des fleurs. Fêtes et dimanches, ils s'y détendent en famille. Les retraités et femmes qui ne peuvent courir les routes y gagnent leurs légumes. Même de riches particuliers convertissent leurs belles pelouses en potagers !

«Mon cher papa,

«J'ai presque tout bêché nos huit cents mètres carrés. J'ai taillé la vigne suivant les conseils de M. Rainaud. Et maintenant, les échalotes et oignons sont bien sortis, mes patates et haricots sont levés, les petits pois sont en fleurs, les laitues pomment, nos pêchers, pruniers, pommiers promettent une belle récolte. Je commence à ramasser des radis et salades !»

FILS DE BAGNARD I

Très anxieuse, ma mère ouvre chaque jour la boîte et nous prend à témoin.

- Pourquoi papa n'écrit-il pas ? Où est-il ?

Enfin arrive une lettre sans timbre, écrite au crayon :

Le 12 avril 1942 :

«Mes chéris,

«Que vous allez être surpris d'apprendre où je suis, si près et si loin de vous ! A cinq cents mètres de la maison, à la prison de Nantes, du côté des Allemands. Deux gendarmes boches m'y ont ramené du Mans, menottes aux mains car la "justice française" m'a livré à la Gestapo¹²⁶ pour être jugé à nouveau.

«J'ai tellement été roué de coups, si longtemps frappé, si durement interrogé. J'ai tant de plaies, de bosses et de bleus que j'ai mal partout. Qu'en toutes positions, je souffre ! Que je ne

¹²³ Suite aux froids exceptionnels, seulement trois quarts des pommes de terre de semence demandées ont été rigoureusement réparties aux 3 800 000 détenteurs de cartes de jardinage. Des haricots de semence dont la vente est interdite aux particuliers ont partiellement compensé ce déficit. Ainsi des millions de Français produisent une partie de leurs légumes.

¹²⁴ Avec leurs groupements de jardins-ouvriers, ils obtiennent des outils dont la vente est réglementée, des permissions pour transporter leurs récoltes.

¹²⁵ En planches et tôles récupérées.

¹²⁶ Gestapo : Police politique nazie.

sais comment m'allonger. Je n'ai pas parlé, mais y étant passé, je ne blâmerai pas un camarade qui sous la torture donnerait des noms. Leur Tribunal nazi m'a condamné à cinq ans de travaux forcés ! Tu lis bien cinq ans ! La guerre sera sûrement finie depuis bien longtemps. Tu imagines sortir en... 1947 !... C'est impensable à envisager ! Ce serait affreux, impossible à supporter ! Leur sévérité viendrait des nombreux sabotages commis.

«Je n'écrirai qu'une lettre par mois, mais il t'en parviendra une par semaine sortie clandestinement. Tu paieras une taxe car nous n'avons pas de timbre. Surtout, ne réponds qu'à celles qui sont contrôlées. Les repas proviennent des restaurants municipaux. C'est meilleur qu'au régime des droits communs, mais toujours la quantité manque.

«J'ai droit à un paquet par semaine¹²⁷. Expédiez-moi si possible un mandat, ou cachez un billet dans une chaussette du colis. Pour me visiter, demandez l'autorisation au Tribunal de Guerre¹²⁸. Des détenus politiques sont déjà partis travailler en Allemagne ! M'y enverront-ils ? Alors passez-moi la vieille valise noire. Depuis mon arrivée ici, je n'ai aucune nouvelle de vous, mais courage ma chère femme !»

Avec une seule idée en tête, «revoir son mari», ma mère est partie à l'assaut des bureaux de la Kommandantur, du Tribunal de Guerre, de la prison. Après avoir interrogé des tas de services, vu quantité de têtes, elle a obtenu pour elle et moi le droit à une visite de dix minutes¹²⁹ : la première et la dernière.

Après le grand portail de la prison percé d'une petite entrée à l'énorme serrure et grosse clé, nous franchissons de lourdes grilles, de nombreuses portes, de sombres couloirs. Voici enfin le parloir surveillé de gardes armés. Prisonniers et visiteurs sont derrière des barreaux, de part et d'autre d'une allée où circule un gardien.

Voilà mon père, serein, mais très amaigri, avec son crâne rasé, ses yeux creux, son visage tuméfié, sa tête marquée de plaies et croûtes de sang. Nous nous dévorons des yeux et crions pour nous faire entendre au milieu des autres conversations. A peine arrivé, il nous faut partir. En échange de notre colis de ravitaillement, il nous passe ses mouchoirs et chemises maculés du sang, des «interrogatoires» de la Gestapo !

Ma mère en revient avec un cafard noir. Penser qu'il souffre à quelques mètres, enfermé derrière ces hautes murailles et qu'elle ne peut même pas l'entrevoir ni le reconforter. Alors le soir, elle fait le tour de la prison et lui parle, espérant qu'il l'entend.

Chaque mercredi, elle se mêle à la queue des femmes qui assiègent le guichet de la Maison d'Arrêt, pour passer des colis, avoir des nouvelles. A côté des familles des droits communs, habituées des lieux qui parlent gaiement, s'interpellent haut et fort et dont beaucoup très à l'aise se connaissent; les parents des «politiques» où toutes les classes sont représentées sont très discrets, réservés, plutôt gênés de se retrouver devant une prison, symbole de déshonneur, de malhonnêteté.

Le 25 avril 1942 :

«Ma chère Delphine, mes chers enfants,

«Sans trop y croire, je m'attendais à votre visite. J'en ai été très heureux, mais le temps accordé est si court, que l'on ne peut s'y raconter grand-chose. Depuis, je trouve les jours beaucoup plus longs, dire qu'il faudra attendre trois mois, une nouvelle entrevue de dix minutes ! Je suis toujours obligé d'emprunter un rasoir, peux-tu m'en acheter un mécanique, les seuls tolérés. J'ai bien reçu votre dernier colis, essayez de m'en expédier un cette semaine, ainsi je souffre moins de la faim. Il serait préférable que Georges continue son école. Il aura un bon métier et le C.A.P. Cette sinistre guerre sera sûrement finie d'ici là.»

¹²⁷ A porter au guichet, rue Descartes.

¹²⁸ Rue Sully.

¹²⁹ Le jeudi à 15 heures.

«Mon chéri,

«Je ne t'envoierai un mandat que la semaine prochaine, car je n'ai encore rien versé pour le jardin, le loyer. Comment vais-je faire pour payer toutes mes nombreuses dettes ? Ça m'angoisse !

«Nous étions au jardin dimanche, avec un temps magnifique. J'ai beaucoup pensé à toi ! Georges a mis en terre trois kilos d'haricots blancs et ses douze autres kilos de patates. J'espère que nous ne nous privons pas pour rien. Nous commençons à préparer ton nouveau colis, ne te décourage pas, cette cruelle séparation finira bien un jour !

«Mon papa chéri,

«La semaine dernière avec un ouvrier de l'atelier qui m'a remis mes lignes en état, nous sommes allés pêcher après la Jonnelière. J'ai pris quatre boërs, trois ablettes, et un beau gardon dont nous avons fait un bon repas, mais hier je suis rentré bredouille !

«Je me plais beaucoup à l'atelier, où je fais neuf heures et quart par jour. Chaque matin, j'ai droit à six gâteaux fortifiants caséinés. J'ai signé mon contrat d'apprentissage, jusqu'en 1945... Dans trois ans, la guerre sera sûrement finie depuis très longtemps et tes mois de prison ne seront plus qu'un mauvais souvenir ! J'espère que tu ne seras pas toujours emprisonné et qu'un jour tu seras libre.»

Le 2 mai 1942 :

«Contrairement aux autres prisons, nous ne touchons pas de linge. Passe-moi donc des chemises et maillots encore en état dans un cageot marqué à mon nom. Mets-y aussi du pain et tout ce que tu pourras; un litre de vin me ferait bien plaisir. N'oublie pas un mandat, et une enveloppe timbrée. Préviens ma sœur de mon transfert. Sans rien à faire toute la journée, je pense et réfléchis beaucoup, mais j'ai toujours bon espoir et mes douleurs s'atténuent.»

«Mon cher papa,

«Avec beaucoup de candidats, j'ai passé les concours d'entrée en apprentissage des Chantiers Navals et des Batignolles, mais très peu seront élus. Mes patates sont très belles. En grattant aux pieds, j'en ai ramassé trois livres. Elles sont délicieuses, j'étais si heureux de goûter ma récolte. Tous les jours, je chasse les doryphores. Les fruits et légumes du jardin nous éviteront bien des queues au marché !»

Je ne lui dis pas que ces dernières semaines, je souffre d'une vive douleur quand je respire. J'ai beau ne pas m'écouter, vaquer à mes occupations, elle ne me lâche pas. Je ne me sens pas malade, on ne consulte pas un docteur pour un simple point de côté !

«Mon cher petit Gustave,

«Tu es en bonne santé, avec un bon moral, c'est l'essentiel. Victorine¹³⁰ t'a préparé un gâteau de guerre à la farine de châtaignes. Je te le porterai avec du pain, des patates bouillies de Georges¹³¹.

«Tu vois notre écriture, nous n'avons plus qu'une plume cassée. Comme on ne trouve plus d'enveloppes en magasin, on ouvre, retourne et recolle celles déjà utilisées. On s'en fait des neuves avec des feuilles de papier, c'est Gustave le fabricant.»

«Mes chéris,

«Rassurez-vous, j'ai bien reçu le mandat de cinquante francs et glissé dans les chaussettes du colis, un billet de dix francs, deux timbres et quelques cigarettes. Georges va maintenant récolter au jardin les fruits de son travail, ses patates nouvelles étaient succulentes. Votre mari et père.»

¹³⁰ Une amie de ma mère avec qui elle était bonne en maisons bourgeoises.

¹³¹ Un œuf, un camembert, du chocolat, deux mandarines, un demi-litre de vin.

A la place de sa lettre habituelle est arrivé un mot griffonné au crayon sorti clandestinement de la prison dans une enveloppe sans timbre.

Le 9 mai 1942 :

«Madame,

«Votre mari m'a chargé de vous prévenir; emmené par des gendarmes allemands, il a quitté hier notre cellule de Nantes pour une destination inconnue. Renseignez-vous au Greffe de la Maison d'Arrêt pour savoir où ils l'ont conduit. Courage ! On les aura !»

Un détenu.

Malgré plusieurs visites de ma mère angoissée, à la prison, au Tribunal, à la Kommandantur, personne ne sait ou ne veut dire où il a disparu, c'est un mystère ! Chaque midi, maman ouvre anxieusement la boîte, rien, toujours rien. Son cœur au fil des jours se serre, son inquiétude croît, l'obsède.

«BICYCLETTE KAPUTT I !»

Avec ces affamés nantais toujours plus nombreux sur les routes, le ravitaillement devient très aléatoire. Ce dimanche, nous poussons encore plus loin, nous dépassons la Roche-Servière en Vendée. Malgré les nombreuses fermes visitées, nous ne collectons qu'un kilo de pain et de haricots, des choux verts, des navels, des rutabagas et du pâté. Il est tard, nous sommes à quarante kilomètres, nous devons rentrer.

Si à l'aller, à part une crevaison, la route a été avalée sans problème, avec nos petits vélos les kilomètres du retour sont bien longs ! Par malchance, nous nous perdons dans des petits chemins de serre qui nous allongent de huit kilomètres. Insensibles au paysage, ce sont les montées qui nous préoccupent, la moindre côte nous stoppe. Avec une seule vitesse, les coups de pédales sont d'un pénible ! Vidés, nous comptons les bornes hectométriques, si elles ne descendent pas, l'heure tourne. Comble de déveine, nous crevons.

Anxieusement, nous voyons tomber la nuit. Nous sommes loin de Nantes, sans éclairage, sans laissez-passer, sans montre même. Malgré tous nos efforts, nous sommes aux portes de la cité, bien après le couvre-feu. Attendre le jour couché dans un champ ne nous tente guère, et notre mère ? Inquiets, car «ils» tirent facilement, nous roulons en silence, au milieu des rues désertes, sans un chat ni véhicule, tous les volets et rideaux baissés dans une ville morte, totalement plongée dans l'obscurité !

- Halt ! Was ist das ! Ausweis bitte, Papier !¹³²

Pont de Pirmil, nous nous heurtons à une patrouille boche de gendarmes à colliers de chiens : visages fermés, engoncés dans leurs longues capotes, mitraillettes braquées, grenade au ceinturon, torches brandies.

- Nein nix ausweis, bicyclette kaputt !¹³³

Après concertation en «schleu», comme nous sommes bien domiciliés à Nantes avec une occupation régulière, ils nous laissent filer. Non sans que le Feldwebel (Adjudant) aboie :

- Weg, schneller, à la maison !¹³⁴

Ouf ! Nos cœurs battant la chamade, toute fatigue oubliée, nous pédalons dare-dare. Ma mère, affolée, nous imaginait déjà arrêtés, accidentés.

¹³² «Halte ! qui va là ! Papiers, laissez-passer s'il vous plaît !

¹³³ «Pas de laissez-passer, bicyclettes cassées.»

¹³⁴ «Partez vite à la maison.»

Dimanche dans les campagnes, avec la demande plus forte que l'offre, l'argent perd sa valeur. Les paysannes apprécient mieux le sucre pour leurs confitures. Alors j'ai dû en troquer une livre, la moitié de ma ration du mois contre 500 grammes de beurre, 4 kilos de choux et 200 grammes de saindoux. Seulement si mon sucre a été compté prix coûtant, le beurre est resté au prix fort et la fermière me confie, les yeux brillants :

- Si tu m'amènes des points-textiles, du savon, du tabac, t'auras du ravitaillement, mon gars, p't-être ben un lapin même, promis ! Mais si t'es arrêté par leur saleté de contrôle économique, surtout ne leur dis pas où tu l'as pris. Ils nous flanqueraient encore des amendes. Regarde leurs «Avis» dans le journal, pour nous faire tourner en bourrique :

«L'arrachage prématuré des pommes de terre reste interdit, les contrevenants seront emprisonnés.- Toute personne en cultivant ramassera les doryphores. -Tous ceux qui travaillent la terre ne peuvent la quitter sans une dérogation,- La carte de producteur vendeur de fruits et légumes est instituée. -Les colis familiaux envoyés par des agriculteurs à leurs parents ne doivent contenir ni viande, ni pommes de terre, ni beurre. Ils passeront à l'étuve pour liquéfier le beurre, sanctionner les fraudeurs !»

Puis un boulanger nous a vendu six livres de pain contre mes 125 grammes de chocolat, deux semaines de ma ration. Au retour, la roue de mon frère se décentre, nous resserrons les écrous. Pas trop pour ne pas fouaier les filets usés. Une pédale casse, nous en ramassons les morceaux pour la réparer à la maison. Ma mère est contente, mais elle se demande si ce ravitaillement compense la perte de nos rations et l'énergie dépensée pour rouler quatre-vingts kilomètres.

Encore un dimanche bien difficile où il a plu toute la journée. Nous roulons têtes rentrées dans les épaules, tassés sur les selles. La pluie battante transperce nos vêtements, coule dans le dos, le long des jambes dans nos souliers. Sous nos pantalons plaqués aux cuisses, nous n'avons plus un poil de sec. Avec nos chaussures trouées, nos pieds inondés, nous pateaugeons dans la boue liquide des chemins. Nous sommes tellement trempés quand nous entrons dans les fermes qu'une large flaque d'eau s'écoule de tous nos vêtements gorgés d'eau. Personne ne nous offre de nous asseoir !

Le retour est d'un pénible ! Tous les calvaires, tous les souvenirs de Missions, toutes les statues de la Vierge, tous ces Christs en croix si nombreux autour de Nantes ne nous aident guère. Il pleut à verse, trempés comme des soupes, gelés par le vent, gênés par l'eau qui gicle des roues sans garde-boue, nous cramponnons les guidons, serrons les dents, comptons les kilomètres. Une seule idée en tête : arriver !

Si les navets ne souffrent pas, le pain se détrempe. Sur les mauvaises petites routes peu entretenues, le lourd barda danse, glisse. Nous le rattachons avec nos ficelles de guerre... en papier tressé qui cassent comme du papier mouillé. Nous prenons le barda sur le guidon. Chaque kilomètre est d'un long ! Je roule plus vite que mon frère, je l'attends, l'hospille !

Quel soulagement quand rompus, nous mettons pieds à terre devant la maison... sans feu ! Frigorifiés jusqu'à la moelle des os, à ne pas pouvoir nous déshabiller, tous les vêtements mouillés à tordre et collés à la peau, nous nous lavons tout le corps à l'eau très chaude et nous changeons entièrement. Le lendemain, je suis fiévreux, courbatu, mon habituel point de côté me tient, fidèlement, douloureusement compagnie.

Suite aux intempéries, aux difficultés de transport, les arrivages de légumes sont faibles¹³⁵. Si vous n'êtes pas au marché tôt quand débarquent les cageots, vous rentrez bredouille. A dix heures, il n'y a plus de pommes de terre nouvelles et notre ration d'un kilo nous passe sous le nez ! On se dispute les céleris, avec de la chance on se procure des choux-fleurs, des haricots verts, des concombres. On trouve en petites quantités des salades, des cressons, des épinards. On rencontre des files pour les navets, les radis. L'attente est longue pour les

¹³⁵ Faute de viande, nous en consommons plus qu'avant-guerre !

légumes rares : poireaux, carottes. On ne sert qu'une livre d'oignons après une queue d'une heure.

Pour avoir un kilo d'asperges, il faut acheter des topinambours. On ne peut choisir son melon, vous prenez le vert ou le trop mûr, et encore..., si vous achetez à la marchande, des pêches abondantes, mais à 16 francs le kilo¹³⁶. Quand ma mère gagne 40 francs par jour ! Je me contente de deux kilos de navets. Les oranges se vendent contre tickets. Les ménagères surveillent les paniers; celles aux cabas trop bien remplis sont invitées à rentrer chez elles¹³⁷.

Dans la queue pour les tomates, on parle encore ce matin de cette fantastique nouvelle qui soutenue par Radio-Bobard remontait le moral de tous et a sillonné toute la ville en un clin d'œil !

«La ration de pain va doubler ! Chacun touchera 1 livre de margarine, 2 kilos de patates, 400 grammes de viande, 500 grammes de sucre, 3 litres de vin. Ça viendrait d'Amérique !»

Les chiffres variaient suivant les sources, on échafaudait en chœur de fantastiques menus... «Du rêve pur», ont démenti les Services du Ravitaillement, envahis de visites, assiégés de coups de fil ! Qui a lancé ce canular ?

QUAND LE PAPIER MANGE LE BEURRE

Malgré les menaces, les paysans consomment bien sûr une partie de leurs récoltes. Ils abattent clandestinement leurs veaux, porcs et volailles. Ils ne viennent guère au marché des villes, avec leurs charrettes, vendre aux prix taxés, quand les citadins affamés quêtent leurs produits à domicile aux tarifs demandés. Ceux qui trafiquent avec le marché noir gagnent gros, mais risquent plus¹³⁸. Certains accusent des paysans qui criaient misère avant-guerre de dire : «Profitez-en et pourvu que ça dure !». Car autour des cités, non seulement ils emplissent rapidement leurs bas de laine, mais encore en échange de leurs produits, ils obtiennent ce qui leur manque : café, cigarettes, vêtements, chaussures.

Régulièrement, les Autorités les sollicitent, appels et menaces sont brandis dans le journal :
«Suite à des livraisons insuffisantes, quatorze millions de quintaux de céréales ont été détournés. Producteurs, pour que le pain ne manque pas aux citadins, vos blés, seigles, orges sont réquisitionnés ! Remettez intégralement au Ravitaillement toutes ces quantités disponibles. Rectifiez éventuellement vos fausses déclarations, vous ne serez pas inquiétés¹³⁹ Comprenez votre devoir absolu auquel vous ne pouvez vous soustraire !»

Le Maréchal monte en ligne mobiliser les paysans :

¹³⁶ Si la semaine dernière, les tomates s'obtenaient sans attente à 4 francs le kilo, elles sont maintenant rares à 6 francs, vous devez faire la queue et prendre un kilo de poires à 15 francs. Si les prunes sont à 9 francs le kilo, le raisin à 12, les fraises sont à 16 et les cerises à 22.

¹³⁷ Je lis qu'à Lyon, la vente s'organise par inscription et numéros. Puis, la carte de légumes instituée y évite les nombreux achats par une même personne et permet à ceux qui travaillent de bénéficier de leurs rations.

¹³⁸ Pour livrer le moins possible de leurs produits aux Services du Ravitaillement, les agriculteurs en déclarent le minimum et affirment : «En répondant à ces réquisitions payées à bas prix, nous ne nourrissons que partiellement les populations affamées des villes car les occupants puisent aussi largement dans le tas !».

¹³⁹ «Mais attention, toute quantité détenue après le 31 mai le sera illégalement. Vous serez alors puni avec la plus extrême rigueur : réduction de 20 % des tickets de pain des défaillants, suppression de leurs rations de tabac, de vin, plombage des moulins écrasant les céréales !»
«Cultivateurs, ne gaspillez pas le blé ! Il est interdit de fabriquer, vendre du pain blanc, dont cinq kilos consommés retirent un kilo de pain gris de la bouche des enfants menacés de tuberculose. Comme le blé, le seigle, céréale panifiable ne doit surtout pas nourrir le bétail qu'il est rigoureusement interdit de faire pâturer dans les blés verts. Après vos moissons, les écoliers glaneront les épis !»

«Assurez la soudure ! Donnez à tous les Français leur pain quotidien. Toute dilapidation constitue un crime impardonnable ! Si chaque producteur dissimule ne serait-ce qu'un sac, ce vol caractérisé privera de pain les Français pendant un mois. Je souhaite qu'il n'y aura pas de déserteurs parmi vous !»

Pour maintenir nos rations, le taux de blutage du blé passe de 90 à 98 % auxquels sont rajoutés 35 % de succédanés. Les boulangers¹⁴⁰ font difficilement prendre cette pâte par temps chaud ! Ce pain¹⁴¹ de mauvaise qualité est dur à digérer, sa mie est grisâtre, molle, épaisse, pas levée. «Très complet», il serait plus nourrissant que notre pain blanc d'antan, disent les officiels. Pourtant qu'il était bon, ce pain de rêve, brassé à la main, monté au levain, cuit au bois... Finalement, la soudure est réalisée grâce aux précoces moissons de seigle.

«Après la bataille du blé, gagnons celle du beurre, clament les officiels. -Suite aux restrictions, au manque de chauffage, les matières grasses sont vitales à la santé des Français ! Les résultats constamment en baisse de la collecte de beurre sont inadmissibles ! Tout fermier doit à tout prix nous livrer la totalité de son beurre. Toute vente hors du circuit officiel réduit la ration d'autres Français !»¹⁴²

«La fabrication de beurre fermier est rigoureusement interdite. En accord avec la Kommandantur, les producteurs réfractaires seront traduits devant la justice allemande qui sera sans pitié ! Pour que leur indispensable lait ne manque pas aux nourrissons et enfants, les préfets imposent aux producteurs la fourniture de trois litres de lait par vache et par jour. Les défaillants auront leurs vaches abattues et vendues en boucherie¹⁴³. Faute de transport, le lait n'est collecté dans les campagnes éloignées que tous les deux jours. Par temps chauds et orageux, ces laits malsains tournent facilement et provoquent beaucoup de diarrhées chez les bébés. Il faut donc les bouillir soigneusement !»¹⁴⁴

En mai 1942, si nos rations de pain, sucre, fromage, chocolat, vin restent inchangées, nos attributions du mois sont en général en baisse. Le riz est supprimé aux «J2» et «V»¹⁴⁵.

Dans la queue pour le beurre, je suis attentivement la situation devant moi, tout en écoutant un lunetté matheux jongler avec les chiffres.

«Faute d'arrivages, la ration mensuelle de beurre est servie en quatre fois. Avec la chaleur, il se liquéfie, imprègne le papier. A 4 grammes perdues par pesée, ce sont : 4 x 4 x 100 000 familles nantaises = 1 600 kg de beurre perdu ! Avec une distribution par mois, on économiserait les trois quarts. Ne parlons pas de chaque ration servie seule, en quatre fois on perdrait 6 400 kilos de beurre et 1200 de papier.»¹⁴⁶

¹⁴⁰ Certains boulangers sont poursuivis. Ils récupéraient de la farine, en ajoutant à leur pâte des succédanés non prévus, leur mie était encore plus gluante. La vente de pain frais est toujours interdite, rassis, il serait plus léger, à l'estomac et sur la balance.

¹⁴¹ Vendu 3,65 francs le kilo.

¹⁴² Avec un déficit du tiers de la production, que les récalcitrants sachent bien que pour toute livraison insuffisante, ils seront gravement sanctionnés.

¹⁴³ «Agriculteurs, assurez les élevages les plus nécessaires aux populations, ceux qui produisent : lait, beurre, fromage, viande plutôt que ces élevages familiaux qui n'engraissent que lapins et volailles !»

La viande passe de 1 000 à 720 grammes par mois, les matières grasses de 500 à 450 grammes.

¹⁴⁴ Les cartes de lait concentré pour les bébés, les femmes enceintes s'obtiennent en présentant un certificat médical.

¹⁴⁵ Pour le 1er Mai, distribution spéciale de 500 grammes de sucre pour confitures aux jeunes et 250 grammes pour les adultes. Ce supplément est aussi prévu pour juin. Les enfants reçoivent 75 grammes de savon en plus ce mois. On s'inscrit pour les pommes de terre nouvelles de Noirmoutier. Les ménagères se plaignent de recevoir leur ration mensuelle de poisson en une fois. Avec la chaleur, l'absence de glacière, elles préféreraient l'obtenir en plusieurs.

¹⁴⁶ 4 grammes 'la feuille x 3 x 100 000 = 1200 kilos.

J'entends dire qu'aucune distribution de pétrole, carbure ou bougie n'est prévue pour les ménages sans gaz ni électricité pendant les jours longs. Elles reprendront en octobre. Enfin, l'employée vérifie mon inscription, coupe mes tickets, taille dans la motte où j'aimerais mordre à pleines dents, et le patron, bien gras, encaisse mes sous. J'en profite pour prendre nos 500 grammes supplémentaires de légumes secs et m'inscrire pour la margarine et le fromage. Ouf ! Je me détends, nous mangerons au beurre cette semaine !

DÉPORTÉ OUTRE-RHIN

Après une éternité d'un silence angoissant, ma mère, rayonnante, brandit une lettre du père, timbrée.., d'Allemagne !

«Enfin, j'ai l'autorisation de vous écrire. Vous êtes certainement inquiets. Que de chemin parcouru depuis la prison de Nantes ! Après Paris, j'ai été transféré dans plusieurs camps en Allemagne, mais nous devons toujours attendre pour donner des nouvelles. Puis ici, à Reinbach, nous sommes restés encore un mois en cellule avant d'écrire !

«Penser à vous me console dans mon isolement où les heures sont si longues. Heureusement que parmi les codétenus -Belges, Hollandais, Polonais -se trouvent aussi des Français. Quand aurai-je le bonheur de vous revoir ? C'est triste pour un père de ne pas voir grandir ses fils, leurs bavardages me font tellement plaisir. Écrivez-moi vite une longue lettre, c'est mon seul réconfort. La santé et le moral sont bons, notre séparation sera plus courte qu'on ne pense et finira bien un jour. Prenez courage !»

Avec sa lettre barrée d'une large raie bleue, sans doute pour déceler des encres invisibles, arrive un règlement écrit au crayon :

«Avis du Commandant du camp de punitions.

«Les prisonniers ne peuvent aucune sorte d'objets ou choses utiles recevoir. Pas de nourriture, de tabac, d'argent, de journaux, de lames de rasoir, de choses religieuses, de paquets de Noël, de cadeaux d'anniversaires. Les cartes postales, les enveloppes doublées, les timbres ne sont pas permis. En début de punition, les lettres sont autorisées seulement en cas urgent avec l'autorisation du Commandant. La non-observation de ces ordres, la lettre sera renvoyée avec les frais à l'expéditeur. Les prisonniers peuvent seulement toutes les six semaines envoyer une lettre et en recevoir une de deux pages de vingt-cinq lignes écrites très lisiblement sur les lignes.»

Ainsi, mon père est déporté dans une maison de Forces, pour travailler dans l'économie allemande et purger ses cinq ans de travaux forcés !

«Mon cher petit Gustave,

«Ton très long silence nous a beaucoup inquiétés, je désespérais ! Partout où je me renseignais, personne ne savait où tu étais. Nous avons été si heureux de te savoir en bonne santé. Ainsi, tu es en Allemagne... Sans toi, que le temps me semble long ! Tu es si loin de nous et pourtant si près par le cœur et les pensées !

«Dimanche, nous étions au jardin. Comme la tonnelle était jolie avec toutes ses églantines en fleurs ! Nous avons cuit au feu de bois nos premiers petits pois frais cueillis, un délice ! C'est bizarre, il me semblait que tu étais avec nous. Je croyais toujours te voir bêcher, arroser, apparaître dans une allée comme autrefois ! Ne t'en fais pas, je suis courageuse, nous nous débrouillerons !»

«Mon cher papa,

«Pour manger ces prochains mois, je travaille beaucoup au jardin. Mes légumes sont très beaux, tous les soirs, je les désherbe et surtout je les arrose, car avec la sécheresse, mes plantes souffrent. J'ai déjà tiré, transporté des centaines de lourds seaux d'eau du puits. Je suis très occupé, comme un ministre, entre le jardin, le ravitaillement, l'école, les devoirs, les queues, les démarches, nos vélos à réparer, l'aide à la maison. Quel dommage que tu ne sois

pas là, mais ça ne sert à rien de gémir. Il nous faut surmonter ces durs moments ! Ton Georges.»

«Mon papa chéri,

Suivant le travail, je fais le même horaire que les compagnons, cinquante-six heures par semaine, parfois soixante-cinq ! En première année, je touche 1,80 franc de l'heure. Ma dernière quinzaine, j'ai gagné 198 francs plus 480 francs de primes. Avec mes cours du soir et le reste, je laisse le jardin à Georges. Samedi, j'ai pêché dans le Cens. Quand j'aurai des sous pour mon permis, j'irai en Loire. Ton petit Gustave te fait de grosses bises.»

Est-ce pour appliquer la devise du Maréchal Travail, Famille, Patrie que mon pauvre frère à quatorze ans aligne des semaines de soixante-cinq heures ?

Six semaines plus tard, arrive d'Allemagne une nouvelle lettre timbrée du Führer de profil sur fond bleu, tête nue, cheveux courts, moustachu !

«Mes chéris,

«Je prends mon mal en patience et suis habitué à mon nouveau domicile. Je répare des uniformes de prisonniers. Tu me vois tailleur, mais j'y arrive ! Que Georges s'occupe bien de son jardin qui va être en plein rapport. N'y laissez pas une parcelle inoccupée, car si en décembre la guerre n'est pas finie, l'hiver sera très dur à passer. La paye d'apprenti de Gustave me paraît faramineuse. La vie a dû beaucoup augmenter, je n'ai plus aucune idée des salaires et des prix. Mes copains viennent-ils toujours te voir ? Écrivez-moi régulièrement avec beaucoup de détails et garde confiance ma chère Delphine !»

Tous ceux qui «marchaient au café», comme ma mère, souffrent beaucoup de la perte de leur excitant ! Finis le travail très productif, la vivacité d'esprit, la vie survoltée. Ils ne se réveillent pas de la journée. Ils se traînent sans tonus, comme engourdis. Malgré son courage, ma mère peine pour finir ses interminables journées. Le manque de «noir» la prive de son coup de fouet quotidien.

Heureusement, elle trie, dans le paquet familial, les précieux grains de moka qui l'électrisent quelques jours. Puis elle marche aux «succédanés». Que ne met-on pas dans ce «mélange café» : orge grillée, malt torréfié, graines de tomates, d'acacias, de choux, coques de cacao, pépins de pommes, de poires, de figues, d'agrumes, chicorée, topinambours, lupin bleu... Comment tous ces ersatz stimuleraient-ils les organismes fatigués comme un bon jus ?

TOUT MANQUE

Les adultes ont des pieds qui ne bougent plus et quelques souliers très usagés d'avance, mais nous, les jeunes dont la pointure change constamment ? Depuis plusieurs mois, bien qu'elles me fassent mal, je continue de porter mon unique paire de chaussures, trop petites... Mes orteils y sont tellement comprimés comme des pieds de Chinoises qu'ils ne peuvent grandir. Alors ils se tassent, s'emboîtent les uns dans les autres et le mauvais pli est pris. Ils restent déformés !

Gamins en 1939, nous avons le minimum de vêtements, ils sont maintenant trop courts et s'effilochent de partout. On s'habille de bric et de broc, de frusques du père sommairement remises à notre taille. Comme toutes les mères, la nôtre passe des heures à raccommoder nos fringues dont les coudes et devants sont tapissés de raccommodages de tons variés; archi-usées, elles repercent à côté. Nos chaussettes fatiguées sont toujours trouées. Comment notre

mère peut-elle tout reprendre avec les six grammes de fil ou coton attribués ?¹⁴⁷ C'est que nous en recevons si peu par rapport à nos livraisons d'avant-guerre¹⁴⁸ quand notre laine, notre coton venaient d'Amérique, notre jute d'Asie, la soie d'Extrême-Orient !

Nos stocks diminuent constamment entraînant de croissantes difficultés pour valider les points-textiles. Alors, pour économiser 45 centimètres de tissu par costume ou manteau, on supprime les martingales, soufflets, gilets croisés, culottes de golf. On réduit la longueur des pardessus à 118 centimètres, on enlève les poches supérieures, on ne fabrique plus de blouses à cols marins pour les enfants. Même les communiantes reçoivent leur costume avec une culotte courte, car il est interdit de tailler des pantalons longs aux garçonnettes de moins de quinze ans. On suggère aux dames d'acheter de fragiles vêtements d'été en fibranne de genêts.

La grave et croissante pénurie de papier¹⁴⁹, dont la production est tombée à 20% de celle d'avant-guerre, entraîne de draconiennes mesures d'économie ! Gaspiller du papier est aujourd'hui un crime !¹⁵⁰

Avec notre quotidien réduit à deux feuilles, nous manquons beaucoup de papier-journal pour allumer le feu, envelopper nos achats. Alors nous les récupérons soigneusement. Des écoliers collectent aussi tous les vieux papiers, bouquins, cahiers, revues...

En raison du catastrophique déficit des métaux non ferreux, on accentue leur «mobilisation» ! Les cafetiers, restaurateurs doivent remettre leurs «zincs» ou comptoirs en étain ! Les propriétaires de percolateurs, pompes à bière ne doivent sous aucun prétexte s'en dessaisir ! Les alambics en cuivre n'ayant pas fonctionné deux campagnes sont à livrer aux récupérateurs ! Tous les objets contenant plus de 30 % de métaux non ferreux sauf les œuvres d'art antérieures à 1860 sont bloqués où ils se trouvent; 500 tonnes de ces métaux, dont 400 de cuivre ont été gagnées grâce aux statues récupérées. Des charrettes de nouvelles personnalités inutiles sont déboulonnées et fondues pour maintenir la production nationale¹⁵¹.

De plus, l'impôt métal est institué. Le poids de cuivre, plomb, zinc, étain, nickel à fournir est proportionnel au montant de la contribution immobilière. Ceux qui n'acquittent pas leur impôt en nature en paient quatre fois la valeur !

¹⁴⁷ Chaque mois, par carte textile.

	Consommation 1938	Disponible en 1942
Coton.....	200 000 tonnes	4 000 tonnes
Laine.....	80 000 tonnes	6 000 tonnes
Lin.....	55 000 tonnes	16 000 tonnes
Jute, fibres	100 000 tonnes	15 000 tonnes

¹⁴⁹ Due à l'arrêt de nos importations scandinaves.

¹⁵⁰ La correspondance à la machine est tapée avec le plus petit interligne et recto-verso. Le papier à lettre supérieur à 21 X 27, la fabrication d'enveloppes doublées, les faire-part en carton sont proscrits. Les pochettes ne contiennent pas plus de cinq feuilles et cinq enveloppes et les blocs-notes 50 pages.

Il est interdit de fabriquer : agendas, prospectus, cartes de visites, annuaires de sociétés. Les papiers jetés dans les corbeilles, les tickets du Métropolitain sont récupérés. Les affiches, la réclame commerciale sont rigoureusement limitées. Théâtres et restaurants réduisent la surface de leurs programmes et menus ! Seuls les points-papier des scolaires permettent d'obtenir des cahiers. Alors certains écrivent au crayon, gommant les pages et les réutilisent.

La poudre de riz est livrée dans une seule boîte mince. Les flacons de verre sont protégés d'un léger carton ondulé. Les savons dentifrices reçoivent une minuscule pellicule cellulosique. Les tubes métalliques restent nus. Les commerçants ne fournissent plus de sacs et emballages, chacun apporte les siens, la récupération en est obligatoire. Ceux qui ne les rapportent pas ne sont pas servis ou reçoivent leurs sucre, cigarettes ou tabac, en vrac !

¹⁵¹ Le Secrétariat à l'Industrie fixe la liste des objets en métaux non ferreux à ramasser par les seuls négociants patentés : copeaux, déchets de fabrication, pièces récupérées lors de démolition de voitures, bateaux, etc. Quand notre industrie manque tant de fer, il faut récupérer d'urgence ces milliers de tonnes inutilisées : charpentes métalliques abandonnées, machines anciennes, outillages usagés, tout ce minerai à fleur de terre, avant que la rouille ne le devore.

«Pour sauvegarder le vignoble français, il faut le sulfater. Cultivateurs, pour chaque kilo de cuivre fourni, vous toucherez en priorité un kilo de sulfate et vous sauverez vos ceps ! Particuliers, pour fabriquer du sulfate, échangez 200 grammes de cuivre contre 1 livre de vin gratuit !»

Que voilà un appel doux à entendre au palais de nombreux poivrots ! La réponse est franche et massive, c'est tout juste si certains n'y portent pas la robinetterie de leurs lavabos ! Même les tombes ne sont pas épargnées ! Des familles, consternées, y déplorent la disparition de vases en étain, de christs en bronzes, de plaques de cuivre dérobés par des récupérateurs assoiffés. Est-ce pour neuf barriques de vin que les quatre cents kilos d'étain d'une des plus anciennes orgues de France se sont envolés d'une cathédrale de l'Oise ?

Toujours pour lutter contre le manque de matières premières, les pièces neuves, dont celles des voitures, ne sont plus fournies qu'en échange des anciennes¹⁵² . Les mécaniciens-dentistes n'ayant plus d'attribution d'or, les clients fournissent leur métal jaune.

Vu la pénurie des fers, fontes, aciers, il est interdit de fabriquer les objets non de première nécessité¹⁵³ La construction des postes de T.S.F. va cesser, seuls les appareils déjà montés sont encore vendus !

Faute de boîtes métalliques, la fabrication des conserves est presque impossible¹⁵⁴ . On déshydrate les légumes en sécherie pour les garder. Avec ses autoclaves, le Secours National stérilise les bocaux de fruits et légumes¹⁵⁵ .

La disparition des matières premières est telle que nous devons remettre, à nos concierges, nos ordures triées pour être ramassées¹⁵⁶ .

Le verre récupéré et fondu économise 25 % du charbon d'une fabrication normale¹⁵⁷ . Les buffets des gares ne vendent plus de boissons à emporter sauf aux voyageurs munis de bouteilles vides.

Le débit des rivières est tombé à des chiffres inconnus depuis cinquante ans. Cette sécheresse exceptionnelle et persistante handicape l'agriculture. Les stocks de charbon épuisés que la production ne peut reconstituer entraînent 'de nouvelles restrictions. Pour assurer la priorité aux indispensables transports des marchandises, le réseau d'Anjou supprime tous ses trains de voyageurs les mercredis, dimanches et jours fériés.

¹⁵² Ainsi, fils de nickel, plaques de chrome, bobines de cuivre, plomb des batteries sont récupérés.

¹⁵³ Clôtures, serrures, couteaux, jouets, voitures d'enfants.

¹⁵⁴ Le manque d'étain oblige à les sertir au lieu de les souder.

¹⁵⁵ Pour les femmes de prisonniers, mères de familles nombreuses, etc.

¹⁵⁶ Tous nos vieux papiers, boîtes de conserves, chiffons, ferrailles, métaux, plumes, peaux, cuirs caoutchouc crins, poils...

¹⁵⁷ Alors nous réutilisons nos vieilles bouteilles, vieux flacons, vitres cassées. récipients de parfums...

LES NAZIS AUX PORTES DE LA PERSE

Les Germains et Vichystes nous imposent tant d'exigences et d'interdictions qu'en y obéissant à la lettre, on ne vivrait plus !¹⁵⁸

«Les voitures françaises de couleur gris-vert sont prises pour des véhicules allemands, leur laissez-passer sera retiré si elles ne sont pas repeintes ! Les accidents croissants entre véhicules de l'armée allemande et voitures françaises sont presque tous dus à l'intolérable imprudence des conducteurs français. Tout chauffeur indiscipliné qui provoquera un accident passera en Conseil de Guerre !

«Pour les fêtes de Jeanne d'Arc, cortèges, manifestations restent interdits. Seuls sont autorisés les services religieux, dépôts de gerbes par délégations officielles de trois membres au plus.»¹⁵⁹

Le préfet communique :

«Les circonstances dramatiques où se débat notre pays, la guerre qui tue chaque jour tant d'innocentes victimes ordonnent à tous les Français une attitude digne et ne tolèrent pas les réjouissances outrageantes pour les deuils de la Patrie. Toutes les émissions musicales, tous les bals, tous les cortèges bruyants sur la voie publique demeurent interdits.

«La scandaleuse pratique des soi-disant «écoles de danse» qui organisent des «cours» où évoluent une centaine de couples avec orchestre et boissons est terminée ! Trois de ces écoles sont fermées ! Uniquement de vraies leçons avec un seul piano ou phono seront tolérées pour douze partenaires maximum et sans consommation !»

Si nous avons bien des malheurs, que dire du martyr des Israélites qui dès six ans ne peuvent sortir sans une étoile jaune en tissu portant l'inscription «Juif» solidement cousue sur la poitrine ! Un comble, elles sont fournies par les commissariats contre un point textile¹⁶⁰.

Déjà, les Israélites étaient chassés de l'administration, de l'armée, des assurances, de l'immobilier, des professions libérales et leurs magasins étaient confisqués. Maintenant, il leur est interdit de fréquenter les restaurants, cafés, théâtres, cinémas, concerts, bibliothèques, marchés, foires, grands magasins, parcs, piscines, musées, expositions, réunions sportives, etc. Il leur est encore défendu de changer de résidence, de sortir entre vingt heures et six

¹⁵⁸ «Tous les laitiers et crémiers adresseront une demande pour recevoir leur nouvelle carte professionnelle. Tous les vendeurs de pommes de terre en solliciteront aussi une autre. Tous ceux qui abattent des arbres doivent posséder une carte d'exploitant-forestier. Tous les masseurs s'inscriront à l'Inspection de Santé. Toutes les sages-femmes se feront recenser avant après-demain. Toutes les bicyclettes, sauf les tricycles et vélos d'enfants, sont à déclarer. Tous les propriétaires de locaux recevant du public s'inscriront d'urgence. Toute entreprise qui n'atteindra pas ses 48 heures de travail hebdomadaire en informera sans tarder la Kommandantur !»

«Tous les véhicules à gazogène, tous les camions de plus d'une tonne munis ou non d'un laissez-passer seront conduits à la Mairie avec leurs papiers. Ceux qui ne roulent pas seront remorqués. Tous les véhicules utilitaires adresseront régulièrement au groupement de transport leurs feuilles de route. Toutes les voitures de tourisme de plus de 12 CV n'ont plus le droit de circuler. De très sévères sanctions frapperont les contrevenants. Tous les pneumatiques des véhicules immobilisés seront récupérés. Payés 20% de plus que leur valeur, ils sont réservés aux besoins des Français.»

¹⁵⁹ «Les militaires démobilisés n'utiliseront leurs uniformes que si tous les insignes et boutons dorés ont été décousus. Le port du ceinturon, d'emblèmes, de décorations est interdit !»

¹⁶⁰ 80 000 Israélites portent cette étoile à Paris.

heures. Enfin, l'Union des Israélites de France verse six millions de francs par mois, par représailles !¹⁶¹

Nos profs, prudents, ne se mouillent pas et enseignent strictement leurs matières. En français, nous nous cantonnons dans des rédactions sans danger : «décrivez votre atelier, expliquez le choix de votre métier, dépeignez le port de Nantes, racontez un événement qui vous a impressionné»...

Par contre, quelques profs "collabos" s'efforcent aux cours de nous inculquer leurs convictions. Parfois, ils entassent tous les élèves dans l'amphithéâtre et nous gavent de speeches sur la politique vichyste, la « collaboration ». Un jour, c'est la « perfide Albion », notre adversaire de toujours qui nous vaut un interminable laïus. Ça nous rase, nous bâillons par rangs entiers, ça n'entame pas le zèle de nos propagandistes :

«Depuis la guerre de Cent Ans, l'assassinat de Jeanne d'Arc, nous nous sommes toujours affrontés à la félonie anglaise. Ils nous ont volé nos colonies : le Canada, les Indes, la Louisiane. Constamment, ils ont divisé l'Europe pour y régner. Prenant la tête de toutes les coalitions, ils ont mené une lutte à mort contre la Révolution Française et Bonaparte. Traîtreusement, ils nous ont battus à Trafalgar et Waterloo. Ils ont exilé Napoléon à Sainte-Hélène. Même en 1914, ces égoïstes Britanniques se battaient, avec les poitrines des soldats français. C'étaient toujours nos poilus qui se sacrifiaient à coups de charges à la baïonnette pour colmater les brèches de leur front enfoncé¹⁶² .

«Ainsi dans la campagne de France, face à nos 5 millions de mobilisés, ils n'alignaient que 400 000 hommes peu entraînés. Ils n'ont eu que 40 000 prisonniers, nous 1 700 000. Ils ont perdu 14 000 tués, nous 100 000. Une fois de plus, nos poitrines leur ont servi de boucliers. Et l'an dernier à Mers el-Kébir, n'ont-ils pas lâchement coulé nos navires désarmés, noyant 1200 marins français ! Et le Tchad, la Syrie, le Liban qu'ils occupent, ne vont-ils pas les garder comme tout ce qu'ils nous ont déjà volé ?»¹⁶³

Quand de nuit, l'alerte, puis le sourd grondement des grandes formations alliées nous réveillent, nous tournons la tête et nous rendormons, mais le lendemain, le journal nous apprend que Lorient, Le Havre ont été attaqués ! Brest en est à son cent cinquième raid. Saint-Nazaire, pilonnée pour sa base, déplore des centaines de victimes.

Le journal relate encore :

¹⁶¹ La presse collabo nous rabâche que : «Reconnus par leur étoile, les Juifs ne dissimuleront plus leur identité. Toujours opposés à un ordre plus humain, ils sont les ennemis de l'Europe Nouvelle, responsables des catastrophes actuelles. Tel l'escroc Stavisky, ces êtres machiavéliques vivent en parasites sur notre dos». Est-ce pourquoi la police française rafle des milliers de Juifs qu'elle livre aux nazis pour travailler en Allemagne ?

¹⁶² «En juin 40, ils ont précipité notre défaite. Sans prévenir notre Etat Major, ils ont retiré leurs troupes du front, les ont rapatriées en catastrophe à Dunkerque. Là encore, les Français sacrifiés ont défendu le camp retranché, protégé leur fuite «à l'anglaise», permis à la Royal Navy d'embarquer le Corps Expéditionnaire britannique pour se retrouver finalement seuls sur la plage et... prisonniers. De plus, leur aviation dont nous aurions eu tant besoin dans la bataille restait chez eux !»

«Partout l'égoïsme anglais domine le monde. Au mépris des droits internationaux, ils arraisonnent nos navires et les vivres expédiées de nos colonies pour nous affamer. Quotidiennement, ils bombardent nos villes. Alors ? N'est-ce pas contre l'Angleterre que la France a mené les plus longues, les plus sanglantes guerres ? N'est-ce pas elle notre véritable ennemie héréditaire ?»

¹⁶³ Maintenant que les Anglais voient levée la menace d'invasion et qu'ils reçoivent l'aide américaine, ils rendent aux Boches les coups reçus ! Massivement, leur R.A.F. bombarde le Grand Reich ! A chaque pleine lune, d'interminables chapelets de projectiles sont déversés sur les usines de la Ruhr, sur Cologne, Brême, Hambourg et beaucoup d'autres villes. A leur tour, les Allemands découvrent les grands bombardements, les nuits d'horreur, les immenses incendies, les milliers de morts. Ils se déchaînent contre la barbarie anglo-saxonne, l'anéantissement de leurs œuvres d'art, le massacre de leurs civils, mais n'ont-ils pas sans merci, les premiers, écrasé Guernica (en Espagne), Londres, Coventry !

«Dans la Région Parisienne victime d'un odieux raid allié, on compte : 200 immeubles détruits, 500 morts et 1200 blessés dont des bambins horriblement mutilés. Sans relâche, les sauveteurs s'acharnent dans les ruines, dégagent des survivants. Pour ces victimes sont décrétées des obsèques nationales, une journée de deuil, l'interdiction de tout spectacle dans tout le pays¹⁶⁴ .

«Aussi éphémère qu'à Saint-Nazaire, un nouveau débarquement Allié échoue lamentablement à Dieppe.¹⁶⁵ Reconnaissant l'attitude disciplinée de la population, le Führer ordonne la libération de tous les prisonniers de guerre dieppois !»

Avec les beaux jours, les fascistes relancent leurs offensives. Chaque jour apporte son lot de dantesques batailles de chars en Russie, de chaudes luttes dans les sables libyens, de gigantesques combats aéronavals dans le Pacifique. Presque toute notre planète est entraînée dans cette boucherie par les puissances de l'Axe !

A l'Est, après l'avoir écrasée sous un déluge d'acier, les nazis s'emparent de la forteresse de Sébastopol. Ayant percé le front soviétique au sud de Kharkov, ils prennent la presqu'île de Kherson. Leurs avant-gardes atteignent le Don, foncent vers la Volga, visent Stalingrad. Elles pénètrent en Asie, plongent dans le Caucase, traversent le Kouban, envahissent le pays des Tcherkess, conquièrent celui des Kalmouks. Elles progressent en direction de Tiflis, des puits de pétrole de Bakou, elles parviennent aux portes de la Perse, en vue de la mer Caspienne !

Si rien ne résiste aux forces du Reich, si elles occupent presque toute la Russie d'Europe et s'enfoncent profondément en Russie d'Asie¹⁶⁶ , les Soviétiques ne s'en défendent pas moins avec acharnement. Moscou, Léninegrad ne sont toujours pas prises. Puis avec des communications tellement étirées, sur des chemins de terre sablonneux, sur un réseau ferroviaire archaïque, harcelés par les Partisans, comment les Boches pourront-ils tenir un tel front de la Baltique à la Caspienne ?

Alors malgré l'impressionnant bilan de victoires, les pertes nazies sont lourdes¹⁶⁷ . Pour boucher les trous de leurs unités affaiblies, ils mobilisent les Allemands encore disponibles. Pour les remplacer dans les usines, pour intensifier la production de matériel de guerre, ils veulent déplacer en Allemagne des centaines de milliers de travailleurs étrangers en camouflant l'opération sous le séduisant nom de «Relève !».

LA RELÈVE !

La Presse consacre une très grande place à l'appel du 22 juin 1942 du très critiqué Président Laval :

«Je souhaite la victoire de l'Allemagne (sic) parce que sans elle, le Bolchevisme s'installerait partout... La France ne peut rester passive devant l'immensité des sacrifices consentis par l'Allemagne pour édifier l'Europe... Nous manquons de matières premières, nos usines

¹⁶⁴ «Les Anglo-Saxons ont encore bombardé Rouen, tué 140 innocentes victimes et grièvement blessé des centaines ! Aucun objectif militaire n'est atteint mais quelle terrible épreuve la ville connaît : magasins pulvérisés, vieilles maisons effondrées, enfants déchiquetés.»

¹⁶⁵ Rejetés à la mer, les assaillants ont perdu 5 navires, 100 avions, 26 chars, 3500 morts, 2095 prisonniers.»

¹⁶⁶ «Depuis l'offensive de printemps, l'Armée Rouge aurait perdu 6 271 chars, 6 000 avions, 10 031 canons, 1 041 771 soldats.»

¹⁶⁷ Leurs chars, avions, canons détruits sont loin d'être tous remplacés. Leur machine de guerre s'essouffle. Une armée fait toujours défaut pour renverser définitivement l'issue de la bataille. Les divisions maintenues à l'Ouest manquent terriblement à l'Est !

fonctionnent au ralenti, de nombreux ouvriers sont sans travail alors que l'Allemagne a un besoin urgent de main-d'œuvre... C'est «la relève» qui commence. Que des milliers de jeunes travailleurs partent volontairement dans les usines allemandes pour qu'en échange des soldats français prisonniers depuis de si longs mois retrouvent enfin la liberté, leurs foyers.»

Sans compter, le papier qui manque terriblement est gaspillé. Jour après jour, de nombreux articles, de grandes affiches, des émissions de T.S.F. cherchent à conduire les ouvriers français en Bochie. Tous les arguments sont invoqués pour cette «grande mission» !¹⁶⁸ Le chantage à la libération des prisonniers est quotidien. Partout, des affiches de soldats amaigris sous leurs calots, flottant dans leurs uniformes kaki, s'adressent impérieusement, doigts tendus aux passants :

«Ouvriers, affectés spéciaux¹⁶⁹, les prisonniers de guerre vous déclarent les yeux dans les yeux, vous bénéficiez dans les usines d'une situation privilégiée. Renoncez aux douceurs dont vous profitez depuis trois ans. Mettez fin à nos souffrances morales, rendez-nous à notre famille, à notre pays !»

Sur d'autres 'affiches, des captifs retrouvent leurs enfants grâce à des volontaires en bleus dont l'un brandit une clé à molettes et s'écrie :

«Civils français, la clé des camps est dans vos mains, partez en Allemagne libérer les prisonniers !»

Jamais les ouvriers n'ont reçu tant de pommade :

«En voyant monter les rangs serrés de ce front du travail, on songe à tous ces captifs qui n'avaient jamais espéré recouvrer leur liberté par les bras et l'amour de leurs frères restés libres !»

La grande campagne de propagande se déchaîne ¹⁷⁰ :

«Ouvriers français, cesserez-vous enfin d'écouter les agents de Moscou et de Londres qui sabotent la politique du Maréchal. Perdrez-vous la Paix après avoir perdu la Guerre ? Affectés spéciaux restés si longtemps dans vos usines, laisserez-vous sans espoir ceux qui, partis se battre pour vous, languissent tant dans leur stalag ? L'Histoire vous jugera !

«Ouvriers, votre devoir vous appelle ! Trois spécialistes qui s'engagent libèrent un prisonnier. Trois travailleurs qui ne partent pas, c'est un captif qui ne revient pas¹⁷¹ .

De soi-disant ouvriers nantais en Allemagne écrivent d'enthousiastes lettres :

«Dans notre clair atelier, les conditions de travail sont excellentes. Je m'entends très bien avec mes camarades allemands. Je travaille jusqu'à soixante-douze heures majorées pour mes heures supplémentaires, et mange vraiment à ma faim. Nous logeons à dix de même

¹⁶⁸ «Tu t'équiperas avec une prime au départ de mille francs. Tu auras un emploi facile et bien payé. Tu auras chaud dans des logements confortables. Tu bénéficieras des mêmes avantages sociaux que tes camarades allemands. Tu enverras tes économies à ta famille. Tu circuleras librement et apprendras beaucoup de choses.»

¹⁶⁹ Mobilisés en 1939 dans leurs ateliers.

¹⁷⁰ «Compagnons ! Décevrez-vous les espérances que le discours du Président Laval a fait naître dans le coeur de nos prisonniers. Votre abstention serait une incroyable indifférence à leur égard. Métallurgistes de France, vous œuvrerez en Allemagne pour leur libération !»

¹⁷¹ Et ce sont trois ouvriers plus âgés, plus chargés de famille qui partent à leur place. «La Relève, ce nouvel esprit de Collaboration entre les peuples européens, assure de la main-d'œuvre à la grande lutte de l'Occident contre le Bolchevisme. L'Allemagne demande nos ouvriers parce qu'elle apprécie leurs mérites professionnels. Leurs services seront un jour comptés quand nous négocierons la Paix !»

nationalité par chambre où je me douche tous les jours.¹⁷² Le premier train de prisonniers libérés a, paraît-il, vécu une réception inoubliable en gare de Compiègne, où il a croisé un convoi d'ouvriers en route pour l'Allemagne. Personnalités, "Marseillaises", poignées de main, discours, tout y était !»

Malgré les promesses de salaires élevés, de rations supplémentaires, les métallurgistes ne se bousculent pas au portillon.¹⁷³ Ainsi, à part quelques dizaines de milliers rapatriés¹⁷⁴, la majorité de nos 1 600 000 captifs ne rentrent toujours pas.

Depuis vingt-quatre mois déjà, ces hommes jeunes, la force vive de la nation, manquent beaucoup à la vie du pays. Leur absence réduit la production agricole, industrielle, minière. Bien que l'ambiance des camps incite au mûrissement de l'esprit, dit-on, de nombreux appels sont lancés pour améliorer leurs loisirs :

«Derrière leurs barbelés, privés de leur liberté, nos malheureux captifs se morfondent dans l'ennui permanent, l'attente interminable. Dans un pays au climat rigoureux, parmi des étrangers dont ils ne parlent pas la langue. Ils subissent tant de journées d'exil insupportables, mal nourris, dans des camps inconfortables, sans distraction ni détente, sans vie familiale ni professionnelle. Offrez-leur quelques livres de votre bibliothèque, envoyez-leur des ballons, des jeux de cartes. Pensez aux prisonniers sans famille, sans colis !»

En ville s'est installée la Maison du Prisonnier. S'il est tellement agréable de revoir les libérés, aux anges d'être là, dans quelle pénible situation rentrent-ils !

Pour renforcer leur immense front, les Hitlériens veulent étoffer les unités européennes combattant à leurs côtés. Sur de grandes affiches colorées, de jeunes et sportifs Allemands s'adressent aux gars de chez nous :

«La Wehrmacht combat à l'Est le péril soviétique. Elle défend la Civilisation chrétienne et ses valeurs. Elle protège l'Occident et sa culture. Elle est le rempart contre l'invasion des Slaves et Asiates fanatisés par le marxisme athée.

«Jeune, engage-toi dans la Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme. Rejoins tes camarades allemands des Waff en-S.S. dans leur croisade contre l'Est et ses barbares !

«Avec les Franquistes de la Division Azul, avec les Italiens de Mussolini, avec les Belges de Deruel, avec les Roumains d'Antonescu... Rallie-toi aux volontaires de la Division Charlemagne, viens chasser ces hordes sauvages qui rêvent de détruire l'Europe !»

¹⁷² «Nous, travailleurs de force, recevons 1 030 grammes de pain par jour, plus 30 grammes de pain blanc. A n'importe quelle heure du jour, on est sûr d'avoir nos rations. Nous sommes très bien à tous points de vue ! Nous, pratiquants, trouvons des familles et des églises pour nous accueillir. Avec ça, quel ordre, quelle hygiène, quelle discipline ! C'est sûr qu'à la fin de mon contrat, je rempilerai !»

Par des prisonniers rentrés, nous apprenons qu'en Allemagne les rations diminueraient, suite à l'afflux de travailleurs étrangers dans leurs usines, à l'augmentation des effectifs de l'armée et aux récoltes réduites par le mauvais temps.

¹⁷³ L'idée de travailler directement pour 'la machine de guerre boche, la crainte de l'isolement, l'incertitude de l'avenir, les bombardements alliés, le fait qu'il faut trois volontaires pour libérer un seul prisonnier, que, sortis de leurs Stalags beaucoup doivent rester en Allemagne comme «travailleurs libres», tout ça n'incite pas à l'exode massif outre-Rhin !

¹⁷⁴ Prisonniers malades, âgés, blessés, anciens combattants de 14-18, internés en Suisse, cheminots, postiers, mineurs nécessaires à la vie du pays et les quelques milliers d'évasions réussies.

Enfin, quelques milliers de Français seulement¹⁷⁵ «partent au combat pour l'avenir de l'Occident»¹⁷⁶, sous la bannière nazie et l'insigne des Waffen-S.S. !¹⁷⁷

Est-ce pour nous amadouer qu'au Théâtre, l'orchestre de la Luftwaffe donne un concert de musique militaire prussienne en collaboration avec le groupe «Réconciliation Franco-Allemande» ? Malgré les cuivres rutilants, les flonflons entraînants, les uniformes seyants, je ne m'arrête pas. Alors que du beau monde en robes longues, nœuds papillons y court. Par contre, à la Foire de Printemps où la musique est interdite, on n'entend que le bruit des manèges et attractions foraines.

L'EX-SEXE FAIBLE

On parle toujours des souffrances des hommes «partis à la guerre», «blessés au combat», «morts au champ d'honneur» ! On évoque beaucoup les travailleurs français en Allemagne, les arrêtés, les déportés. On rappelle constamment les misères des prisonniers.

Mais leurs femmes, leurs mères dans tout ça ? Avec tant de milliers d'agriculteurs captifs, les paysannes ont pris seules la tête de leur exploitation. Aidées de vieillards, d'adolescents, avec parfois un cheval emprunté, elles labourent, plantent, sèment, moissonnent le blé, fauchent le foin, arrachent les patates, répandent le fumier, vendangent leurs vignes, pressent leur vin, nourrissent leurs animaux, traient leurs vaches, vendent leurs produits...

Entrées dans l'industrie, les administrations, les femmes font en partie tourner l'économie du pays. Elles sont décolleteuses, soudeuses, facteurs, chauffeurs. A la tête d'entreprises, commerces, ateliers, elles remplacent leurs conjoints et assument toutes les responsabilités. Combien d'épouses qui vivaient étouffées sous la tutelle d'un mari autoritaire se révèlent d'excellentes gestionnaires. Elles solutionnent mille difficultés, entament des foules de démarches, luttent avec une bureaucratie super-tatillonne !

Dans cette période où la nourriture est la principale préoccupation de millions de mères de familles, elles alignent chaque jour, tant d'heures de queue dans le froid, la pluie, pour découvrir à manger, combiner des menus, faire des jardins, jongler avec leur budget, troquer, se priver pour remplir les estomacs affamés des leurs !

Pour habiller leurs enfants, que d'heures de sommeil volées pour rapiécer, raccommoder des vêtements archi-usés, pour chausser des pieds qui grandissent ! Quotidiennement, elles assument ces mille tâches ménagères éternellement à recommencer. Tout en lavant, repassant, elles vérifient les devoirs, font réciter les leçons, contrôlent les notes. Ne parlons pas de leurs maisons froides qu'elles entretiennent seules, avec toutes ces choses fatiguées qui tombent en panne, qu'elles réparent comme elles peuvent, tout en s'en plaignant.

«Moi, j'avais un mari bricoleur, il faisait tout ce qu'il voulait de ses mains. Il réparait tout, des réveils aux fers électriques, des chaussures aux bicyclettes. A l'usine, il fabriquait ses marteaux,

¹⁷⁵ Germanophiles, anticommunistes, doriotistes, aventuriers, âgés de dix sept à quarante ans et mesurant au moins 1,65 mètre.

¹⁷⁶ L'énorme battage anti-soviétique nous martèle sans arrêt ni trêve : les atrocités des Rouges pendant la Guerre Civile, la féroce collectivisation des Koulaks, les sauvages purges du Guépéou, le carnage de Katyn où 10 000 officiers polonais auraient été abattus par les Russes. Le faciès de sous-hommes de prisonniers Mongols avec leur chef Staline, «l'Homme au couteau entre les dents».

¹⁷⁷ Pour son corps motorisé, la Luftwaffe, l'armée de l'Air accepte dans ses rangs d'anciens soldats et chauffeurs français prêts à édifier la nouvelle Europe. Ils bénéficieront d'excellents contrats d'engagement, leurs familles toucheront d'intéressants avantages matériels et ils compléteront leur formation automobile.

tournevis et même ses étaux et clés à molettes. Dans un ressort, il se forgeait un couteau ! Mon Dieu, que ce n'est pas drôle de vivre dans une maison sans homme !»

«Le mien ne fichait rien chez nous. Alors avec les conseils de voisins, je répare les prises électriques, les crevaisons des vélos. J'ai même repeint à la chaux ma cuisine, j'en suis très fière !»

«Moi, j'ai voulu clouer des semelles aux sabots comme faisait mon époux. Je me suis affreusement tapée sur les doigts pour enfoncer des pointes trop longues, qui traversaient à l'intérieur. Mes enfants ont refusé de jouer les fakirs. Le cordonnier s'est bien moqué de moi ! A chacun son boulot et les vaches seront bien gardées !»

Combien de temps seront-elles encore l'unique parent, le chef de famille en jupons, éduquant ces millions d'orphelins de papa, assumant le double rôle du père et de la mère ? Si leurs ordres aux enfants sont indiscutés, leur autorité chancelle face aux adolescents ! Des mamans baissent les bras ! La mienne avec sa main leste voudrait encore me retourner des claques... Mais ses gifles tombent sur mes poignets croisés. C'est elle qui se fait mal et voudrait que je les enlève. Je ne lui obéis plus à ce point. -Tu verras quand ton père rentrera ! menace-t-elle.

Pour ces maris toujours absents, elles se privent pour remplir des colis de choses introuvables. Et ces lettres à écrire pour remonter leur moral quand elles auraient tant besoin qu'on s'occupe aussi du leur. Et celles qui ne reçoivent jamais de courrier des époux combattants en Angleterre, terrés dans une planque, emprisonnés en Espagne, déportés en Allemagne. Et celles qui sont incapables d'écrire, de traduire par des mots leurs sentiments et qui n'ont plus de lien avec l'absent.

Et les beaux-parents, enfants, parents, voisins à soigner ? Et les agonisants proches à veiller, enterrer seules quand elles n'ont absolument pas le droit d'être malades ? Et ces centaines de milliers de mères qui, depuis tant de mois, attendent un fils absent et qui se demandent si elles seront toujours là pour fêter leur retour ? Et ces femmes qui apprennent le décès d'un être cher, fusillé, mort en captivité qui supportent seules l'affreuse douleur ! Et ces fiancés célibataires, comme Claudine qui dit à des voisines à l'épicerie :

-Vous vous plaignez, mesdames, mais vous avez un foyer, des enfants dont le babil vous tient compagnie. Quand ils vous crient : «Maman, je t'adore !», n'avez-vous pas d'évidentes raisons de lutter pour eux ?

«Moi, je suis toujours seule ! Après deux ans de fréquentation, trois ans de régiment, mon fiancé a été mobilisé en 39, prisonnier en 40 ! Voilà soixante-douze mois que je l'attends ! Dans quel état physique et moral le retrouverai-je ? Et voudra-t-il encore de moi ? Et s'il en rencontrait une autre en Allemagne ? Comme il ne voulait se marier que civil, je ne touche aucune allocation militaire !»

Moi aussi, je suis fiancée ! dit Micheline. Si l'on me disait : il reviendra dans dix mois ! Je patienterai, je compterai les jours, les heures, mais ce qui m'use c'est de toujours attendre sans aucune perspective l'hypothétique retour de mon fiancé-fantôme. C'est ma jeunesse, le meilleur moment de ma vie qui passe et ne reviendra pas ! C'est inimaginable ce que je dis, mais s'il ne rentre que dans trois ans ? Comment serai-je, vieille, laide ? Car combien de temps durera encore cette sale guerre ?

Dans cette triste vie de tous les jours, où toutes ces dames puisent-elles leur courage ? Elles connaissent pourtant la solitude physique et morale, les difficultés permanentes, l'inquiétude constante, sans personne pour les épauler, les reconforter ! Depuis tant de mois,

plus de mari pour partager peines et soucis, plus de larges poitrines pour s'y faire choyer les jours de cafard, dans leurs lits trop grands, plus d'époux-chaudière qui, l'hiver, réchauffaient si bien leurs pieds glacés !

Alors ? S'habiller coquettement ? Aller chez le coiffeur, se maquiller, s'occuper enfin d'elles ? Mais celles qui sortent le soir sont vite repérées par les commères qui jasant :

Quelle vie mène cette mijaurée avec son homme en Allemagne ? Pour qui se pomponne-t-elle ? Qui débauche-t-elle ? Un père de famille, un vieux, un gamin, un Boche ?

Quelles distractions leur reste-t-il ? Le cinéma, l'opérette avec les enfants, les cartes avec des amies, les lettres du mari et puis attendre..., jusqu'au retour du prisonnier qui ramènera peut-être... d'autres soucis ! D'ailleurs, certaines femmes d'alcooliques, de violents, apprécient bien ces années de tranquille solitude, sans tourments ni coups, où seules avec leurs enfants, elles profitent de ces mois de répit. Ayant découvert la liberté, comment se ressoumettront-elles à la tutelle des époux inquisiteurs, autoritaires, brutaux ? Qui vivra, verra !

Trois années de solitude ont ébranlé bien des ménages fragiles. Jeunes épouses lasses d'attendre, de voir leur beauté s'étioler qui prennent un amant et refont leur vie ! Femmes courtisées qui, après tant de mois de solitude, de résistance, cèdent..., et se retrouvent enceintes ! Le quartier jase !

-Que dira cette pimbêche quand son mari rentrera ? Est-ce par correspondance ou par la volonté du Saint-Esprit qu'est arrivé son marmot ?

Il reste si peu d'hommes, la séparation dure depuis si longtemps, que devant les Frisés, quelques-unes ne voient plus l'uniforme mais le gars, grand, blond, musclé. Toutes ne disent pas non quand ils proposent :

-Fraulein, voulez-vous promenade avec moi ?

Bien sûr que si elles sortent accompagnées de leur Frigolin, elles sont partout accompagnées d'une hostile et sourde réprobation.

C'est vrai que beaucoup d'épouses ont trouvé la séparation invivable au début, puis au fil des ans, absorbées par leurs innombrables tâches, elles se sont habituées à l'absence, et ont organisé leur vie sans l'époux, qu'elles attendent bien sûr, auquel elles pensent, c'est vrai, mais le temps distend les liens, même les plus indissolubles. Et elles se surprennent par un beau matin ensoleillé de printemps à fredonner un air...

Chez nous, ma mère part dès six heures et rentre vers dix-neuf heures attaquer sa deuxième journée. Elle a beaucoup de tâches sur le dos, et pourtant les repas sont prêts, la maison, les vêtements entretenus. Fatiguée ou pas, elle ne se couche jamais avant minuit, Même le samedi soir, quand elle nous donne cinq francs pour aller au ciné comme les copains, nous la trouvons au retour, rangeant, nettoyant, raccommoquant. Elle dépasse sûrement, entre cantine et maison, la centaine d'heures de travail par semaine, mais elle est fière de subvenir seule aux besoins du foyer pour que nous ayons de bons métiers, comme le conseille notre père !¹⁷⁸

Quant à nous, adolescents, finis l'insouciance, le temps essentiellement consacré aux jeux. Nous prenons, en partie, la place de nos pères et assumons des responsabilités de sous-chefs

¹⁷⁸ Si les hommes déclarent et font les guerres, les femmes n'en supportent elles pas de lourdes conséquences. N'assurent-elles pas seules, pendant des années, toutes ces tâches obscures pour que survive la Nation ? Imaginons le contraire ? Toutes les jeunes femmes prisonnières outre-Rhin et les hommes, dans les foyers, élevant, éduquant les enfants ? Comment s'en tireraient-ils ?

de famille. Nous remontons le moral de nos mères qui nous consultent pour les décisions importantes.

Depuis l'arrestation de mon père, j'ai pris ma vie en main, décidé presque seul de tout ce qui concerne mon existence quotidienne. Pendant ces années, nous, jeunes, ne sommes pas élevés dans du coton. Sans adulte sur le dos pour nous mâcher le travail, confrontés à des problèmes d'hommes, nous devons seuls faire face à tout, trouver des solutions pour tout. Par rapport à la vie protégée des adolescents d'avant-guerre, les mille difficultés surmontées nous ont mûris, donné une maturité d'esprit, une avance d'expérience. Avec nos mères qui n'ont pas le temps de s'occuper de nous, nous sommes émancipés, majeurs avant l'âge.

JEUNES ET SANS TONUS !

Quand, nous, scolaires la sautons à pieds joints, comment tenir deux heures de sport avec de seuls rutabagas à l'eau dans l'estomac ? Comment courir avec des semelles de bois ou des sabots qui nous martyrisent les chevilles ? Certains tournent de l'œil pendant la gym, d'autres s'arrêtent pour souffler, comme des vieillards ! Ce creux au ventre en fin de journée réduit notre vitalité. Quand nous jeûnons, en fin de mois, nos tickets épuisés, nous sommes faibles sur nos jambes, sans énergie pour entreprendre quoi que ce soit !

Face à notre état sanitaire, les médecins lancent de nombreux cris d'alarme :

«Les exercices physiques des adolescents seront limités à trois heures par semaine et conduits avec une extrême modération. Imposer à des élèves surmenés, affaiblis, plusieurs heures de sports violents est une pure folie qui serait payée cher plus tard. Les dépenses musculaires, non couvertes par l'alimentation, sont chez l'enfant sources de troubles graves. Ceux qui ne prennent pas de poids ou maigrissent sont en danger.

«Les épreuves de gymnastique pour le Certificat d'Études sont prévues pour que la santé des candidats ne court pas de risques. La bienveillance est demandée aux examinateurs des lycéens, qui orphelins de père, consacrent moins de temps à leurs études pour répondre avec leurs mères aux durs soucis de la vie quotidienne. De même en raison de la sous-alimentation des sportifs, la durée des matchs de foot, de basket, de tennis est réduite, le kilométrage des courses cyclistes est diminué. Les alpinistes aussi n'ont plus le mordant d'avant-guerre, les accidents en montagne sont nombreux !

«L'amaigrissement des enfants des villes, les plus éprouvés par les restrictions, leur état de santé alarmant, leur inquiétant déficit en calcium et sels minéraux risquent de les conduire au rachitisme et à la tuberculose. Les conséquences peuvent être si graves qu'on n'ose les imaginer ! La distribution par le Secours National de bonbons à vitamines «C» antiscorbutiques et de six biscuits caséinés par jour n'est qu'un palliatif !¹⁷⁹

«On ne peut descendre sans danger au-dessous des rations actuelles. Les jeunes sont en retard de quatre kilos pour le poids et cinq centimètres pour la taille. Il faut leur épargner les fatigues inutiles, mesurer avec soin leur travail scolaire, alléger le contenu des examens. Si les adolescents actuels, maillons de l'immense chaîne qui depuis la nuit des temps est venue jusqu'à nous, restent rachitiques, ils mettront au monde des minus qui compromettront l'avenir de notre peuple et du pays.»

Les directeurs d'école refusent que soient distribuées, dans leurs classes, les cartes d'alimentation. Ils craignent que les maladies contagieuses apportées par les adultes

¹⁷⁹ Comme les bonbons fortifiants attribués aux «E», «J1», «J2» qui contiennent du fer, du calcium, des phosphates.

contaminent leurs élèves affaiblis. La résistance diminuée des gens entraîne de nombreux maux de gorge et angines, des caries dentaires, des lésions cutanées, sans parler des somnolences, vertiges et syncopes. La pénurie d'eau, de savon, de charbon provoque une baisse de l'hygiène corporelle et des maladies de peau amenées par les poux. De plus, réquisitionnés pour décrasser les Allemands, nos bains-douches ne sont ouverts au public que les jeudis et dimanches matin. La queue y est longue, on ne traîne pas sous l'eau tiède !

Malgré leurs rations mensuelles supplémentaires¹⁸⁰, la sous-alimentation des femmes enceintes entraîne une baisse du poids des nouveau-nés dont la mortalité monte de 63 à 91 pour mille. Des nourrissons succombent pour avoir bu du lait impropre à la consommation¹⁸¹.

Quand les rations officielles fournissent 1 700 calories, la santé des civils se détériore. L'espérance de vie est de cinquante-quatre ans pour les hommes et de cinquante-neuf pour les femmes. La mortalité générale augmente de 18 % surtout chez les vieillards. Bien sûr qu'avec les hommes outre-Rhin, les mariages baissent de 32 %, quant aux divorces, ils chutent de 47 % loin des yeux, loin des tempêtes du cœur !

En ce début juillet, tous les enfants et femmes qui le peuvent partent se reposer à la campagne, y trouver un meilleur ravitaillement. Les courses de ceux qui restent en sont facilitées, sauf pour les hommes seuls tenus d'être en ville, qui doivent après leur travail s'aligner des queues, préparer leurs repas, faute de restaurants ouverts.

Avec les beaux jours, je me baigne trois fois par semaine dans l'Erdre¹⁸². Même si l'eau est vaseuse, j'apprécie ces bains frais. Et je plonge, brasse, traverse la rivière. Après l'indienne, la planche, j'apprends seul le crawl !

A l'atelier, je lime debout des heures. En plus de mes devoirs, j'abats quatre trajets à pied tous les jours : une dizaine de kilomètres. Chaque dimanche, je pédale mes cent kilomètres en campagne. En semaine, je fais des heures de queue devant les magasins. Chaque soir, j'entretiens mon jardin. Avec la sécheresse, j'arrose mes plantes qui souffrent, mais huit cents mètres carrés à cultiver, c'est beaucoup pour un gamin. Si bien que diminué par les privations, affaibli par toutes ces tâches, je traîne en permanence mon inséparable point de côté devenu très douloureux.

Le 13 juillet 1942, dernier jour d'école, je rentre bien péniblement avec une fièvre de cheval qui me cloue au lit. Finis jardin, queues, vélo, baignades pour longtemps ! Le médecin m'expédie d'urgence à l'Hôtel-Dieu. Traitée d'abord pour une typhoïde, c'est d'une pleurésie que je souffre !

LAISSEZ-MOI DÉLIRER EN PAIX !

Isolé dans un box vitré de l'immense salle «deux», assommé par plus de quarante degrés de fièvre, j'ai très chaud, je baigne dans ma sueur, je délire ! Je suis aux colonies, près d'une mer splendide sur une plage de rêve. Une fête magnifique se déroule, au son d'une langoureuse musique. De splendides Tahitiennes, poitrines nues, des fleurs plein les cheveux, chantent, ondulent avec de souples mouvements de tout le corps. Tout danse en elles, les yeux, la tête, le cou, les doigts, les seins, ne parlons pas des hanches

¹⁸⁰ 500 grammes de sucre, 200 grammes de viande, 100 grammes de fromage, 50 grammes de matières grasses.

¹⁸¹ Le lait des campagnes éloignées n'est ramassé que tous les deux jours.

¹⁸² Aux ponts Saint-Mihiel, de la Tortière, de la Motte-Rouge.

Soudain, des danseuses blanches me mettent à poil sans ménagement. Vont-elles m'entraîner dans la ronde ? Que non ! Ce sont des infirmières qui changent une fois de plus mes draps et ma chemise trempés .

Finie l'Océanie, aux commandes de mon avion, je survole Nantes. J'admire la Loire, le port, le pont transbordeur, les toits bleutés. Mais la tempête éclate, dans un ciel couvert de noirs nuages, l'appareil tangué en tous sens, descend très vite ! Vais-je m'écraser ? Non, secoué sans douceur par une infirmière, je suis heureux de ne plus me cramponner au manche à balai, mais à... un thermomètre. On veut ma température !...

A nouveau, je plane... Dans un grand restaurant¹⁸³ se déroule mon repas de communion. Devant une immense table couverte de mets succulents, je suis le héros de la fête, avec un sourire prometteur, une serveuse en blanc me tend un verre, d'apéritif sans doute ! J'en avale une bonne rasade. Pouah ! quel truc dégueulasse, c'est mon affreux gargarisme !

Et je refile dans mes divagations. Je cherche partout mes cahiers d'école, l'heure court. Enfin les voilà, je sprinte, mais je n'avance pas. Je vais être en retard, laissez-moi passer, je serai puni. Pourquoi m'attrape-t-on le poignet ? Je me débats, crie d'une voie nouvelle ! Ah ! on prend mon pouls...

Je décolle à nouveau et rame en bateau sur l'Erdre. Dans un joli pré, très vert, une belle fille en robe blanche m'appelle avec des yeux doux. Je me sens gêné pour débarquer devant elle, pans de chemise relevée, fesses à l'air. Soudain, une vive douleur à la cuisse me réveille, et elle murmure... «C'est ta piqûre !»...

J'accroche un nouveau rêve ! Avec des copains, nous jouons une passionnante partie de gendarmes et aux voleurs. L'ambiance est terrible. Je cours très vite et distance tous les flics. Quand j'arrive à la prison, je suis brusquement entouré, ceinturé de policiers en blanc, qui me palpent. Bon, c'est la consultation ! On ne peut même plus divaguer tranquille ! Comme un animal blessé qui se terre pour souffrir, je voudrais m'isoler dans mon coin et dormir ! Pendant des jours, je flotte demi-conscient dans mes songes où je mélange rêves et réalités. Lentement, ma fièvre baisse, je reviens sur terre, quitte mon box vitré pour la grande salle.

Avec la quinzaine de blouses blanches circulant entre les lits, l'animation commence tôt, avec les filles de salle, bougonnes mais dévouées. Elles passent les bassins, vident pistolets et crachoirs, servent les très petits déjeuners. Et voilà les infirmières qui prennent les pouls, relèvent les températures, piquent les fesses, distribuent les rares médicaments !

Tout marche sous la houlette des sœurs ! Si leurs hautes coiffes blanches ne leur permettent de voir que devant elles, elles ont pourtant l'œil à tout. Avec leurs lourds trousseaux de clés, leurs grands chapelets, leurs épaisses robes grises, ce sont d'importants personnages. Si certaines, toute douceur et bonté, sont des anges, d'autres, de vrais chameaux, houspillent les malades et ne rayonnent pas de charité chrétienne. Est-ce l'âge, le célibat, l'absence de détente ?

Enfin, le patron, entouré des internes, se déplace de lit en lit. Suivant l'intérêt du «cas», les douze carabins et leurs cent vingt doigts se font la main sur le pauvre diable souffrant ! Sans discussion avec l'intéressé, ils décident des traitements et interventions, comme si notre corps, ce capital inestimable qui nous véhicule jusqu'à la fin de nos jours, ne nous appartenait plus. Nous sommes même des sans-nom, les numéros de nos lits...

¹⁸³ De la place Graslin, la Cigale.

«Emmenez le 38 à la radio !»

«Préparez la piqûre du 60 !»

C'est vrai qu'avec nos têtes malingres et nos maigres corps flottant dans nos longues chemises de grand-père obligatoirement fournies par l'hôpital, nous n'avons guère d'allure. Ne parlons pas de nos «robes de chambre», de vieilles capotes bleu horizon de la guerre de 14, tellement relavées, délavées, désinfectées qu'elles nous déguisent en très opérationnels épouvantails à moineaux !

Si par la maladie, la chemise, nous sommes tous égaux, les visiteurs de l'après-midi révèlent les classes sociales. Certains lits sont bien entourés, d'autres peu ! Ma mère, mon frère, des copains débarquent, bavardent, puis repartent vers leur vie pénible !

Dès vingt heures avec l'extinction des feux, la baisse des rideaux de camouflage, les veilleuses s'allument. Couchés comme les poules, il faut avoir le sommeil bien lourd pour dormir dans cette grande salle avec soixante malades qui souffrent, gémissent, s'agitent, toussent, crachent, au milieu d'un concert permanent de plaintes, ronflements, raclements de gorges, sans parler des appels à l'infirmière, de ceux qui vont aux w.-c., grignotent, bavardent, sans respect pour le sommeil d'autrui !

La mort fauche gaillardement parmi nous, largement une par jour ! On devine le futur décès au paravent dressé autour du lit, aux fréquentes stations des soeurs, infirmières et internes, à l'arrivée de l'aumônier, de la famille éplorée. Parfois l'agonie dure, ponctuée de cris de douleur, de râles. Puis c'est le silence, la toilette du défunt, son départ, les pieds devant vers la morgue.

On n'a même pas le temps de connaître certains. Ils arrivent inertes sur une civière et repartent sous un suaire sans avoir prononcé un mot. C'est beaucoup plus triste quand ce sont des amis, comme Paul que j'ai vu mourir un soir. Je n'ai pas seize ans, c'est bien jeune pour plonger dans ce monde de maladie, de souffrance et de mort !

Avec une longue aiguille plongée dans le côté, on me ponctionne du liquide près de la plèvre. Quand la sœur Marguerite m'envoie sur un brancard à la radio, je me débats... Quand je reviens avec mon poumon voilé, je me crois tubar, condamné, et pleure... Pourtant, comme je suis le plus jeune malade de la salle, j'ai droit aux gentillesse des soeurs et infirmières.

Avec mon mince appétit, les repas peu variés, manger m'est une corvée. Des fois, je me demande où sont passés tous mes tickets «J3» remis dès mon entrée à l'hôpital ? Et mes rations de chocolat, de beurre, mes suppléments de viande quand j'ai presque totalement jeûné pendant un mois ? Et mes 350 grammes de pain quotidien quand je reçois trois biscottes ? Qui se sucre au passage des portions des nombreux mal-en-point ?

Pour meubler mes interminables heures au lit, je dévore passionnément un gros bouquin chaque jour ! Mais, cette longue oisiveté me pèse ! Je regrette beaucoup mes intenses activités d'avant, mon jardin, mes patates que je choyais tant ! Je fais mille recommandations à mon frère : «Chasse les doryphores, désherbe les poireaux, arrose mes carottes !». Avec tant à faire là-bas, quand je pourrais y travailler toutes mes vacances, j'enrage d'être ici cloué au lit !

Dans notre univers d'hommes diminués, attifés de frusques minables, combien tranchent nos vives et gracieuses infirmières ! Mignonnes à croquer, avec leur teint frais de pêche mûre, auréolées de voiles blancs, elles personnifient, dans leurs blouses seyantes, la beauté, la

douceur, la féminité, la santé. Quand l'une surtout pénètre dans la salle, tous les regards en état de fonctionner s'allument et ne la quittent plus des yeux.

Quel splendide brin de fille, resplendissante de jeunesse. Ses longs cheveux blonds et soyeux flottent derrière chacun de ses mouvements. Ses tendres mirettes bleues, ses sourires permanents découvrent d'éclatantes perles. Ne parlons pas de ses élastiques rondeurs ! Elle respire la gaieté, la joie de vivre, l'énergie. Redonnerait-elle goût à l'existence à des candidats au suicide ? En d'autres temps, nous l'élirions reine de l'hôpital !

PETITS VIEUX À SEIZE ANS

J'ai été bien secoué, j'ai les jambes en coton. Dès que je marche vite, je m'essouffle, mon cœur bat la chamade ! Comme en ville, je ne pourrai être suralimenté, que je suis trop affaibli pour travailler, les médecins m'envoient dans une maison de repos. En attendant impatiemment qu'une place s'y libère, je joue d'acharnées parties de cartes ou de darnes où je bats souvent mes aînés, je fais à la cantine les commissions des alités.

J'ai maintenant un copain de mon âge. Nous nous amusons doucement, nous chahutons à gestes prudents. Affublés de nos vieilles capotes militaires, nous quittons la grande salle, ses désagréables odeurs, pour circuler dans les couloirs, descendre au jardin, regarder à travers les grilles le spectacle de la rue. Nous ne courons pas comme des adolescents pleins de vie. Comme des petits vieux, nous marchons à pas menus, nous nous arrêtons au milieu des escaliers pour souffler et calmer les battements affolés de nos cœurs de seize ans...

Après mon long jeûne, j'ai maintenant une faim de loup. Si un temps, je ne regardais même pas nos très légers repas, j'en avalerais maintenant quatre d'affilée. Mais je n'en reçois qu'un ! Comme je ne touche pas de beurre et peu de pain, ma mère et mon frère s'en privent et m'en apportent avec des poires. Je dévore de minces tartines légèrement beurrées avec des «Williams» délicieusement juteuses. Qu'importe si un kilo de poires coûte deux heures de travail de maman, elle m'achète ce luxe pour me remonter !

Lors d'une visite de ma mère, je complète sa lettre à mon père :

«Mon cher Gustave,

«Quand tu étais emprisonné dans la région, j'avais des nouvelles chaque semaine. Je te savais en bonne santé, j'étais courageuse et forte. Maintenant, j'aurais dû recevoir un mot depuis un mois déjà et rien ! J'en suis très inquiète ! Pour ne pas t'alarmer, nous ne t'avons pas dit que Georges a été très malade avec de la pleurésie-pneumonie. J'ai bien été en congés huit jours, mais quelles tristes vacances j'ai passé avec lui, alité.

«En ce moment, il y a trop de misères partout. Il ne faut compter que sur nous. La vie devient tellement chère qu'on se demande où nous allons. Tout ce que je gagne passe à manger. Le propriétaire nous a poursuivis en Justice avec convocation au Tribunal, menaces d'expulsion et saisie. Il exigeait une grosse somme sur les 2 390 francs que je lui dois¹⁸⁴.

«Nous avons très peu de fruits en ville cette année. J'ai donc très facilement vendu nos pommes¹⁸⁵ du jardin pour 400 francs et pour 200 francs de raisins¹⁸⁶, grâce à la vigne taillée par Georges. Cet argent a payé deux trimestres au proprio et l'a un peu calmé ! Il faut vivre

¹⁸⁴ 400 de mes heures à 6 francs.

¹⁸⁵ 200 kilos à 2 francs

¹⁸⁶ 30 kilos à 8 francs.

d'espoir, car ton absence est tellement interminable ! Nos fils auraient tant besoin des conseils de leur père. En juin, tes copains m'ont aidé, depuis plus rien !»

«Cher petit papa,

«A l'atelier, j'ai appris à forger des bédanes et des burins, des gonds et des volutes. A l'ajustage, j'ai façonné une équerre à chapeau et une à onglets. Sur un chantier, j'ai soudé à l'électricité et j'ai reçu 200 francs de prime ce mois. Nous achèterons avec, des effets. Après mes longues journées à la serrurerie, je n'ai pu travailler autant que Georges au jardin. Sans la grosse sécheresse, si j'avais pu les arroser, nous aurions récolté beaucoup plus de haricots. Prends courage, mon cher papa, cette séparation ne durera pas toujours.»

«Mon papa chéri,

«Je suis très heureux de t'annoncer qu'en mon absence, Gustave a ramassé au jardin 250 kilos de belles patates qui seront cet hiver un capital très précieux. Il a récolté aussi trois cageots de gros oignons et quatre de belles échalotes sans parler des haricots, petits pois, salades, radis, ail, etc. Comme j'ai hâte de guérir pour reprendre ma vie comme avant ! Ton Georges.»

Chaque jour, je parcours dans le journal les communiqués sur les combats de Stalingrad qui étaient au début résolument optimistes :

«Les Allemands et Roumains possèdent la suprématie en chars, avions, canons. Ils enlèvent des positions puissamment fortifiées. Des unités rapides et des détachements d'assaut de la Wehrmacht percent profondément les lignes rouges jusqu'à la Volga. A Berlin, on considère réglée la prise de Stalingrad, les défenseurs y jouent leurs dernières cartes, l'attaque finale ne saurait tarder !»

Deux mois après, Hitler n'a toujours pas conquis la ville... Les communiqués sonnent beaucoup moins victorieux :

«Sans cesse, d'importants renforts sont jetés dans la fournaise. Les défenseurs résistent au plus terrible assaut qui ait jamais été donné à une ville. Chaque quartier est l'enjeu d'une lutte sans merci. Le terrain est conquis rue après rue, maison par maison, étage par étage, pas à pas. Chaque pan de mur est enlevé au lance-flammes, à la grenade, à l'arme blanche.»¹⁸⁷

MIEUX VAUT SANTÉ QUE RICHESSES

Quand, en septembre 1942, arrive enfin la convocation pour la maison de convalescence, au Loroux-Botttereau, je salue les soeurs et infirmières, je lance un dernier regard aux malades, à la longue «salle 2». Je franchis les grilles de l'Hôtel-Dieu, mais après huit semaines cloîtré, la foule, le bruit me saoulent. Mes jambes sont faibles pour me ramener à la maison. Ma mère est toujours très préoccupée par l'absence de nouvelles du père.

Comme j'ai grandi avec la fièvre, mes vêtements sont usés ou trop petits, je n'ai pas l'important trousseau demandé. Ma mère n'a pas d'argent. Quant aux points-textiles, je les ai mangés sous forme de poires. Mes pieds n'entrent plus dans mes souliers, j'en prends des vieux à mon père, trois pointures trop grandes. J'y mets des semelles en carton, des chiffons au bout.

Je voudrais tant voir mon jardin, mais je suis sans forces ! Dans mon unique costume de communiant, trop court de partout, nanti d'un mince baluchon contenant quelques hardes, je

¹⁸⁷ «Les combattants sont si rapprochés que la Luftwaffe ne peut inter venir. On assiste à un raidissement inouï de la volonté de résistance des Russes. Leur endurance à la souffrance est inimaginable. Ils se battent avec la force du désespoir, poussé par leur fatalisme, sans crainte de la mort !»

laisse ma mère en pleurs sur le quai et pars seul dans le petit train d'Anjou. Un tortillard condamné qui rend bien des services entre Nantes et Beaupréau.

Il met deux heures pour abattre ses vingt kilomètres, avec arrêt prolongé dans toutes les gares, stations, haltes du parcours. Comme lui, je souffle dans les côtes, mon cœur bat fort, mon léger barda me pèse, quand j'arrive enfin à l'hôpital Saint-Pierre, près des vignes et du cimetière, il abrite... des convalescents, des malades, handicapés, incurables, opérés, accouchées, vieillards, et des Juifs qui s'y cachent et des... Allemands en cantonnement.

En dehors de la cure obligatoire avec chaise longue et silence imposé, nous sommes assez libres. Avec les cinq jeunes en convalo, nous nous promenons doucement dans le bourg. Comme des retraités, nous montons à petits pas à la gare, voir débarquer les voyageurs du train de Nantes. S'il fait beau, nous cheminons doucement sur les petites routes serpentant parmi les vignobles, nous soufflons longtemps assis au bord de l'étang. Nous lorgnons timidement les filles et rentrons sagement dîner.

S'il pleut, avec notre salle de repos occupée par les Boches, nous nous réfugions dans celle des petits vieux. Sans compter les cartes, j'y joue bien une dizaine de parties de dames et trois d'échecs par jour. Avec mes coriaces partenaires, je fais de rapides progrès gagnant fréquemment des adultes. J'affronte souvent le champion, un handicapé dans sa voiture avec bras et jambes tordus. Après trente ans d'hôpital, il a tant de milliers de parties derrière lui qu'il sait drôlement bien où pousser les pièces de ses doigts déformés.

Dans la chambre où je loge avec trois adultes, l'un y meurt d'une méningite tuberculeuse. En général tubars, les convalescents se savent condamnés et n'ont pas le moral.

- On est foutu d'avance, me dit amèrement mon voisin de lit. Jamais on ne pourra travailler, avoir une famille, une vie normale comme les autres. Nous vivons sans espoir ni avenir. Nous sortirons d'ici et le cercle vicieux reprendra, au prochain crachement de sang, la saïlle 5 des tubars à l'hosto de Nantes, puis le préventorium avec un pneumo¹⁸⁸. Après ce sera le billard, la thoraco¹⁸⁹, le sana et l'on crèvera à trente-cinq ans d'un jet de sang final!

Leur compagnie n'est pas gaie. Avec mon poumon voilé, ils m'adoptent et je guette mon premier crachement de sang qui, grand merci, ne vient pas. Si je récupère ma bonne santé d'avant, je me promets de toujours apprécier ce bien inestimable. Que ferait l'Empereur le plus puissant du monde sans elle? Que sont richesses et gloire quand on est malade? Comment travailler avec une migraine, être joyeux avec une rage de dents? Comme dit ma mère que je n'oublie pas: «Mieux vaut santé que richesses ! »

« Chère petite maman, cher Gustave,

« Ici, je dors la fenêtre grande ouverte malgré le froid et je fais la grasse matinée tous les jours. Avec la vingtaine de convalescents, servis par une sœur, je dévore de bonnes choses, bien meilleures qu'à l'Hôtel-Dieu! Hier soir, j'ai avalé une épaisse soupe 4e légumes et une bouillie au lait entier comme je n'avais pas mangé depuis longtemps. Au petit déjeuner, j'ai englouti pain et beurre presque à volonté. Ce midi, je me suis calé l'estomac avec du poisson, deux assiettes de fayots et une pomme cuite. Grâce à l'air de la campagne, à ce régime de rentier, j'ai déjà repris des forces et deux kilos.

¹⁸⁸ Pneumothorax: on insuffle de l'air pour aider à cicatriser les cavernes d'un tuberculeux.

¹⁸⁹ Thoracoplastie: opération pour enlever plusieurs côtes autour d'un poumon atteint.

« Expédiez-moi très vite une chemise de tous les jours, un caleçon long, un pull et des chaussettes. Comme les froids arrivent, avec mes poumons fragiles, je ne suis pas assez couvert, je ne sors plus guère de l'hôpital. Pour l'instant, ils me réclament ma carte d'alimentation, mais conservez ma feuille de denrées diverses. Le chocolat est introuvable ici, achetez-le avec mes tickets et gardez-en la moitié.

« Le cordonnier m'a vendu des petites chutes de cuir, de fines pointes et des clous. Ménagez-les car on n'en trouve plus. André, mon copain de l'Hôtel-Dieu, m'a rejoint ici, nous nous amusons ensemble. Si Gustave vient en vélo, qu'il m'apporte mes affaires et quelques sous. »

«Mon cher Georges,

«Ma plume est minable, je t'écris au crayon. J'irai te voir samedi avec ton vélo. A cause de ton pneu mort, j'y ai monté à l'avant ma petite roue de 400¹⁹⁰. Je t'apporterai ton linge et dix francs. Renseignée par son mari, une darne de l'Oise nous a prévenus que papa, puni, n'écrira que le mois prochain.

«Je t'embrasse fort et affectueusement.»

Ma mère ne peut monter me voir et perdre une précieuse journée de salaire. C'est mon frère qui vient, malgré la pluie, la route qui grimpe depuis les bords de Loire, après sa longue semaine de travail, sur notre petit vélo qui tombe souvent en panne. Nous jouons un peu, échangeons des nouvelles. Nous réglons les questions de linge, de tickets puis je l'accompagne. Avec de grands gestes des bras, il disparaît vers les rudes journées, le rationnement. Pourtant, il est bien maigre, avec son teint pâle, ses yeux enfoncés, et il aurait tant besoin aussi de semaines de repos.

De mon côté, je cherche à pied, dans les fermes environnantes, du beurre, des œufs et tout ce que je peux pour lui¹⁹¹. Un samedi, il m'apporte la lettre tant attendue et notre réponse.

Le 8 octobre 1942 :

«Ma chère Delphine, mes chers enfants,

«Enfin, j'ai la permission de vous écrire ! Après douze semaines de silence, que cette feuille est petite pour y mettre tout ce que je voudrais ! Comme tous, j'ai beaucoup maigri, mais je reste en bonne santé. J'ai changé de prison et répare des camions dans le garage de la Maison de Forces de Siegburg. C'est plus près de mon métier que tailleur.

«Si c'est possible, envoyez-moi du savon à barbe et du savon dentifrice. J'espère que sa maladie ne retardera pas trop Georges. Quand aurai-je le bonheur de revoir mes fils ? Les reconnaîtrai-je après tant de mois de séparation ? J'ai bon espoir que ces événements se termineront bientôt.»

«Mon mari chéri,

«J'étais très inquiète ! C'est si long trois mois sans nouvelles ! J'imaginai tout ce qui avait pu t'arriver, je craignais le pire. Malgré peines et souffrances, comme le temps passe vite, bientôt un an que nous sommes séparés. Je repense bien souvent à cette triste partie d'échecs si mal terminée. Mais n'évoquons pas ces mauvais souvenirs, comptons sur des jours meilleurs. Georges, qui avait beaucoup maigri, prend deux kilos par mois. Qu'il guérisse d'abord, après je verrai ce qu'il peut faire. Tes copains se dispersent, je ne les ai plus revus depuis juin. Mon chéri, je pense sans cesse à toi !»

¹⁹⁰ 400 centimètres de diamètre.

¹⁹¹ Je n'ai pu lui trouver de pommes tombées, elles ont toutes été ramassées.

«Mon papa,

«Après ma journée, de dix-sept à dix-neuf heures, je vais tous les soirs aux cours de morale, dictée, calcul, techno où je suis payé. Grâce au travail de Georges, nous avons un gros stock de patates; nous en mangeons tous les jours et en échangeons contre de la nourriture. Nous avons dégusté hier des haricots secs du jardin. Courage papa, la fin de nos malheurs approche.»

«Mon cher papa,

«Moi, gars de la ville, je m'ennuie bien un peu dans ce patelin plutôt mort et dans cette campagne déserte, mais je mange à ma faim et je vais mieux. S'il fait beau, je sors librement; s'il mouille, je joue au billard russe ou japonais dans un café du bled. Avant, je dormais six heures, j'en passe maintenant onze au lit, plus trois de chaise longue. Gustave vient me voir avec mon vélo. Si tu veux, je prendrai le tien au retour. Je ne sais comment je retrouverai notre jardin si beau ce printemps !

«Je t'embrasse de tout mon cœur.»

DAME NATURE RESTE LA PLUS FORTE

Dans les vignes environnantes, c'est la vendange, beaucoup moins gaie qu'avant¹⁹². Certains convalescents s'y glissent pour empocher quelques sous, boire à bon compte. Le soir, autour des pressoirs, les rares hommes, des femmes robustes se coltinent les gros madriers, s'arc-boutent sur la lourde barre d'acier pour écraser les raisins.

Autour de l'hôpital, guerre ou pas guerre, à nouveau les feuilles de vignes et d'arbres roussissent, tombent. Dame Nature poursuit son évolution et déverse là-bas sur l'immense plaine russe des trombes d'eau. Et voici l'armée la plus mécanisée du monde, paralysée par... la boue ! Ses avions ne décollent plus, ses camions, tanks s'embourbent, ses fantassins piétinent, son ravitaillement s'immobilise.

Puis le thermomètre chute de quelques degrés et voici la steppe russe enfouie sous une énorme chape de neige. Rien ne se déplace plus sans de fantastiques efforts. Le mercure tombe encore, atteint des froids terribles de moins cinquante degrés, et tout gèle, les moteurs, les armes, les pieds, les anus des soldats. Vaincue par la Nature, la plus puissante machine de guerre de tous les temps progresse à une allure d'escargot. Ainsi, malgré leurs techniques modernes, leur immense volonté de tout dominer, les hommes et leurs véhicules n'évoluent-ils pas encore dans le cadre immuable des «Lois de la Nature» qui reste la plus forte !

La guerre se déroule bien loin, mais nous croisons chaque jour les «Verts de Gris» cantonnés dans notre hôpital. Nous ne leur parlons pas, sauf à Karl, un ancien combattant de 14, qui n'a qu'une crainte : partir en Russie... et baragouine :

- Frankreich, manger bon, boire bon ! Alles sehr gut, hier warm, Russeland sehr kalt, vide Partisanen. Beaucoup kameraden kaputt. Ich avoir deux fils soldaten Stalingrad. Ma coeur sehr triste. Krieg nix gut !

Sur le front Est, finie l'invincibilité allemande, la guerre-éclair toujours victorieuse. Terminées les gigantesques percées boches, les foudroyantes avancées de chars qui se refermaient sur des centaines de milliers de prisonniers, généraux en tête !

¹⁹² Pour pallier le manque d'hommes, on appelle des porteurs d'ailleurs. Ils bénéficient du voyage gratuit, de suppléments de pâtes, pain, viande, pommes de terre.

De dantesques combats de tanks ont toujours lieu, mais les Panzer-Divisionnen ne sont plus imbattables¹⁹³. Et pire, sur ordre d'Hitler, «Plus un pas en arrière», la 6e Armée du général Paulus serait en difficulté dans Stalingrad d'où les 300 000 assiégés ne cherchent pas à se replier ! D'affreux combats corps à corps se déroulent autour de l'usine «Octobre Rouge»¹⁹⁴.

Alors, malgré la crainte du débarquement allié, pour alimenter la dévoreuse d'hommes qu'est la guerre à l'Est, ils prélèvent des troupes en France dont leurs soldats cantonnés à l'hôpital. Ils partent vers l'inférieure boucherie, sans aucun enthousiasme. Le vieux Karl en pleure :

-Moi partir Russeland, gross malheur, mein fils kaputt Stalingrad, moi sehr triste !

Pendant trois jours, ils n'ont pas dessoûlé. Sombrement, ils chantaient : «*J'avais un camarade*» et «*Lily Marlène !*». Comme ça ne suffit pas, ils raclent dans leurs fonds de tiroir, de vieux ouvriers, paysans, fonctionnaires. De plus harcelée par les bombardements alliés, limitée en matières premières et main-d'œuvre, l'économie allemande ne peut remplacer tout le matériel détruit ou épuisé.

Alors, après avoir embarqué nos chômeurs, nos droits communs, nos internés politiques et quelques dizaines de milliers d'hommes de la «Relève», les Boches ordonnent que dix fois plus de métallurgistes français s'exilent travailler outre-Rhin.

A nouveau, «Monsieur Laval» en appelle aux ouvriers :

«Travailleurs français, diminuez votre égoïsme. Il vous est donné de reprendre avec vos outils ce que la France a perdu par les armes. Si cent mille spécialistes s'expatrient, les femmes de prisonniers pourront rejoindre leurs maris et travailler auprès d'eux»¹⁹⁵.

Seulement, malgré l'énorme propagande, les Français ne sont pas galvanisés pour s'expatrier en Gross-Deutschland. Ils comprennent bien qu'il faut libérer les prisonniers, mais non renforcer la puissance militaire fasciste, que «la Grande Croisade contre le Bolchevisme», que la «Conquête de l'Espace Vital allemand» ne sont pas leur affaire.

Devant cet insuccès, sur l'insistante pression du nazi Sauckel, Vichy institue l'inquiétant S.T.O... après la carotte, le bâton :

«Tous les jeunes Français de dix-neuf à vingt-deux ans, tous ceux qui n'ont pas fait de régiment, doivent un Service de Travail Obligatoire en Allemagne ! Toutes les femmes de vingt

¹⁹³ Non seulement elles piétinent devant Léninegrad et Moscou, mais elles reculent dans le Caucase, le Kazakhstan. Ainsi, les Hittériens tiennent mal cet interminable front où leurs armées fondent comme neige au soleil. Ils manquent d'unités pour lutter contre les Partisans qui redoublent d'efforts. Ils remplacent difficilement leurs centaines de milliers de morts, blessés, disparus.

¹⁹⁴ «De leur côté, par Mourmansk, les Soviétiques reçoivent beaucoup de matériel américain : camions, essence, nourriture. De leurs usines repliées en Oural sortent massivement : avions, blindés, munitions. Mobilisant leurs immenses réserves d'hommes, à chaque division rouge anéantie, deux fraîches débarquent de Sibérie, très bien équipées, de mieux en mieux armées qui sont directement jetées dans l'atroce bataille de Stalingrad.»

¹⁹⁵ «Les combats gigantesques livrés par l'Allemagne contre le Bolchevisme l'amènent à se procurer dans toute l'Europe les ressources et les travailleurs dont elle a besoin. Ce sont les lois de la guerre.»

«Quand en Russie, les soldats allemands sacrifient sans compter, leur vie, leur sang pour la défense de l'Europe, que les Français donnent leurs bras, leur travail pour la défense de la civilisation occidentale.»

et un à trente-cinq ans, tous les hommes de dix-huit à cinquante ans peuvent y être assujettis^{196 197}.

«Pour accélérer l'exécution de la Relève, et en accord avec les services de la Main-d'Oeuvre, les employeurs dresseront des listes de partants, ils procéderont à leur examen médical afin qu'ils soient dans le train pour l'Allemagne avant quinze jours, dernier délai !»

Le préfet bien de chez nous renchérit :

«Toute personne désignée qui ne se présentera pas à la gare sera immédiatement arrêtée par les gendarmes.»

Quel excellent moyen pour les patrons de se débarrasser des ouvriers mal vus, fortes-têtes, ex-syndicalistes. L'appel à la Relève est aussi lancé aux Françaises dans un style très hitlérien :

«Femmes ! Rejoignez nombreuses vos frères, fiancés et maris outre-Rhin, ces courageux soldats du travail, partis allègrement vous ouvrir le chemin du devoir en collaboration avec les ouvriers allemands. La grande nation socialiste vous accueillera avec bienveillance. Vous retrouverez bien-être et prospérité dans une Europe libérée à jamais de l'affreux bloc judéo-bolchevique.»

Pour les requis, la décision est grave ! Ou ils prennent le chemin des usines boches, ou réfractaires au S.T.O., ils doivent vivre, pour combien de temps, dans la clandestinité. Se terrer dans les fermes isolées, les denses forêts, les hautes montagnes, sans pouvoir travailler officiellement, sans assurance sociale ni droit d'être malade. Et comment survivre sans carte d'alimentation, sans tickets, traqués par la Gestapo, la police française, à la merci d'une rafle, d'une dénonciation, d'un contrôle d'identité ?

ENCORE UNE QUE LES BOCHES N'AURONT PAS !

Non seulement les bonnes soeurs de l'hôpital soignent nos corps avec beaucoup de dévouement, mais de surcroît elles veillent religieusement au salut de nos âmes. Dans notre Ouest rural, nous ne sommes qu'à cinq générations des guerres vendéennes, des Blancs et des Bleus !

Pour ne pas être considéré comme une brebis galeuse, la grand-messe du dimanche, à la chapelle, est quasi obligatoire. Quant aux chapelets, vêpres, neuvaines, rosaires, matines, litanies, complies, sermons, processions, chemins de croix... Tout ça est instamment recommandé ! Si nous, convalescents et hommes de la ville, en faisons le minimum, il faut voir comment certaines grenouilles de bénitier en rajoutent. Elles restent des heures en dévotions dans la froide chapelle, à genoux sur la mosaïque glacée, et elles se prosternent le regard perdu en extase, bien au-delà de la voûte lambrissée. Est-ce pour le salut de leur âme, ou pour obtenir de jolis morceaux à table ?... Dieu seul le sait !

¹⁹⁶ Tous ces hommes et ces femmes doivent être recensés sous peine de sanctions sévères. Sans le tampon apposé sur leurs cartes d'alimentation, ils ne toucheront plus leurs tickets. Toute personne de quatorze à soixante-cinq ans doit déclarer son activité professionnelle. Tout Français non pourvu d'un emploi régulier doit le signaler à la Mairie. Toute résiliation de contrat reste interdite. Toute embauche doit être autorisée.»

¹⁹⁷ «Au lieu de départs individuels, il est fortement recommandé aux ouvriers de s'en aller par équipes complètes encadrées par leurs propres contremaîtres et ingénieurs. Ainsi au lieu d'affronter seuls l'inconnu, ils seront dans des entreprises allemandes avec leurs camarades d'atelier et des chefs qui les connaissent bien.»

Bien sûr que pour les Allemands, le travail est simplifié, il suffit de transmettre les directives aux chefs de groupes.

«Dieu, entre les mains de qui repose la solution de tous nos problèmes», affirment les nonnes. C'est donc lui qu'il faut en ces temps difficiles quotidiennement, intensément prier en répétant derrière l'aumônier :

«*Dieu guérit nos corps !*

«*Dieu sauve la France !*

«*Dieu ramène la Paix !*

«*Dieu libère nos prisonniers !*»

Et que le Nazaréen, le Messie, le Crucifié est invoqué :

«*Christ ayez pitié de nous !*»

«*Jésus écoute-nous !*»

«*Seigneur exauce-nous !*»

Sans oublier la Vierge Marie :

«*Marie, Mère du Sauveur priez pour nous !*

«*Marie, Étoile du matin, sauvez nos âmes !*»

Ainsi, que de fervents chapelets, de centaines de «*Je crois en Dieu*», de milliers de «*Je vous salue Marie*», d'innombrables «*Notre Père*» sont récités chaque jour dans la chapelle. Dans ma petite tête, je me dis : «Si Dieu sait tout, si tout ce qui se passe est voulu par lui, pourquoi le prier d'arrêter les méfaits d'un conflit qu'il a provoqué ? N'a-t-il pas même déjà décidé qui va gagner la guerre !» Jusqu'où va notre libre arbitre ?

Pour la grand-messe du dimanche, sous nos vestes bien fatiguées, nous portons cravates et chemises claires dont les pointes de col rebiquent. Plaqués au savon, faute de gomina, mes cheveux séparés par une raie à gauche frisent comme la route de Vannes¹⁹⁸. J'aime bien quand, dans l'église, les fraîches voix si bien fondues des nonnes répondent à l'aumônier, entonnent chants et cantiques.

La chapelle est le seul endroit où, sous l'œil vigilant des soeurs, nous entrevoyons les convalescentes. Je suis attiré vers une Louissette de Nantes, qui me regarde aussi. Mais nos platoniques relations se bornent à de lointains sourires. Que nous nous contentons de peu !

Paradoxalement, nos chères soeurs, ces adoratrices professionnelles de Jésus qui nous recommandent tant d'aimer notre prochain, réprouvent toute tentative de rapprochement avec les filles ! Voyant partout Satan et le péché, chacun doit vivre, jouer, souffrir dans sa tour d'ivoire, puis elles s'étonnent quand les jeunes mariés se comprennent mal.

Toutes de blanc vêtues sous leur cornette amidonnée, nos religieuses gèrent tous les services de l'hôpital, sous la conduite de notre Bonne Mère Supérieure. Pour sa fête, commencée bien sûr par une messe, nous les jeunes interprétons en son honneur un chant composé par une soeur :

I

Tous pour marquer notre tendresse

Nous vous offrons en ce beau jour

Un gros bouquet fait de sagesse

De reconnaissance et d'amour.

II

Refrain

Chantons enfants, chantons en chœur

¹⁹⁸ Route très droite.

*Chantons en ce jour de bonheur
Chantons enfants, chantons en chœur
Chantons tous notre chère sœur.*

Puis nous, les garçons, avons joué les Fourberies de Scapin ou j'interprétais un meunier. Les filles ont présenté des danses bretonnes, non mixtes. Les cavaliers étaient des demoiselles moustachues, ma Louissette évoluait sous une jolie coiffe de Pont-Aven.

Nos forces revenant doucement, nous, les cinq jeunes convalescents, allongeons nos promenades-explorations. Assoiffés à trois kilomètres de l'hôpital, nous demandons un jour innocemment de l'eau dans une ferme ! Boire de la flotte dans le vignoble nantais, quelle horreur ! Le paysan nous offre des tournées de «Gros Plant» nouveau. Alléchés par l'aubaine et légèrement éméchés, nous en visitons une autre.

- De l'eau ? Jamais de la vie, les gars ! Laissez-la aux Frisés ! Goûtons plutôt mon Muscadet ! «Et encore une que les Boches n'auront pas !» clame traditionnellement le fermier en débouchant la bonne bouteille.

Sur nos estomacs vides et pas habitués à la boisson, l'effet est immédiat. La conversation sur le vin nouveau, notre vie à l'hôpital est d'un facile ! Plus du tout poussés par la soif, nous entrons dans une troisième où la patronne, amusée de notre ébriété, nous mène déguster son «Pinot» au cul des barriques. Dans le magasin d'un quatrième, le vigneron nous achève au terrible «Noah» !

Nous voilà guéris et forts ! Terminée la maladie ! Finis nos poumons percés, nos coeurs qui cognent, nos jambes ramollies, nos faiblesses habituelles ! Ne sommes-nous pas des Hommes ! Sur la route au clair de lune, nous marchons virilement, nous hurlons à réveiller les morts, nous jouons aux poivrots, nous tanguons bras dessus, bras dessous, nous titubons. Nous nous battons avec de la boue. Nous nous culbutons dans les prés, nous roulons dans les fossés, nous rigolons comme des fous ! Oubliés l'hôpital, le couchage obligatoire, l'extinction des feux.

Oh ! combien notre arrivée dans le bourg ne passe pas inaperçue. Nous y braillons fièrement à tue-tête, les fenêtres s'ouvrent ! En rentrant à l'hosto, nous réveillons tout le monde en beuglant joyeusement des chants paillards à faire blêmir un régiment de nos prudes nonnes ! Elles qui, inquiètes, craignant l'accident, l'arrestation par les Boches partaient à notre recherche.

Le violent sermon de notre Bonne Mère Supérieure, les reproches indignés d'une quinzaine de nos chères soeurs, qui jappent toutes à la fois, n'entament nullement notre éclatante euphorie. Leurs engueulades accablantes glissent sur nos mines hilares, leurs visages courroucés toisent nos trognes cramoisies. Leurs regards scandalisés réjouissent nos yeux extasiés. Nous leur répondons même gaillardement, ce qui les met encore plus en rage ! Qu'auraient-elles dit si, dans notre candide allégresse, nous les avions invitées à chanter et danser avec nous ?

Expédiés au lit sans manger, notre nuit fut pénible, coupée de vomissements. Et pas question d'obtenir de l'aspirine pour nos migraines. Au matin, mes frères, la gueule de bois et les tempes douloureuses, la tête basse et les vêtements crottés, finie la crânerie de la veille ! Quant à nos épouses du Christ dans leur longue robe, ce ne sont plus de douces soignantes aux voix mélodieuses, mais d'impitoyables juges aux timbres acerbes rangés en Tribunal ! Pour découvrir les meneurs, pour séparer le bon grain de l'ivraie, quelle inquisition pas très catholique, quel zèle policier, avec interrogatoires individuels et avalanches de questions n'avons-nous pas subis !

Puis, quelles tirades, quelle aubade sans guitare nos bonnes soeurs ne nous ont-elles pas chantées ! Oh, quel savon ! quelle danse, ma mère ! Avec menaces : de renvoi immédiat, de lettres aux parents. Si l'hôpital avait disposé d'une prison, nous n'y coupions pas ! Leur colère un peu calmée, elles ont attaqué le sermon final, plutôt longuet !

«Et comment vous, des enfants malades, vous enivrez-vous !»

«Et cet horrible exemple que vous donnez aux petits orphelins de l'hôpital

«Et l'alcoolisme qui provoque tant de ravages chez nous !»

«Et les Allemands à qui vous offrez cet affreux spectacle !»

«Et tous les affamés des villes, quand vous êtes ici bien nourris !»

«Et la guerre, les centaines d'hommes qui meurent chaque minute !»

«Et les prisonniers qui croupissent dans leurs stalags !

«Et Notre Maréchal qui veut tant reconstruire notre Patrie en deuil !»

«Et Satan, le démon à qui vous n'avez pas résisté !

«Et Notre Seigneur Jésus-Christ crucifié pour vous !

«Et notre Bonne Mère Supérieure que vous peinez tant !»

«Et, jeunes ingrats, si vos parents savaient !»

Et... et...

Elles ont enfin passé l'éponge, mais nous ont privés de sortie, de desserts et expédiés dare-dare à confesse, implorer le pardon de nos offenses à Dieu ! L'aumônier, de mèche, nous a infligé des dizaines d'interminables chapelets pour expier notre noir péché qui nous semble bien mince ! Devenus les vedettes de l'hôpital, tous les malades voulaient savoir comment nous avions pu sans bourse délier. Avons-nous suscité des vocations de buveurs d'eau ? Jusqu'aux commerçants goguenards et complices qui nous interpellaient :

- Alors les gars, on se cuite, à votre âge, c'est du beau !

JE MARCHERAI SUR LES GENOUX

Larnac, personnage exceptionnel, est un ancien soldat aux orteils gelés au front en 39. Amputé des deux pieds, passé «x» fois sur le billard. Il rentre de Nantes où les chirurgiens lui ont encore coupé un morceau, toujours plus haut... Mais cet ex-prestidigitateur professionnel ne se laisse pas abattre. Ce gai luron à l'inépuisable stock de trucs et blagues a le don de captiver le public.

Est-ce le manque d'hommes, son intarissable bagout, même sans pieds, ce charmeur de métier, cet infatigable coureur de jupons a toujours beaucoup de succès. Des dames du bourg viennent jouer... aux cartes avec lui. Même nos chères soeurs sensibles à son charme le visitent souvent, se laissent un brin courtiser. Est-ce pour le consoler ou être distraites ?

A l'approche de Noël, avec si peu de jouets dans les magasins, il se lance dans la fabrication de petits camions en bois qu'une commerçante lui achète. Je m'associe à son entreprise et nous devenons inséparables. Avec un outillage de fortune, sa table de nuit en guise d'établi, et son lit comme chaîne de montage, nous scions, taillons, polissons, peignons, roues, essieux, châssis, moteurs, cabines. On ne peut dire que nos chères soeurs soient ravies de voir une chambre de blessé transformée en atelier de construction d'automobiles avec des pièces de camions stockées dans tous les coins et les draps couverts de copeaux. Mais il est le grand mutilé qu'elles ménagent. Puis il veut quitter sa chambre, voir du monde, prendre l'air.

-Comment vous déplacerez-vous, sans appareil, sans voiturette ? rétorquent les soeurs.

-Sur les genoux ! répond-il déterminé.

Nantis d'anciens pneus d'auto, nous fabriquons des genouillères. Puis, je le porte sur mon dos jusqu'à la salle de repos où il va et vient sur ses «chaussures sans bon» et tient son auditoire en haleine, à genoux comme assis !

Aujourd'hui, grande nouvelle ! Les Américains ont débarqué... en Algérie. Notre pétainiste Armée leur résiste et perd 1200 hommes, avant que toute l'Afrique du Nord tombe aux mains des Alliés. Puis ce 11 novembre 1942, contrairement aux clauses de l'Armistice, les blindés allemands franchissent la ligne de démarcation et occupent toute la France.

Outré, Larnac lance à notre groupe de malades :

-Face aux envahisseurs Boches, qui nous arrêtent, torturent, fusillent, déportent, qui nous pillent comme nous ne l'avons jamais été, qui retiennent nos prisonniers, exilent nos travailleurs, qui nous traitent comme des serfs, pourquoi ceux dont le métier est de protéger la Nation restent-ils toujours l'arme au pied ? Jusqu'où vont-ils se plier sous la botte des Boches ? Pourquoi ne voit-on guère nos galonnés leur résister dans les maquis ? A part De Gaulle condamné à mort par Pétain et la poignée des Français de Londres ?

«Est ce parce qu'un vieux Maréchal octogénaire et gâteux décide de collaborer avec les Boches que les milliers d'officiers français doivent tous le suivre comme un seul homme ? La fidélité envers Pétain, chef suprême de l'armée, l'ordre c'est l'ordre, la crainte d'inutilement verser le sang français, ne pas vouloir compromettre sa carrière, une certaine anglophobie expliquent-ils tout cela ?»¹⁹⁹ .

Puis nouvel épisode, refusant de rejoindre les Alliés, pour ne pas tomber aux mains des Allemands qui l'assaillent, l'escadre française de Toulon se saborde²⁰⁰ .

Ainsi, nous n'avons plus de marine, plus de colonies, plus de «zone libre». Après ce désastre, quand toute la France vit sous la botte nazie, qu'a conservé le Maréchal avec sa collaboration ? Mais qu'il est difficile en lisant la presse d'obtenir une vue d'ensemble des événements. Nous n'en saisissons qu'un aspect fragmentaire !

Déjà certains officiels estiment, d'après les pertes de nos importations d'Afrique du Nord²⁰¹ , de combien nos rations vont encore diminuer ! La suppression des importations de cacao entraîne d'ailleurs l'arrêt de la distribution de chocolat aux enfants. Une nouvelle fabrication est envisagée, pour prolonger nos maigres stocks de cacao !²⁰²

J'écris à Nantes :

«Chers tous deux,

«Pour chauffer notre salle de repos récupérée depuis le départ des Boches, nous bourrons le petit poêle de bois ramassé dans nos balades. Dès qu'il fait beau, nous siestons sur nos chaises longues dehors. Je continue ma vie de rentier où tous mes jours sont dimanches ! Mais je n'ai presque plus d'argent. J'avale beaucoup de bouquins d'Alexandre Dumas. Comme on doit tout éteindre dès l'extinction des feux, je me suis bricolé une lampe pour lire sous mes

¹⁹⁹ «C'est incompréhensible ! Non seulement nos troupes n'ont pas tiré un coup de feu contre les agresseurs Boches, alors qu'elles ont bien lutté contre les Alliés en A.F.N., mais encore, au lieu de donner leurs fusils aux résistants qui en manquent cruellement, elles ont tranquillement remis leurs armes, leurs matériels, cachés... aux Nazis qui vont les utiliser contre les Anglais ! Un comble»

²⁰⁰ Ainsi, notre flotte dont nous étions si fiers, la deuxième du monde après l'anglaise, elle si coûteuse aux contribuables, qui ne servait pas à grand chose en temps de paix, voilà qu'en guerre où elle pouvait être utile, elle est au fond de l'eau !

²⁰¹ Pertes annuelles : 6 millions d'hectolitres de vin, 24 000 tonnes d'oranges, 12000 tonnes de raisins, 15000 tonnes d'huile d'olives, sans parler des céréales, légumes, moutons, riz, pâtes, haricots, épices, café, etc.

²⁰² Avec 65 % de sucre et 35 0/0 de cacao.

couvertures. Les brosses à dents sont introuvables au Loroux, la mienne est si usée que j'utilise mes doigts qui sont plus souples que le manche. Pouvez-vous m'en dénicher une à Nantes ou une vieille ayant encore quelques poils !»

«Mon cher Georges,

«Dimanche dernier, avec mon pneu éclaté, je suis rentré quinze kilomètres à pied. Si le vélo est réparé, je viendrai te voir samedi, pour un questionnaire du gaz et une demande de galoches pour toi. Je te porterai 20 francs. Ton petit frère qui t'aime beaucoup !»

«Mon cher petit Georges,

«J'espère que tu viendras un peu égayer la maison pour les fêtes. L'absence de ton père est déjà assez pénible.

«Ta maman qui ne t'oublie pas.»

Pour Noël, nonnes et aumônier ont mobilisé les jeunes convalescents pour décorer la chapelle, aménager une crèche grandeur nature. Le Maréchal s'est adressé au pays :

«Mon honneur à moi est de rester à mon poste, face au danger, sans armée, sans flotte, au milieu d'une population malheureuse.»

Quant au cardinal Gerlier, il a déclaré :

«Le monde expie aujourd'hui ses iniquités et ses crimes, sources de nos malheurs.»

Après nous être farci, en l'honneur de la naissance du Christ, un tas de prières, des messes et un joli morceau de poulet, nous obtenons le premier de l'an, la tant désirée permission de rentrer chez nous, afin de passer aussi la radio en ville.

NOËL DE GUERRE !

En ce glacial et sombre 31 décembre 1942, je débarque à la gare de Nantes, devant les habituelles et raides sentinelles boches, casquées, bottées, en longues capotes et mitraillettes sous le bras, qui contrôlent les passagers, à la recherche d'évadés, de réfractaires. Escortés de Frisés, je croise un plein train de requis pour l'Allemagne, petites valises à la main et pas la chanson aux lèvres. Beaucoup de femmes, avec des sacs à provisions et pas la joie dans le regard, partent battre la campagne, en quête de ravitaillement.

Les devantures des bazars font bien triste, avec seulement quelques rares et chers jouets en bois : quilles, camions, canards, cubes, châteaux en carton-pâte et une poignée de livres. Finies les vitrines illuminées assiégées de joyeux bambins; disparus les rayons de tricycles, vélos, trottinettes; envolés les jeux mécaniques, trains électriques, mécanos, soldats de plomb; évanouies les magnifiques poupées vêtues comme des princesses. Qu'être enfant n'est pas gai ces temps !

A part le portrait du Maréchal, des affiches du Secours National, des bouteilles et emballages factices, des réclames d'avant-guerre, les magasins sont vides, les étagères dégarnies. Fatigués d'être dérangés inutilement, les commerçants découragent les clients d'entrer par des pancartes sur leurs portes :

«Plus de beurre cette semaine !»

«Les confitures n'ont pas été livrées !»

«Pas de fromage en ce moment !»

«Les pâtes de décembre ne sont pas en vente !»²⁰³

Mais où sont donc les magnifiques plats remplissant les charcuteries d'avant-guerre, les amoncellements de bouteilles et victuailles débordant des épiceries, les montagnes de gâteaux et chocolats garnissant les pâtisseries, les beaux légumes et fruits d'Espagne ?

Suite à leur croissante pénurie, le gaz et l'électricité ne sont distribués qu'au compte-gouttes. Tous les cinémas et théâtres ferment le mardi; la consommation des hôtels et salles de spectacles doit diminuer de moitié. Par contre, les 24 et 31 décembre, cafés et restaurants restent ouverts jusqu'à minuit. Par manque de charbon de bois pour les gazogènes, les transports Drouin ont suspendu leurs services d'autocars !

Comme la maison est froide ! La première de nos deux attributions de charbon pour l'hiver est de 100 kilos pour les foyers de deux ou trois personnes²⁰⁴ . Il est recommandé de le ménager au maximum et de le garder pour la période des grands froids²⁰⁵ .

J'accompagne en courses ma mère qui me dit :

-Privée de l'huile d'A.F.N., la ration mensuelle de matières grasses est tombée de 430 à 310 grammes dont 175 de beurre et 135 de margarine servie par 50 grammes à la fois. La première distribution du mois n'a eu lieu que le 11 décembre. Encore une fois, la ration de café est réduite de 45 à 30, puis à 15 grammes par mois²⁰⁶ servie avec 55 grammes de chicorée et 80 grammes de succédanés. C'est une tasse de moka tous les trois jours. Celle de savon est aussi diminuée de 70 grammes à 37 grammes.

Notre épicière nous montre le dernier «Avis» de la Kommandantur :

«Commerçants, vous êtes obligés d'honorer les tickets d'alimentation et de matières grasses présentés par les civils et militaires allemands, quelles que soient leurs dates d'émission et même sans inscription. Si vous refusez et qu'il est prouvé que vous aviez du beurre, les sanctions seront très sévères ! De même, les bons d'achat de textiles et chaussures émis au profit des militaires et civils du Reich ne sont jamais périmés ! Vous devez les accepter !»

Faute de sucre, la fabrication des confitures est réduite; par manque de charbon, nous toucherons du sel gemme non raffiné. Ainsi, avec le pain noir, nous aurons du sel noir ! «Non, affirment nos officiels éternels optimistes, la campagne 42 n'a pas été déficitaire, nous n'en manquerons pas !» Comme il est introuvable, la vente en est limitée à une livre par personne.

Au marché, à côté de topinambours abondants, nous trouvons après de longues queues, quelques poireaux, carottes, navets et betteraves²⁰⁷.

²⁰³ «La distribution de sucre est finie !
«Pas de savon avant fin janvier.»
«La viande ne sera servie mardi qu'aux inscrits numéros 300 à 490 !
«La vente du tabac est terminée plus d'allumettes avant jeudi !»

²⁰⁴ 50 kilos pour les foyers d'une personne, 150 kilos pour ceux de quatre ou cinq personnes. Les détenteurs de carte de bois de chauffage en perçoivent 100 kilos.

²⁰⁵ Les foyers sans gaz, ni électricité, ni charbon reçoivent un litre d'alcool à brûler pour leur cuisine et un demi-litre de pétrole pour leur éclairage.

²⁰⁶ Soit trois cuillerées à soupe de café moulu par mois !

²⁰⁷ On nous dit qu'à Lyon, les rations avec les cartes sont d'une livre à deux kilos de tickets-légumes par semaine et 500 grammes de tickets-fruits. Les topinambours et rutabagas y sont aussi rationnés.

Et voilà qu'un arrêté autorise les marchands à imposer aux clients la vente des rutabagas pour obtenir des légumes rares. Ainsi pour avoir des choux, il faut prendre des raves, même si nous ne les aimons pas. Ce qui était entorse courante aux règlements devient pratique légalisée !

En rentrant, nous croisons des équipes élaguant les arbres. Même des messieurs très bien, à cravates et chapeaux mous, n'hésitent pas à se précipiter pour disputer aux pauvres les petites branches abandonnées...

Le médecin du dispensaire où je passe la radio m'accorde une prolongation de trois mois et me met en garde :

-Soyez bien vigilant, avec la baisse générale de l'hygiène, les restrictions, la vie est très difficile ! La tuberculose a augmenté de trente pour cent sans que nous puissions l'enrayer !

Les semelles des grolles de mon père sont mortes. Dès qu'il pleut, j'ai les pieds trempés par des trous larges comme des pièces de cent sous²⁰⁸ . Dans les magasins quasi vides, on ne trouve sans bon que de chères chaussures nationales, à dessus toilés et semelles de bois sciées pour leur donner un peu de souplesse, des sandales de raphia et de joncs colorés ou des bricolées dans de vieux pneus d'auto.

Heureusement, je récupère au grenier d'anciens brodequins anglais raflés en 40. Ils sont déformés, racornis et encore trois pointures trop grandes, mais à la guerre comme à la guerre ! Avec des chiffons, des semelles de carton, deux chaussettes, des lacets serrés, mes pieds flottent encore mais ils ne craindront ni la pluie ni le froid cet hiver. Seulement, ces énormes godillots à "la Charlot" que je barde de fers et clous sont d'un lourd à déplacer ! Quelle drôle d'allure ils me donnent avec mon éternel costume de communiant à veste croisée, que je ne peux boutonner tant elle me boudîne et mes étroites jambes de pantalon de plus en plus courtes dont j'ai honte !

Nous profitons de ma présence pour répondre à la lettre du père :

Décembre 1942 :

«*Ma chère Delphine, cher petit Gustave,*

«*Je vous envoie de bien tristes vœux de Bonne Année. Espérons que 43 verra la fin de notre séparation. Il neige et fait très froid depuis huit jours, mais la santé est à peu près bonne. Les jours s'écoulent toujours aussi lentement. Je tiens le coup dans l'espoir que ces événements se termineront prochainement. En plus du savon, envoyez-moi un rasoir, avec deux paquets de lames et un blaireau. Votre lettre m'a rassuré sur Georges, mais veillez bien sur ses poumons !*»

«*Mon cher papa,*

«*A deux, nous avons passé un fort triste Noël de guerre, dans notre logement froid, devant nos assiettes presque vides. En rêvant tout haut à nos réveillons d'avant-guerre. Nous avons bien vite avalé notre mince repas de fête, un bout de langue de bœuf. La maison nous semblait d'un vide sans nos chers absents, nous nous sommes couchés très tôt. Nous avons hâte que Georges revienne guéri !*

«*A l'atelier, je fais des clés et des bricoles pour les clients. Au cours, j'ai 15 de moyenne et suis premier. Le patron m'a donné 100 francs de prime et le directeur du Centre m'a félicité ! Tu parles si je suis content !*»

«*Mon cher petit Gustave,*

²⁰⁸ Cinq francs.

«Nous sommes heureux d'avoir Georges pour le Nouvel An. Pour réjouir un peu les enfants, j'ai invité Victorine²⁰⁹ qui est seule et Jeanne Benoît dont le mari est hébergé comme toi !²¹⁰ . Nous avons mangé le fameux lapin du rationnement, avec une purée au lait écrémé, un gâteau de guerre, des pommes cuites et un litre de vin.

«L'an dernier, Georges a réussi ses patates et légumes comme un vrai petit jardinier. Depuis sa maladie, je fournis au Père Baptiste graines et plants et nous partageons les récoltes. Je mets surtout des patates et haricots. Ça me revient cher, mais comment faire ? Je termine ma semaine le dimanche à 14 heures... et j'ai tout mon travail à la maison. Gustave a ses cours du soir et visite souvent son frère à l'hôpital. Tu retrouveras ton jardin en revenant, c'est l'essentiel !

«Nous avons très peu de savon, je t'en enverrai lors de la prochaine distribution de février. Que nous réserve 1943 ? Espérons que cette année ramènera nos chers exilés et des jours meilleurs !»

Le 3 janvier 1943 :

«Mon papa chéri,

«Ma santé s'améliore, mes poumons se cicatrisent, je prends du poids, mais je dois éviter les efforts, les chauds et froids et ne faire aucun sport. Plusieurs de tes camarades sont hébergés rue Descartes²¹¹ . J'attends avec impatience ma sortie pour terminer mon apprentissage.»

Je revois quelques copains, dis bonjour aux voisins et amis du quartier. Je vais en vélo au jardin et regagne la Gare d'Anjou. Au guichet, je lis un «Avis»

«La S.N.C.F. annonce une nouvelle compression de ses trains de voyageurs. Elle invite instamment le public à limiter ses déplacements aux cas d'impérieuse nécessité. Elle envisage une priorité pour les voyageurs ayant un indiscutable motif de circuler en train.»

Difficilement, je trouve une petite place sur la banquette de bois d'un compartiment archibondé. Au milieu des «au revoir», dans un grand bruit de bielles, de jets de vapeur, le petit train démarre. Péniblement, il traîne, tire, hale ses wagons remplis jusque sur les marchepieds, des bords de Loire aux coteaux bordant le fleuve. Lancé sur sa voie étroite, il tangué, halète, jette ses teuf-teuf et crache d'épaisses fumées noirâtres, pleines d'escarbilles qui retombent partout et salissent les voyageurs. De courbe en ligne droite, de virage en tunnel, il se hisse laborieusement et salue gaiement de ses tchou-tchou traînant tous les croisements de routes et chemins.

A toutes les gares, stations et haltes de la ligne, il s'arrête, vide sa cargaison de paquets, journaux, voyageurs et recharge des bicyclettes, colis, passagers. Et il manœuvre ici, prend de l'eau là, enfourne du charbon ailleurs, laisse un wagon plus loin. Sans oublier les «arrêts-Muscadet» du mécanicien assoiffé par les centaines de pelletées balancées dans la chaudière. Assourdis par le tintamarre, ballottés en tous sens, leurs têtes bringuebalées sans arrêt, les gens bavardent à mots couverts pour ne pas être repéré comme anti-Boche !

Nos pieds sont coincés par de multiples bagages de guerre : vieilles malles aux ferrures rouillées, petites valises fatiguées en carton bouilli, sacs à provisions déformés, paniers d'osier rafistolés, caisses en bois avec une poignée, paquets renforcés de ficelles de papier. Nous

²⁰⁹ une amie de ma mère.

²¹⁰ Emprisonné.

²¹¹ Rue de la prison

regardons les vaches qui redressent la tête pour nous contempler et les vigneronns qui dépliant leurs reins penchés sur les ceps. Les courants d'air nous dépeignent et refroidissent les stoïques sportifs de la plate-forme, ouverte à tous les vents, qui courbent la tête sous la bise et les escarbilles.

Je débarque en gare du Loroux, mains et figures noircies, vêtements fripés. Pendant que le wagon de queue disparaît vers l'Anjou dans un dernier sifflement et que des citadins affamés partent à pied visiter les fermes. Ils reviendront ce soir, leurs sacs plus ou moins pleins.

DIFFICULTÉS PAYSANNES

Passionné par les guerres vendéennes, un vieux et cordial docteur du bourg a toute sa vie recueilli témoignages, documents et archives familiales sur ces années terribles. Depuis 1893, il a entassé des tas de notes rédigées pendant ses tournées, d'une écriture de médecin pressé, sur des récits transmis oralement de génération en génération. Comme malgré ses grosses lunettes il est presque aveugle, les sœurs m'envoient chaque matin l'aider à déchiffrer ses «hiéroglyphes» et les taper sur une antique machine pour qu'il les classe en vue de publier un livre. Pour ce long travail de rat de bibliothèque, je reçois, de temps à autre, une douzaine d'œufs que je donne à mon frère.

Enfermé dans son vieux cabinet sombre, bourré de bouquins, pendant de nombreuses semaines, je vis au jour le jour, ce qui me rappelle «*Quatre-vingt-treize*» de Victor Hugo. Je suis les marches, les combats des cohortes vendéennes, leurs farouches batailles contre Hoche et les Bleus, les actions de leurs chefs, Bonchamps, Stofflet, Cathelineau, Charette fusillé place Viarme au siège de Nantes, leur prise de Saumur, leurs défaites au Mans, à Cholet, Savenay, et la vie quotidienne des familles, les représailles, les maisons et récoltes incendiées, les morts !

Après la longue cure, je rejoins mon compère Larnac qui a obtenu une voiturette à trois roues qu'il actionne avec le volant d'avant en arrière. Fièremment, il circule ainsi dans l'hôpital, puis dans le bourg. Assis sur le porte-bagages arrière, je l'accompagne partout en poussant des talons. Dans cet équipage, lui tirant, moi poussant, nous visitons tous les patelins à dix kilomètres à la ronde. Même un jour, nous descendons à Nantes, Larnac a le cafard ! Visite-éclair aux trois places : Commerce, Royale et Graslin, chopine de Muscadet sur le Quai de la Fosse, un regard au Pont Transbordeur et nous remontons par le tortillard. Comme dans l'«*Aveugle et le Paralytique*», un gamin qui porte sur son dos un mutilé des deux Pieds, qui circule sur les genoux dans le wagon, ça déclenche la curiosité.

A trois kilomètres du Loroux, au milieu de coteaux plantés de vignobles et de pittoresques moulins à vent, des cousins germains de ma mère m'accueillent gentiment et me cèdent du beurre, du ravitaillement pour mon frère. Je discute souvent avec les enfants marqués par l'action catholique, le monde paysan quand je le suis par la classe ouvrière, le militantisme de mon père. Après une génération en ville, comme nos conceptions diffèrent. Ils se plaignent beaucoup des difficultés des agriculteurs.

«Sans carburant, les tracteurs sont depuis longtemps arrêtés. Faute de mécaniciens, de pièces introuvables, nos charrues, herses, faucheuses sont souvent immobilisées. Même avec des bons monnaie-matière, nos outils à main, usés, ne sont plus remplacés. Nous ne trouvons plus de matériaux, de ciment, de planches, de pointes, de fil de fer pour entretenir nos bâtiments et nos clôtures. Nous manquons des bras des prisonniers, de chevaux, d'engrais, d'huiles, d'insecticides, de semences. Souvent cultivées par des femmes, des réformés, des

adolescents, des vieux, malgré l'aide de volontaires ou réquisitionnés, les fermes des environs tournent au ralenti. Leurs rendements sont bien inférieurs à ceux d'avant-guerre !

«Malgré leurs cartes de rationnement, nos bêtes sous-alimentées sont bien maigres, les tourteaux d'Outre-Mer leur manque; la production des vaches laitières est faible; faute d'avoine, nos chevaux dépérissent. Les sons et céréales diverses incorporés au pain font défaut pour élever nos lapins et volailles. Nos porcs mal nourris, entre autres de glands moulus, engraisent peu !

«Soi-disant pour obtenir des outils, des fers à chevaux, des engrais, nous remplissons toutes sortes de questionnaires. Nous déclarons nos surfaces cultivées, nous énumérons nos arbres fruitiers, nous indiquons le nombre et l'âge de tous nos animaux... Nous devons déclarer toutes les naissances de nos veaux, porcelets, agneaux, chevreaux, toutes nos récoltes de grains, fourrages, légumes secs, pommes de terre, etc.²¹² .

«Les tracasseries officielles ne nous épargnent pas. La vente des foin et fourrages de la récolte 42 est interdite ! L'autorisation pour transporter du fumier est à demander trois jours à l'avance ! Les taillis de plus de 10 hectares sont à déclarer ! Les agriculteurs ne fournissant pas leurs impositions de paille et de bois de chauffage sont punis d'amendes ! etc.

«Curieusement, les officiels tolèrent la tricherie ! Exceptionnellement et sans encourir de pénalités, disent-ils, rectifiez vos déclarations inexactes de vendanges jusqu'au 31 janvier. Passé ce délai, de sévères sanctions seront prises !

«Malgré tout, nous sommes plus heureux qu'en ville. Nous buvons le lait de nos vaches et en faisons du beurre. Nous filons la laine de nos moutons et en tricotons de chauds pulls et douillettes chaussettes. Le miel de nos ruches nous sert de sucre. L'abattage familial, difficilement contrôlable, nous octroie un porc pour trois personnes et un mouton par tête et par an. Nous ne manquons pas de vin, de fruits, de légumes, d'œufs. Nous cuisons notre pain, distillons notre alcool, nous dégustons notre moka, une tisane d'orge corsée de glands, de pois chiches et de pépins de raisins grillés !

«Enfin, nous paysans résistons, en refusant l'heure boche ! Quand en ville, vos pendules fonctionnent à l'heure de Berlin, nos réveils sont réglés à l'ancienne heure, 120 minutes plus tard. Ce qui crée deux rythmes de vie différents. Dans les cités, vous vous levez et couchez tôt, dans les fermes on se lève et couche tard. Ainsi à 20 heures à la campagne, on dîne, quand en ville vous vous mettez au lit !»

Nous, dans le bourg, vivons entre deux mondes. Nous précisons toujours l'heure d'un rendez-vous : est-ce midi heure allemande ou «à l'heure du soleil» ? Même le journal précise lors de réunions paysannes²¹³ «à l'heure allemande».

²¹² «Les réquisitions successives de chevaux pour l'Armée française, puis allemande, nous privent de nos instruments de travail. Deux fois l'an comme tous les propriétaires, nous présentons nos chevaux à la commission allemande de réquisition. L'animal doit être correctement ferré, muni d'un licol et d'une couverture. Toute bête retenue est emmenée de suite. Toute vente envisagée de cheval est d'abord obligatoirement signalée à la Kommandantur qui dispose d'une semaine pour l'acheter. Puis nous paysans sommes prioritaires dans la transaction. Toute vente en infraction à cette ordonnance est nulle !»

²¹³ Lors d'une de ces assemblées au Loroux, un officiel en tournée a proclamé : «L'importance du retour à la terre, la primauté de l'agriculture dans la France du Maréchal ! C'est de la paysannerie, élément essentiel d'ordre et de paix que dépend le sort du pays !» Puis il a glorifié les paysans bien pensants durs à la peine, détenteurs des vraies valeurs vichystes : «Travail ! Famille ! Patrie !». Enfin, devant l'angoissante pénurie actuelle d'huile et de graisses, il a lancé une vigoureuse croisade pour la culture r des colzas, tournesols et oléagineux métropolitains.

LES VEILLEUSES DEVIENDRONT DES PHARES

Les Boches nous harcèlent toujours de leurs avis à la population, menaces de représailles et diktats quotidiens :

«Tout Juif étranger ne peut quitter sa résidence qu'avec l'autorisation des services de police. La Loi prescrit d'apposer la mention "Juif" sur les cartes d'identité et d'alimentation des Israélites. Tous les hommes de dix-huit à soixante-cinq ans peuvent être requis pour garder de nuit les transformateurs, ponts, voies ferrées²¹⁴. Quiconque favorisera l'évasion d'internés sera emprisonné de deux à vingt-cinq ans, et condamné aux travaux forcés si c'est un garde qui les surveillait.»

Suite au très grave attentat commis à Lyon où vingt-cinq militaires allemands ont été blessés²¹⁵, le préfet, Chevalier de la Légion d'Honneur, ordonne que pour une semaine :

«Tous les théâtres, cinémas, cafés fermeront à 19 h 30²¹⁶. Toute circulation sera interdite de 20 heures à 6 heures²¹⁷.

«Tous les proches parents masculins des tueurs seront fusillés ! Toutes leurs parentes et femmes seront condamnées aux travaux forcés ! Tous leurs enfants iront dans des maisons d'éducation surveillée !», renchérissent les Boches.

Puis le journal nous apprend :

«Une dizaine de jeunes travailleurs nantais accusés de propagande communiste et de collecte de fonds pour les familles d'internés sont condamnés par la Section Spéciale à trois ans de prison !

«Que l'ouvrier nantais, Raymond Hervé, un des terroristes les plus dangereux de la IIIe Internationale, dont l'évasion entraîna la mort d'un juge à Nantes, a été arrêté à Lorient.» On lui reproche d'avoir avec sa bande «lancé une grenade dans une conférence de Jacques Doriot, déposé des explosifs, dans un bureau d'embauche de travailleurs pour l'Allemagne, au siège des Volontaires contre le Bolchevisme, dans des baraquements de l'Armée Allemande.»²¹⁸
«Jugés par un Tribunal militaire allemand, trente-sept de ces quarante-deux terroristes sont condamnés à mort dont : Raymond Hervé, Eugène Le Bris, Maurice Lagathu, André Perrachaud, Robert Douineau, André Guinoiseau...»

Ce sont presque tous des copains de mon père, adhérents du Parti avant-guerre. Un jour, à l'entrée du cimetière du Loroux, s'arrêtent des side-cars avec des Boches aux longs cirés verdâtres et plusieurs camions d'où bondissent de nombreux Fritz, lourdement armés qui braquent partout mitrailleuses et fusils. Puis ils déchargent les cercueils en bois blanc de résistants fusillés qu'ils enterrent dans plusieurs cimetières autour de Nantes pour éviter les réactions de leurs camarades et de la population.

Ces ouvriers, employés, paysans, ces communistes, gaullistes, patriotes qui attaquent à mains presque nues la redoutable machine de guerre boche n'ont rien de belliqueux militaires

²¹⁴ Les commissaires répartiront les convoqués quelle que soit leur profession à un par kilomètre de rail !

²¹⁵ «100 000 francs récompenseront toute personne qui permettra de retrouver les auteurs de cet inqualifiable attentat qui obéissent aux ordres de l'étranger. Leurs crimes provoquent des représailles d'une extrême gravité dont souffrent les civils innocents. Français, défendez-vous contre ces lâches, dénoncez-les !»

²¹⁶ «Les trains stopperont à la même heure. Les derniers trams s'arrêteront à 19 heures 15, les cyclistes à 18 heures.»

²¹⁷ «Toute infraction entraînera l'arrestation immédiate et la confiscation du véhicule. Toutes les réunions sportives sont supprimées »

²¹⁸ «Ils ont encore détruit un pylône de ligne à haute tension, endommagé le grand pont roulant d'une usine, saboté des voies, déraillé des trains et cambriolé des mairies pour y voler des cartes d'alimentation !»

de carrière. Ce ne sont pas des commandos de choc, mais de paisibles civils, des petites gens, de bons pères de famille, des jeunes réfractaires au S.T.O.

En pleine guerre, dans la si noire nuit de l'Occupation, ces résistants qui luttent dans l'ombre sont des veilleuses qui témoignent qu'un jour, ils seront des phares vers qui tous se rallieront. D'autant plus que Gestapo et Police française qui les traquent redoublent d'efforts. Pour arrêter le réseau, les suspects sont effroyablement torturés. Pour les nazis, ces résistants sont des hors-la-loi qui ne méritent que la mort !

Si dans leur ensemble, les Français sont hostiles aux occupants, rares sont ceux qui s'engagent activement contre eux. Car dans notre dure lutte pour l'existence qui accapare toutes nos énergies, se sacrifier en plus pour libérer le pays exige vraiment beaucoup de courage, d'idéal, ou d'inconscience pour affronter les nazis au faite de leur puissance.

Puis, c'est vrai, il faut bien vivre donc gagner de l'argent. A moins de subsister dans une ferme en totale autarcie, il est difficile de ne pas collaborer professionnellement avec l'occupant.

Tous les personnels des usines²¹⁹ et des Chantiers Navals, tous les sous-traitants, même en travaillant lentement, en sabotant des pièces, renforcent directement la machine de guerre nazie. Médecins, infirmières, pharmaciens en soignent les salariés. Les commerçants les nourrissent, les habillent, les traminois les transportent, les postiers acheminent le courrier de ces entreprises et de la Kommandantur. Nos Ponts et Chaussées réparent les routes et ponts utilisés par les Frisés, nos mécaniciens conduisent leurs trains, nos peintres et artisans entretiennent leurs casernes. Les produits réquisitionnés de nos paysans, ceux des conserveries, brasseries régalaient les estomacs fascistes en Russie.

Quoique certains collaborent professionnellement et résistent clandestinement cheminots, fonctionnaires, ouvriers -' certains métiers n'engagent-ils pas plus que d'autres ? Comme nous le demande Larnac dans la salle de repos.

-Dans quel monde vivons-nous, quand inspecteurs et commissaires bien Français, responsables de la défense de leurs concitoyens, participent si activement aux arrestations, tortures de Français résistants, requis ou seulement hostiles aux Boches ? Comment justifient-ils la si étroite collaboration, dont se félicitent nos occupants, entre polices françaises et allemandes. Jamais, seuls, les nazis ne porteraient d'aussi rudes coups à la Résistance. Mais l'activisme de notre «Police Nationale» avec ses fichiers, ses listes de militants ouvriers d'avant-guerre communiquées aux nazis, ses inspecteurs «concitoyens» qui inspirent confiance et confidences sont responsables de l'arrestation de milliers de patriotes, d'une répression beaucoup plus efficace. Et ces braves pandores qui ramassent les Juifs à pleins camions pour les livrer sans remords à leurs bourreaux ?

«Et la "Justice Française" ? Comment comprendre que sur ordre des fascistes, en appliquant leurs lois promulguées pour eux, des magistrats bien de chez nous baptisent terroristes des résistants dont le crime est de combattre l'occupant et les jugent, les condamnent allègrement à mort ou à de lourdes peines ? Et l'administration pénitentiaire française qui les garde derrière ses barreaux ? Et ces mercenaires de la Milice qui, aux côtés des troupes nazies baptisées forces de l'ordre, traquent les maquisards et réfractaires ? Et ces Français volontaires dans les Waffen-S.S. qui combattent les Russes ? Et ces fonctionnaires zélés qui déportent consciencieusement les travailleurs du S.T.O. ? Et les leaders des groupes fascistes français, les chefs collabos ?...

²¹⁹ D'aviation, d'automobiles, de la métallurgie.

«Et nos cadres supérieurs de l'État, nos gros industriels si soucieux de l'intérêt national et très au courant des agissements des nazis, pourquoi exécutent-ils si servilement leurs ordres ? Pourquoi fournissent-ils leurs productions avec tant de zèle aux Fritz ? Pourquoi ne s'engagent-ils pas contre eux ?

«Et les journalistes, les speakers de Radio-Paris qui par leur plume et leur voix nous rabâchent quotidiennement la propagande hitlérienne ? Et ces notables, ces professeurs qui prônent et enseignent la Kollaboration, la Révolution Pétainiste ? Et ces filles qui, toutes les nuits, font la noce avec les Frisés ? Et ces restaurateurs, patrons de cabarets qui les régalent, les distraient et... empochent leurs marks ? Et ces pillards du pays qui fournissent aux Boches matières premières, œuvres d'art, ravitaillement ? Ne devront-ils pas un jour rendre des comptes ? On ne passera tout de même pas l'éponge sur leurs crimes ! A la Libération, on épurera, bannira tous ces traîtres que l'on remplacera par ceux qui ne se sont pas sali les mains !»

Nous avons presque applaudi sa tirade !

Sous la botte nazie, les Français ne s'entendent pas en frères ! Haines, ressentiments, jalousies subsistent. De profondes rancunes, de tenaces conflits se règlent à coups de lettres anonymes à la Kommandantur. C'est simple, le coup du petit Chinois qu'on élimine sans lever le doigt. Pour se débarrasser d'un concurrent gênant pour l'avancement, d'un adversaire de chicane, d'un voisin exécré, il suffit d'écrire aux Boches qui font le boulot !

Ainsi, des vindicatifs signalent aux Hitlériens qu'Untel était rouge actif avant-guerre et critique le Maréchal, qu'un autre, gaulliste, écoute Radio-Londres et se moque de la Collaboration; qu'un troisième tient des propos anti-nazis et collecte des fonds pour les terroristes arrêtés; qu'un quatrième distribue des tracts subversifs et est de la Résistance; qu'un cinquième, réfractaire au S.T.O., se planque dans une ferme; qu'un sixième et sa famille, tous juifs, se cachent dans un grenier.

Mon père aussi a bénéficié de telles lettres écrites à la police ! Nous nous sommes toujours demandés qui les avait envoyées ? Avec ce pratique système, certaines dames éliminent leur encombrant mari. Ailleurs, c'est l'époux jaloux qui fait expédier en Allemagne l'amant haï de sa moitié; ou, c'est dénoncé par sa femme, un cultivateur qui est embarqué, pour avoir omis de déclarer un vieux revolver !

Des facteurs patriotes interceptent bien certaines lettres, les communiquent... aux résistants. Ainsi les dénonciateurs sont châtiés, mais beaucoup arrivent quotidiennement à la Gestapo qui les exploite efficacement. Par contre, certains les condamnent fermement :

«La Caisse d'Assurances Sociales ne tiendra aucun compte des lâches dénonciations anonymes signalant des abus.»

«L'Administration lance un solennel avertissement au public pour que finisse cette pratique des lettres calomnieuses. Elles créent une insupportable atmosphère de suspicion quand toutes nos forces sont nécessaires à notre redressement. Des graphologues et experts en empreintes digitales enquêtent pour retrouver ces odieux délateurs !»

VIVE LES RUSSES !

Si un temps, Hitler paradait : *«Le Don est dépassé, la Volga atteinte, Stalingrad nous appartient, sauf d'insignifiants îlots de résistance !» ...*

Voilà qu'en plein hiver, Stalingrad est encerclée, avec le général Paulus et ses 300 000 hommes que le général Manstein ne parvient pas à dégager, que la Luftwaffe n'arrive pas à ravitailler. Au lieu d'évacuer Stalingrad, Hitler en fait une forteresse-symbole où Staline concentre aussi d'énormes forces. Si les communiqués boches sonnent toujours victorieux :

«Dans les combats très violents qui se déroulent à Stalingrad, les furieux assauts soviétiques se brisent sur le mur de granit de la vigoureuse résistance allemande !»²²⁰

Des indices révèlent pourtant que rien ne va plus sur les rives de la Volga !²²¹ .

Et enfin, l'incroyable et délicieuse surprise :

«Après avoir héroïquement résisté devant un adversaire très supérieur en nombre, l'Armée Paulus a succombé à Stalingrad !»

Ainsi, 260 000 combattants, 24 généraux, le maréchal von Paulus en tête sont prisonniers des Russes. Galvanisés par leur victoire, les Soviétiques passent de la retraite défensive à l'offensive permanente. Après leur écrasante défaite, les Allemands se défendent âprement, contre-attaquent farouchement, mais inexorablement leur front recule vers l'Ouest. Cent trente-huit ans après Napoléon, la nouvelle retraite de Russie commence. L'espoir remonte. Vive les Russes !²²²

Et là-bas dans le Pacifique, après de sanglantes et furieuses batailles navales, les Marines américains ont repris l'offensive, stoppé l'irrésistible progression japonaise et obligé les Japs à ré-embarquer à Guadalcanal. Commenceraient-ils aussi, leur longue marche sur Tokyo ?²²³

Les anciens combattants parlent avec enthousiasme des soldats américains de 17-18. De grands gaillards, généreux, sportifs mais un peu naïfs qui se battaient avec un matériel énorme, qu'avec eux et les Russes, les nazis sont perdus. En attendant, ils sont bien là et la guerre aussi ! Quotidiennement, le journal nous le rappelle :

«Les violents raids terroristes anglo-saxons se multiplient contre nos villes. Leur tragique bilan s'élève à 4 758 morts et 9 785 blessés. Dans le dernier et effroyable bombardement qui a presque rasé Saint-Nazaire, plus de mille maisons ont été anéanties²²⁴ . L'évacuation de tous les enfants et de tous les non-indispensables à la vie de la Cité est ordonnée. Les odieuses agressions américaines sur Lyon ont provoqué 260 morts et sur la Région Parisienne 328 morts et 700 blessés»²²⁵

²²⁰ «Stalingrad est un terrible bain de sang où avec un courage surhumain, dans des conditions effroyables, la garnison tient toujours, sur un terrain de plus en plus étroit.»

²²¹ En fait, après des semaines, des mois de combats dantesques par moins quarante-cinq degrés, la 6ème Armée agonise, affamée, sans munitions, avec des milliers de pieds gelés, de blessés sans soins !

²²² La Volga, le Don abandonnés, les Hitlériens évacuent : le Caucase, le Kouban et de nombreuses villes russes : Krasnodar, Rostov, Kharkov, Belgorod, Kursk, Viazma... Bien sûr, nous ne l'apprenons qu'avec des jours de retard !

²²³ Leur industrie s'est organisée «à l'Américaine en une immense fabrique de matériel de guerre qui équipe, habille, loge, soigne, nourrit une douzaine de millions de G.I. à travers le monde, qui produit à la chaîne des milliers d'avions, jeeps, bateaux, canons, tanks, camions, sans parler des munitions, du pétrole, de l'aide fournie aux Alliés russes et anglais.

²²⁴ A Saint-Nazaire, huit jours après le bombardement, les incendies ne sont toujours pas maîtrisés !

²²⁵ «Suite à l'inqualifiable raid contre Rennes, 250 victimes sont enterrées aujourd'hui ! A Bordeaux, 200 morts et 300 blessés sont retirés des décombres. A Lorient, rayée de la carte par les Anglais, la population sans eau, ni gaz, ni électricité évacue la ville incendiée. Brest est réduite au tiers de sa population. A Nantes, dans un quartier populaire ravagé par les bombes, on dénombre 33 morts et 100 blessés. Après l'épouvantable agression sur Le Creusot, on compte 295 morts, 15 000 sans-abri. Dunkerque, Caen, Saint-Brieuc subissent un grand nombre de raids. L'évacuation partielle de Dieppe, Cherbourg, Saint-Malo est décidée».

«Mon cher Gustave,

«Comme tous les jours et dimanches, je porte constamment mes brodequins anglais, une soeur m'a prêté des chaussures basses pour le jour du Seigneur. Mais j'ai de si gros trous à mes chaussettes que je ne peux même pas les mettre / Alors, apporte-m'en une paire reprise.»

«Mon cher Georges»

J'ai bêché le jardin où tu m'avais dit. Quand ce sera plus sec, j'y mettrai des échalotes. Cherche au Loroux des haricots pour semer, ici ils sont introuvables ! Si Guy trouve une bicyclette, nous irons te voir. Je t'apporterai 20 francs et des chaussettes. S'il pleut, ne nous attends pas !»

«Mon cher frère»,

«Je n'ai pu te visiter dimanche. Je t'écris de mon lit, j'ai été grippé avec une forte fièvre. Ma température est tombée, mais je suis sans forces. Maman t'enverra tes chaussettes par la poste. Si tu as besoin d'autres choses, écris-le car je ne sais quand j'irai te voir. Ton petit frère qui t'aime beaucoup !»

«Mon cher Georges»,

«Excuse le papier, c'est tout ce que j'ai trouvé. Après dix jours d'arrêt, je suis à peu près guéri. Je reprends mon travail lundi. Même s'il fait froid, je viendrai te voir dimanche, en me couvrant bien. Je t'apporterai la dernière lettre de papa et nos réponses.»

<'Mes chéris»,

«Je travaille sur un tour-revolver avec un Kommando dans une usine de Cologne. Ce n'est pas le moment de flancher ! Faites bien attention que Georges ne rattrape pas froid ! Que deviennent mes copains ?»

«Mon Gustave chéri,

«Quand Georges sortira, il apprendra l'électricité, c'est moderne et compliqué, ça lui plaira sûrement. Il suivra des cours du soir comme Gustave. Ne te fais surtout pas de chagrin, tu les retrouveras tes fils, mais bien changés et plus grands que toi. J'ai déniché deux savons à barbe et un rasoir mécanique.

«Je t'annonce une bien triste nouvelle !... Raymond Hervé, Gaston Turpin, Valentin Cléro, Louis Le Paih, et d'autres, sont morts fusillés. Yvonne, la femme de Valentin, a beaucoup de chagrin et m'a chargée de te prévenir. Ils disent que c'étaient de dangereux terroristes, eux que j'ai connus si gentils !...»

«Mon papa chéri,

«Des voleurs ont forcé la cabane du jardin mais n'ont rien pris. Chez les Renaud, six gros poulets ont disparu et quatre lapins chez les Roux. J'ai bêché avec le Père Baptiste et mis six rangs d'échalotes, trois d'oignons et quatre-vingt-dix pieds d'ail. Je pêche souvent avec un camarade d'atelier et prends chaque fois une bonne friture. Ton petit Gustave.»

Le 10 mai 1943 :

«Mon cher papa»,

«J'ai quitté l'hôpital, je ne suis pas totalement guéri, mais tant de malades attendent leur convalescence. Je suis entré dans une robinetterie²²⁶ , comme apprenti-tourneur. Parmi la vingtaine d'ouvriers, Thomas, un décolleteur qui travaillait avec toi chez Babin, m'apprend des fois à tourner sur de vieux bouts de laiton. Mais en guise d'apprentissage, je balaie l'atelier,

²²⁶ Chez Piel, route de Rennes. Travail développé dans «l'Usine et l'homme», chez Plon Éditeur.

brouette des copeaux, nettoie les machines, décharge les camions. J'abats comme les compagnons des semaines de cinquante heures, sans cours théoriques avant octobre !»

LE TEMPS DES NOYAUX

Si après dix mois d'hôpital, la maison, le quartier n'ont guère changé, la situation générale et le ravitaillement se sont encore aggravés. Après bientôt quatre ans de guerre, les enfants font chétifs, les mères ont les traits tirés, les gens sont amaigris. Maman ne pèse que quarante-six kilos. Comme je jure au milieu des Nantais palots avec mes bonnes joues rouges de jeune paysan ! Mais vais-je garder ces forces et ce poids pris au Loroux ? Et la tuberculose, va-t-elle me reprendre ? Car en plus du travail dur, les repas de la maison sont bien minces ! Rutabagas à l'eau, cuisine sans beurre, lait écrémé ! Ma mère est ravie de m'avoir, mais ses croissantes difficultés alimentaires la préoccupent beaucoup. Chaque matin, elle étudie dans le journal nos futures rations. Pour mai 1943, celles de pommes de terre, pain, œufs, confitures n'ont pas changé. Celle de chocolat reprend après six mois d'interruption avec 250 grammes pour nous «J3» qui toucheront aussi 250 grammes de poisson salé et un huitième de litre de lait écrémé par jour²²⁷ .

Encore heureux si nous recevions toutes ces minces rations qui souvent sont bloquées, épuisées. Avec ses 50 francs par jour, ma mère n'achète pas certaines trop chères. On nous annonce : qu'aucune distribution de pâtes n'est prévue ce mois, nous ne recevrons pas de beurre cette semaine, les coupons de viande ne seront pas honorés... Sans parler des produits trop longtemps stockés et servis quand même : beurre rance, patates gelées, œufs gâtés, oignons germés, pois charançonnés, vin piqué. Dans les petites localités, ils n'obtiennent pas toujours leurs sucre, chocolat, café.

Comme tous les trois mois, de nombreuses inscriptions sont à renouveler²²⁸ . En général, nous répartissons davantage nos chances en nous inscrivant chez les gros commerçants mieux ravitaillés, tout en restant clients de notre irremplaçable épicière²²⁹ .

Nous passons un temps fou à chercher des choses introuvables ! On ne déniche plus dans le commerce, ni coton, ni fil, ni laine, ni aiguilles, ni ceintures, ni support-chaussettes, ni ciseaux. Et pas de ficelles, d'encre, de plumes, de valises, de bidons, de bocaux, de thermos, de brosses à dents. Et plus de pétrole, de bougies, de piles électriques et presque pas d'allumettes.

Il vaut mieux ne pas être malade ! Les pharmaciens manquent de beaucoup de médicaments et de pansements, coton, ouate, bandes, alcool, éther, chloroforme, iode, sérums antivenimeux, etc. Depuis longtemps, les casseroles émaillées, les ustensiles de cuisine en fer, les toiles cirées, les poêles, plats, marmites sont introuvables. Quant aux bols, verres, assiettes

²²⁷ Pour le mois, tous les consommateurs percevront : 1 kilo de patates nouvelles, 1 kilo de conserves de légumes, 750 grammes de pâtes, 250 grammes de légumes secs, 250 grammes de sel, 250 grammes d'oignons, 150 grammes de fromage, 100 grammes d'ail, 510 grammes de viande dont 120 grammes de charcuterie. Les 300 grammes de matières grasses seront servis au fur et à mesure des arrivages. Les consommateurs qui n'avaient pas perçu leur volaille de Noël la toucheront en mai... Seuls les inscrits d'octobre 1942 toucheront leurs 100 pastilles de saccharine, et les enfants «E» 2 citrons.

²²⁸ Pour le café, les oignons, le beurre, le sel, les confitures, le savon, le lait, la margarine les œufs, les pâtes, le poisson, le fromage, le chocolat, la saccharine, les pommes de terre, les 500 grammes de sucre de raisins, etc.

Chaque jour en apporte d'autres : inscription en vue d'une attribution de légumes secs, nouvelle inscription pour le vin, inscription obligatoire pour des conserves, les consommateurs se réinscrivent pour l'huile. Réinscription chez les bouchers avec la carte d'alimentation et le coupon UV chez les charcutiers avec «UW», chez les boucheries chevalines avec «UX», chez les tripiers avec «UY». Tous les membres d'une même famille doivent s'inscrire chez le même fournisseur.

²²⁹ Comme on ne prend ses rations qu'où l'on est inscrit, un détaillant distribue le sucre, le notre non ! Nous devons attendre ! Les officiels affirment qu'avec les inscriptions, ils servent leur clientèle avec le minimum de pertes.

découverts, ils ne sont pas donnés. Les vélos neufs sont vendus avec bons, mais sans selle ni pneumatiques.

Cette pénurie atteint tous les domaines²³⁰ , le verre manque pour remplacer les vitres cassées, nos quelques taxiphones, détériorés par des vandales sont irréparables. Les tramways, très utilisés les jours de pluie pour ménager nos chaussures et vêtements, se plaignent d'être très limités en électricité, de ne plus trouver d'acier, de bois, d'huile pour entretenir leurs véhicules²³¹ .

La savon dentifrice est un caillou. Avec notre minuscule ration de savon, cette pierre couleur de terre qui ne mousse pas et dégrasse si peu, se laver est un luxe. Nous limitons au minimum nos ablutions si nous voulons aussi faire la lessive qui est vite bâclée : mouillé c'est trempé, séché c'est lavé ! Faute de savon, ma mère comme toutes les mamans nous recommande constamment : «Surtout, ne vous salissez pas !»

Nos chercheurs mobilisés inventent bien des produits de remplacement : jupes en papier, vêtements en fibres de lin, costumes en genêts, mais certaines «découvertes» sont de vraies catastrophes. On sort habillé, s'il pleut, on rentre déguisé !... Puis, ces frusques synthétiques résistent beaucoup moins à l'usage que les chers mais plus solides vêtements d'occasion d'antan. Il faut voir les habits portés par les gens ! Usés jusqu'à la corde, où tranchent morceaux et boutons dépareillés. Qu'importe l'esthétique, seul compte ne pas avoir froid, être couvert. Pour rajeunir les couleurs passées de nos fringues démodées, nous les teignons en plus sombre.

Tout le monde est touché par cette pénurie générale. Ainsi, le maréchal-ferrant du Loroux n'a plus de clous pour ferrer les chevaux. Il ne reçoit pour sa forge que 60 kilos de charbon et 10 kilos de tôle. Combien de clients satisfera-t-il avec ? Mais ses clous d'autrefois, forgés à la main, ont bien du succès. Le menuisier refuse des commandes, faute de bois et de pointes. Il en récupère des tordues et rouillées qu'il redresse... Quant à ses bons monnaie-matière de planches pour cercueils, ils sont attribués, en fonction de ses fabrications de l'an dernier.

Les maçons n'ont plus ni ciment ni plâtre. Privés de peinture, les peintres essaient d'en fabriquer avec, de l'huile de vidange. Le manque d'étain est tel que certains le récupèrent en dessoudant des boîtes de conserves. Les coiffeurs manquent de savon, de blaireaux, de peignes, de parfums, de rasoirs mais ils doivent ramasser les cheveux pour en faire des pantoufles et des tissus. Malgré les nombreuses douleurs et caries dentaires dues à la décalcification, même les fausses dents ont disparu. Une carte de dents a été établie

Toujours par économie, la déclaration de revenus au percepteur est réduite à une feuille, mais les impôts ne diminuent pas ! Privés de papier à en-tête, les médecins rédigent leurs ordonnances sur des morceaux de cahier ! Les caractères ont si rapetissé dans le journal d'une seule page qu'il faudra bientôt aux anciens un microscope pour les déchiffrer. Nous écrivons nos lettres sur des bouts de feuille de 10 X 14 centimètres où l'essentiel est dit en douze courtes lignes recto-verso. Nous récupérons les mines des bouts de crayons et les réutilisons dans un porte-mine. Les professeurs corrigent au crayon... rouge ! Comme beaucoup, je me fabrique mes carnets avec des feuilles de papier, pliées, cousues dans une couverture en

²³⁰ La qualité de tous les produits se dégrade. Les lames de rasoir ne coupent pas, on les réaffûte en les tournant dans un verre. Un alliage d'aluminium remplace les objets et pièces en acier, en cuivre et en laiton dans tous les interrupteurs, douilles, transformateurs, fils, moteurs électriques, etc. Les balais de cuisine, comme ceux des balayeurs sont en fragiles genêts.

²³¹ De manquer de cordes pour les perches, de cuivre pour les freins, de papier pour les billets.

carton. Par manque de livres, certains élèves d'une même classe travaillent sur des manuels différents. Tous les écoliers n'ont pas reçu leurs points-papier !²³²

Ainsi nous, maîtres d'un immense empire, habitants d'un des plus riches pays du monde, dotés d'une économie très développée, gérée par des spécialistes avertis, sommes-nous devenus en quarante-cinq mois de conflit, une nation ruinée, un peuple d'affamés, de va-nu-pieds, démunis de tout, comme au temps des calamités et guerres d'autrefois ? Alors, que notre brillante civilisation, que notre moderne société, industrielle, scientifique, technique dont nous étions si fiers avant 1939 étaient fragiles !

BRICOLAGE ET RÉCUPÉRATION

Officiellement, toutes sortes de causes à nos difficultés sont évoquées, sauf la principale, les très lourdes réquisitions allemandes ! Seulement pour 1942, Radio-Londres et des tracts de la Résistance avancent des chiffres bien sûr invérifiables : 640 000 tonnes de blé, 30 millions d'hectolitres de vin, 16 000 tonnes de graisses et huiles, 120 000 chevaux, sans parler de tout le reste, sont partis outre-Rhin. Par contre, Laval déclare :

«Certains soutiennent que... les Allemands nous prennent tout ! Or, les impositions réelles pour la viande sont de 220 000 tonnes, alors que notre consommation contre tickets est de 522 000 tonnes, que l'attribution familiale a été de 190 000 tonnes et que l'abattage clandestin atteint à lui seul 350 000 tonnes. En vin, l'imposition allemande a été de 2 millions d'hectolitres et notre production de 33 millions d'hectolitres. En pommes de terre, l'imposition allemande est de 250 000 tonnes quand notre récolte se chiffre à 14 millions de tonnes !»

Mais monsieur Laval, prenez seulement les patates ! Cinq kilos d'une généreuse ration mensuelle pour douze mois, pour 35 millions de Français, représentent 2,1 millions de tonnes. Alors, où sont passées les 11,9 millions de tonnes de différence ? Ça en fait pourtant des patates !

Récupérer, c'est le mot clé de tous. Les Allemands sévissent en priorité, Vichy ensuite, les particuliers ramassent... les restes !²³³

«Les clôtures de barbelés ne comporteront que trois rangs, les fils supplémentaires seront démontés et remis en mairie.»

Nous ne gaspillons rien et raflons tout ce que nous trouvons : écrous, bois, clous, ferrailles... Ça peut toujours servir et ça ne mange pas de pain ! Rien n'est jeté, les clochards qui vivaient en faisant les poubelles rentrent bredouilles, d'autres qu'eux les visitent aussi. Nous-mêmes armés de crochets, cherchons dans les décharges tout ce qui est utilisable.

²³² Presque toujours, les nouvelles sont pessimistes :

«Les fabrications et ventes de briquets, porte-mines, stylos métalliques sont interdites. Notre industrie produit des vêtements de travail uniquement pour les ouvriers français travaillant en Allemagne et dans l'Organisation Todt. Les stocks ne permettent pas l'attribution automatique de costumes aux communiantes. Chaque Français ne recevra qu'une paire de chaussettes pour l'année. Les artisans ne recevront leurs contingents de fil, coton, rayonne que sur présentation de leurs cartes d'identité et professionnelle. En aucun cas, ils ne seront remis à des tiers»

Tous les commerçants réclament les bouteilles vides, les sacs, les boîtes. D'ailleurs, les raffineries de sucre ne touchent des attributions de carton qu'en échange des emballages récupérés. Des millions de bouteilles sont absolument nécessaires aux vignerons de Champagne pour loger leurs récoltes 1943. Ils offrent d'échanger trois vides contre une pleine vendue strictement au prix taxé. Le manque de bocaux vides retarde beaucoup la distribution des confitures.

²³³ Les vieux chapeaux mous en feutre, les disques usés sont rachetés. Les écoliers du Rhône ont ramassé 40 tonnes de vieux papiers ! Les collecteurs de bouteilles vides doivent posséder une carte professionnelle et leurs salariés un certificat légalisé de leur employeur.

Les prévoyants fouillent leurs placards, caves et greniers, ces cavernes d'Ail Baba d'où ils extraient des trésors. Des objets sans valeur avant-guerre qui n'ont plus de prix maintenant : vêtements et chaussures démodés mais solides, vieux vélos encore bons, des pneus, des valises usagés mais utilisables et des cordes, des outils, des jouets, des cartons, des chiffons...

Faute de choses neuves et introuvables, comme les artisans ne réparent plus rien, tout le monde tient avec ses vieilleries rafistolées grâce aux moyens du bord et peu d'outillage. Nous perçons avec de vieilles chignoles à main et des mèches rouillées, nous serrons les écrous avec d'antiques clés à molette.

C'est le règne du bricolage. De deux freins, nous en remontons un, de trois T.S.F., nous en fabriquons une ou un poste à galène. Nous rivons, soudons à l'étain, casseroles, bassines, seaux percés. Nous rafistolons sacs, cartables, parapluies, nous collons les papiers avec de la farine délayée. Nous ressemelons nos chaussures avec des morceaux de vieux pneus d'auto. Nous reclouons les tiges encore bonnes de brodequins irréparables sur des semelles de bois que nous bardons de clous et voilà de solides galoches. Une tôle arrondie percée de trous devient une râpe à fromage. Une moulinette dans un bocal sert de petite baratte où ceux qui touchent du lait entier font leur beurre.

Dans les ateliers, la perruque est reine :

«Soude-moi cette dent de fourche cassée, et je te recolle ton pied de chaise !»

«Tourne-moi cet axe pour ma remorque, je te fabrique un étau !»

«Répare mon fer électrique, je te fais une poêle !»

Nous revenons aux vieilles habitudes des temps de détresse ouvrière et de misère paysanne. On taille des manteaux et pèlerines dans des couvertures fatiguées. On rallonge les pantalons, on leur met des fonds, des pièces aux genoux et aux coudes des vestes. De vieux pulls démaillés, on tricote des gants, cache-col, passe-montagne. D'anciens draps usés font des torchons, des mouchoirs. De vieilles serviettes sont réduites en gants de toilette. On retourne cols et poignets des chemises, on raccommode, on reprise ! Tout est utilisé, jusqu'à l'extrême limite !

Au marché aux Puces, les choses très demandées se vendent bien chères. Un pneu de vélo fendillé atteint 125 francs²³⁴ . Les quelques bicyclettes d'occasion se bazardent à des prix faramineux. Une roue de vélo coûte le prix d'une moto avant-guerre ! Alors, nous sommes très conscients de la valeur des choses ! Nous contentant de peu, nous ne les gaspillons pas, nous apprécions ce que nous possédons car nous savons ce que c'est que de ne pas avoir.

Les souliers des gens sont dans un état catastrophique : éculés, déformés, troués. L'invitation à s'inscrire chez nos cordonniers pour les consommateurs n'ayant bénéficié d'aucun ressemelage a été suivi d'un long rectificatif :

«Faute de cuir²³⁵, de pointes, de colle, de fil, il est impossible d'assurer un ressemelage par an et par personne. Nous n'aurons donc pas de carte de ressemelage ! N'importunez pas les cordonniers qui doivent poser des semelles de bois suivant l'état de la chaussure. Français qui ne pouvez marcher sur du cuir, votre devoir est de vous entraîner à porter des souliers à semelles de bois.»

Nous les va-nu-pieds en rigolons sur un air de java :

²³⁴ 21 heures de travail de ma mère.

²³⁵ Cet été, les cordonniers ne reçoivent que du caoutchouc, le cuir est réservé pour les mois d'hiver. Il manque, parce que les peaux de bêtes abattues clandestinement seraient enterrées pour éviter les ennuis !

*«Les Nénettes et les Julots
s'promènent en semelles de bois
Mais gardent leur élégance
C'est la Java 43
Celle que l'on ne danse pas
Mais qu'on siffle en cadence !»*

Nos stocks de cuir ne permettent pas de délivrer, comme pour les textiles, des cartes de chaussures et une ration annuelle de souliers ! Les rares arrivages ne couvrent même plus les urgences les plus criantes des travailleurs de force : facteurs, agriculteurs, mineurs, cantonniers, cheminots ! Faute de cuir²³⁶, même la fabrication des brodequins est suspendue.

Les demandes d'achat pour les quelques chaussures disponibles ne se déposent qu'en cas de besoin exceptionnel et très impérieux. Elles précisent sans aucune exception l'état de tous les souliers possédés et autorisent les autorités à les contrôler par des vérifications à domicile. Mon frère qui n'a plus que des sandalettes hors d'usage, des brodequins irréparables et des souliers trop petits, a déposé sans succès trois demandes pour des sabots-galoches, alors qu'il n'a rien reçu depuis vingt-quatre mois. Des consommateurs pistonnés qui obtiennent des bons de souliers n'en trouvent pas en magasin et... attendent ! La mère d'un copain ne pouvant laisser son fils nu-pieds s'est procuré aux Puces des chaussures usagées très chères. Heureusement, notre cordonnier voisin a ressemelé mes godillots anglais, ce qui les a bien rajeunis.

Quant aux bons de pneus pour vélos, mon frère qui utilise le sien pour se rendre sur les chantiers, et qui n'a rien obtenu depuis trente mois, dépose une quatrième demande, rejetée encore par le Service des Pneus de la Préfecture²³⁷

Malgré l'importance donnée à la mère au foyer, à la natalité, s'épouser en ces temps demande beaucoup de courage ou d'inconscience. L'incertitude du lendemain, les bombardements, les départs pour l'Allemagne, la santé des nouveau-nés, l'impossibilité de se loger, de s'équiper obligent les jeunes couples à demeurer chez leurs parents. Bien sûr, ils bénéficient de quelques avantages. La moitié des meubles fabriqués leur est consacrée. Ils sont les seuls bénéficiaires des articles de ménage. Mais à chaque livre d'articles vendus doit correspondre un bon monnaie-matière de 500 grammes. Aucun poste de T.S.F. ne peut leur être attribué, les articles de faïence sont bloqués, les montres ne sont obtenues qu'avec des bons d'achat. Par contre, des dragées sont accordées pour les baptêmes après deux mois de délai et il est réparti un linge par nouveau-né !

Nous répondons vite à papa qui nous écrit :

Le 24 mai 1943 :

«Mes chéris,

«Je pèse dix kilos de plus que Georges ! Case-le en apprentissage, au mieux, car en ces temps spéciaux, comment choisir le métier qu'on voudrait. Sa paye aussi te rendra service. Je suis très heureux des notes de Gustave. J'ai bien reçu votre savon et le rasoir. Comme on ne nous rase qu'une fois par semaine, je me raserai aussi le dimanche. Seulement, vos lames de guerre coupent difficilement ma barbe dure. Avec quelle douloureuse émotion j'ai appris la mort de mes camarades, celle de Valentin Cléro, un si bon copain ! Je suis sûr qu'ils ont

²³⁶ La fabrication de maroquinerie en peaux de bovins, chèvres et moutons est interdite. Seules sont autorisées les peaux tannées de porcs, d'agneaux, de lapins.

²³⁷ «En raison de la baisse constante du contingent reçu, aucun bon d'achat n'est attribué ce mois.» Faute de matières premières, les cycles ne seront même plus fabriqués pour les particuliers.

courageusement quitté cette terre inhospitalière. Présente à Yvonne mes plus sincères condoléances. Mes amis vous ont-ils apporté des semences²³⁸ pour le jardin ? Vos lettres de France sont mes seules joies ! Elles me font tant plaisir.»

Le 24 juin 1943,

«Mon grand chéri,

«Avec quelle impatience j'attendais ta lettre. Notre vie est très dure, mon travail marche mal ! Je ne fais que cinquante heures à six francs, c'est si peu pour vivre à trois avec la vie qui augmente toujours. Nous arrivons tout juste à manger. Ah, si tu étais prisonnier de guerre ! Je toucherais les allocations militaires majorées pour chaque enfant. On me trouverait du travail. Nous t'enverrions chaque mois un colis transporté gratis. De droite et de gauche, tu recevrais des paquets de vêtements, nourriture, cigarettes.

«Malgré ta déportation en Allemagne, tu restes un prisonnier politique. Sans grand espoir, j'entreprends à nouveau des démarches pour obtenir une aide officielle régulière. C'est vrai que nous avons tes lettres. Certaines femmes n'ont aucune nouvelle de leur mari interné. Pour des semences en novembre et février, j'ai reçu trois cents francs de tes camarades. Je n'ai revu personne depuis. Ce n'est pas le moment de priver Georges qui travaille; j'ai si peur qu'il retombe malade. Mais quoi lui donner à manger ? Malheureusement, il a grandi, je n'ai plus rien pour l'habiller ! Et comme le temps passe ! Un an déjà que tu as quitté la France ! Vivement la fin de notre séparation, nous serions si heureux ensemble !»

«Mon petit papa,

«Je suis encore premier avec 15 de moyenne. Je travaille cinquante heures par semaine à l'atelier, puis j'ai mes deux heures de cours chaque soir. Après, je fais mes devoirs ou j'aide maman à la maison. Nous entretenons bien le jardin avec le Père Baptiste, nous avons même essayé du tabac et du café de pays... Gustave.»

«Mon papa chéri,

La pluie traverse le vieux papier goudronné de la cabane du jardin. Comme du neuf est introuvable et hors de prix, je le remplace par des bidons de tôle déployés, cloués, que je récupère dans la décharge des Dervallières. Voici, comme tu me le demandes, une idée des prix actuels et ce que je peux m'acheter après ma pénible journée à 2 francs de l'heure X 10 heures = 20 francs²³⁹ .

-11 kilos de rutabagas 3 kilos de poireaux

-7 kilos de choux-pommes 1 kilo d'artichauts

-5 kilos de tomates 1,5 kilo d'ail

«Ne parlons pas des prix du marché noir, ou des premiers fruits. Après mon interminable journée, je ne pourrai m'offrir que :

«100 grammes de fraises, ou 40 grammes de beurre, ou 250 grammes de raisin, ou 33 grammes de chocolat, ou 100 grammes de miel, ou 10 grammes de café. Mon papa, je t'embrasse. Georges.»

Si nous ne pouvons nous payer ces produits de grand luxe, qui seraient si nourrissants pour nous, des fortunés très favorisés le peuvent. Malgré que leur maisons et possessions menacées par les bombes soient dévalorisées, malgré que l'argent ait perdu de sa valeur, il leur procure toujours au marché parallèle : pain, œufs, huile, viande ou sucre sans ticket.

²³⁸ Sous-entendu de l'aide.

²³⁹ 600g de patates nouvelles ou 650g de haricots verts; 1500g de sucre ou 450g de beurre; 10 litres de lait ou 3 litres de vin; 1 kilo de cerises ou 5 barbes; 24 huîtres ou 30 Gauloises; 1 repas au restaurant ouvrier ou 1/6 de ressemelage.

Derrière leurs épaisses tentures, à l'abri des regards envieux, cabarets et restaurants du marché noir servent encore à prix fort aux officiers boches, trafiquants, collabos et privilégiés, de plantureux repas, abondamment arrosés où le prix de la bouteille de vin est centuplé !

LA GRANDE DISETTE

Face à la disette, les réactions des familles sont bien différentes. Si d'inconscientes cigales vivent au jour le jour, engloutissent gaillardement en début de mois leurs minces rations et veulent oublier que plus tard elles serreront leurs ceintures, la majorité répartit sa pénurie et ne mange chaque semaine que sa ration. De prévoyantes fourmis mettent même de côté une avance pour les imprévus, l'invité, les fins de mois !

Dans tous les milieux, aussi parmi les «bonnes familles», que d'égoïsme, de disputes, de dévouement, provoquent des estomacs creux manquant de pain ! Certains parents s'en privent pour que leurs enfants mangent presque à leur faim. Ailleurs, le père, qui a besoin de toutes ses forces pour gagner l'argent du foyer, rogne sur les parts de sa progéniture. Là chacun mange, quand il veut sa portion journalière pesée religieusement. Chez nous, malgré nos rations différentes, nous coupons en trois parts égales le pain disponible. D'autres se querellent farouchement, quotidiennement :

«Pourquoi mon morceau est-il encore plus petit que le sien ?»

«J'ai trop de mie, maman, donne-moi le croûton !»

«Qui m'a volé une tartine que j'avais cachée dans l'armoire ?»

«Qui m'a pris les miettes que je gardais pour mettre dans ma soupe ?»

Combien c'est douloureux pour une maman de partager en pleurant la miche insuffisante entre ses enfants faméliques, mais aussi de répartir, à tous les repas, la nourriture dont il n'y a jamais assez. Non, la fringale n'est pas une bonne conseillère et ne facilite pas la vie commune. Des affamés clament : «J'ai trop faim», et se servent de grosses parts, tant pis pour les derniers absents. Des familles de sous-prolétaires à la violence facile se battent pour de mauvais partages. Ailleurs, des parents égoïstes utilisent à leur profit les suppléments de sucre, riz, chocolat de leurs enfants. Ils ne veulent surtout pas les envoyer en colonies de vacances, ils devraient remettre leurs tickets et finis les extras,...

Dans d'autres foyers, les demoiselles, les mères se privent pour les mâles. C'est normal que les rations de viande, beurre, pain soient en priorité réservées au sexe fort. Ils ont de l'appétit, ils travaillent, faut qu'ils mangent. Les filles, ça grignote comme les oiseaux, ça vit d'air pur, d'eau fraîche, de rêves, de rien... Elles auront la taille fine, le teint clair, elles seront minces, légères... En fait, la santé de certaines en est profondément altérée...

Par contre, faut-il plaindre ou railler, blâmer ou admirer ces scrupuleux qui se contentent strictement de leurs rations, ces consciencieux qui condamnent farouchement tout marché noir, ces stoïques qui refusent tout ravitaillement en campagne ! Mais Dieu qu'ils sont maigres, que leurs enfants dont ils engagent la santé sont faibles et rachitiques !

Ce dimanche matin, au lieu de bon lait crémeux, nous cassons un reste de pain noir, dans un lait si écrémé qu'on dirait de l'eau. Ma mère boit une tisane brunâtre sucrée à la saccharine qui ne contient pas un gramme de café. A midi, nous mangeons des topinambours farcis aux nouilles et un flan de betteraves en dessert, le tout arrosé de flotte comme à tous nos repas. Le soir, après une soupe avec l'eau de cuisson des pâtes et des épiluchures de patates, nous avalons une purée de rutabagas. Pour finir, de la compote de citrouille et de pommes sans sucre. La vaisselle se fait à l'eau froide, comme la toilette, pour ménager le gaz.

A seize ans, nous avons un appétit d'ogre que nous satisfaisions très rarement. Quand nous rentrons du travail avec un grand creux au pied de l'estomac, c'est très dur de s'asseoir devant une assiette presque vide. Ce lundi soir, malgré le dévouement de ma mère, ses talents de cuisinière, on s'est mis à table devant une mince «salade» de laitue sans sauce et quelques carottes cuites à l'eau, sans un gramme de margarine, sans une miette de pain...

C'est tout ? avons-nous dit.

Eh oui, mes pauvres chéris ! Je n'ai plus de tickets, c'est la fin du mois, les magasins sont vides. A part des rutabagas ou topinambours, je n'ai rien trouvé; demain, j'essaierai d'acheter du mou de veau ^{!240}, répond notre mère en essayant une larme.

Ainsi, nous nous couchons le ventre moitié creux, nous nous levons affamés et partons au travail presque à jeun. D'autres ne prennent qu'un peu de tisane et boivent de l'eau quand ils ont faim ! Avec quelle impatience nous attendons l'heure du prochain repas qui nous apportera quoi ? Puisque nous en sortons rarement rassasiés, et que deux heures après le maigre déjeuner sans pain, la fringale revient !

Nous sommes si nombreux tenaillés par la faim ! Des petites voisines se couchent l'estomac presque vide et pleurent longtemps avant de s'endormir. Tous les soirs, elles parlent de leur repas de communiant. Et elles rêvent, de nourriture ! Seulement, le dimanche matin, mettent-elles du beurre sur le pain. Il faut voir ces artistes contourner les trous, racler religieusement, longuement le minuscule morceau de matière grasse sur chaque tartine, puis très lentement les mâcher, les avaler !

Nous ne croquons pas non plus distraitemment notre ration de chocolat. Nous le suçons par tout petit morceau en le faisant bien fondre dans la bouche pour qu'il dure, longtemps, longtemps. Évidemment, tout fait ventre, on ne jette rien ! On avale la peau avec le saucisson, la croûte avec le fromage, la couenne avec le lard, le gras avec la viande, le blanc avec le jambon. Pour donner du goût à notre soupe, Mme Toth²⁴¹ nous a gentiment repassé son os à moelle déjà utilisé dans son pot-au-feu sans viande !

Comme il est difficile de dire qui en ces temps de restrictions souffre le plus ! Après tous ceux des villes, et surtout des grandes, qui n'ont que leurs tickets pour survivre, les vieillards sont sûrement parmi les plus mal lotis. Avec leurs minuscules retraites, ils n'achètent même pas toutes leurs rations et encore moins les suppléments hors de prix du marché noir. Ils ne peuvent courir en ville en quête de nourriture, ni se déplacer en campagne au ravitaillement.

Avec si peu de charbon, de viande, de matières grasses, ils supportent mal le froid et sortent peu de leurs logements glacials. Frileux, ils se couchent tôt, restent longtemps au lit, Puis, leur garde-robe sur le dos, une chaufferette aux pieds, ils attendent en grelottant leur prochaine dînette où ils digèrent mal tout ce qu'ils sont obligés d'avalier. Ils économisent sur tout, et vivent terrés dans leurs coins. Pour quelle perspective d'avenir ?

D'autres défavorisés sont les vieux des hospices et surtout les enfants en pension. Comme ces orphelines d'une institution religieuse qui ne sont nourries que d'oignons, rutabagas, topinambours, raves et navets cuits à l'eau. Elles les rendent par les yeux ces légumes fades, elles se promettent que plus jamais de leur vie elles n'en mangeront !

Une de ces affamées s'est un soir glissée dans la chapelle, non pour y prier, mais pour oh, scandale se goinfrer de poignées d'hosties ! Dénoncée par une jalouse, elle a dégusté une de

²⁴⁰ Malgré une bonne préparation, le poumon reste flasque, difficile à avaler !

²⁴¹ Une voisine.

ces volées de martinet pas très catholique ! En cas d'alerte, elles sont précipitées dans la cave toute noire, où fringale et trouille au ventre, elles implorent mains jointes la protection du doux Jésus !

D'autres gamins d'un orphelinat connaissent une faim si permanente de jeunes loups, qu'ils volent dans les fermes tout ce qui se mange : nourriture à cochons, tourteau destiné au bétail, mais qu'ils écrasent avec un vieux moulin à café et avalent après l'avoir réchauffé en galettes sur un poêle. Ils ont si faim, qu'emmenés en promenade par deux surveillants débordés, ils engloutissent tous les fruits verts des vergers, sans crainte des diarrhées que l'infirmière tente d'endiguer en les bourrant de charbon. Dans les champs, ils font de si terribles razzias de topinambours, navets, betteraves à vaches, qu'ils avaient tout cru, que devant les plaintes véhémentes des paysans, ils ne sont plus sortis que dans les bois, où ils rêvent de gâteaux, de bonbons, de friandises qu'ils ne mangent jamais.

Mais alors, où passent leurs rations de viande, de beurre, de chocolat, de confitures ? Sont-elles refusées par économie ou consommées par d'autres ? Divin mystère !

La quasi-disparition du tabac déchaîne toujours les passions ! Affolées devant leurs enfants affamés et maladifs, des mères furieuses exigent qu'à la place des surfaces plantées en tabac, qui ont doublé, soit semé du blé ! Pour que leurs enfants mangent du pain, grandissent, leur santé doit passer avant les hommes et leurs vices qu'ils aillent au diable avec leur fumée !

«Cette guerre nous offre si peu de satisfactions, griller quatre cigarettes par jour, est-ce un tel défaut ! répliquent les fumeurs. Nous voudrions bénéficier aussi des 480 millions de «gauloises» que les abstinents²⁴² écoulent chaque mois au marché noir ! Et pourquoi donne-t-on du tabac aux jeunes dès dix-huit ans ? Très souvent, ils ne fument même pas ! Inscrits à vingt et un ans, ils n'en souffriraient pas ! Les cigarettes économisées iraient aux vieux fumeurs qui endurent un terrible supplice !»

L'OBSESSION : MANGER !

Avec un mari prisonnier et trois jeunes enfants, Mme Doucet est bien handicapée. Malgré sa carte de priorité, comment peut-elle s'absenter longtemps pour les queues, les courses et laisser ses gosses seuls ? D'ailleurs, quand il gèle, qu'elle n'a plus de charbon, ils jouent des heures au lit. Ne pouvant courir les routes au ravitaillement, elle loue un jardin qui lui donne beaucoup de mal, pour le bêcher toute seule, cultiver ses légumes, élever ses lapins. Un jour, désespérée, incapable d'arrêter ses sanglots, elle lance :

«Mes petits et moi avons pleuré toute la journée ! On m'a volé mes quatre gros lapins et toutes mes patates ! J'avais si bien soigné mes bêtes, collecté des épluchures dans la maison, de la paille au marché. Je voulais en faire des pâtés qui longtemps nous auraient donné à manger !

«J'avais si bien entretenu mes patates ! Je les fumais de crottin ramassé dans les rues, je les débarrassais des doryphores, je les déshermais, arrosais. J'avais calculé les soupes, les purées, les frites que je servais à mes 'petits ! Si je tenais les salauds qui m'ont pillée, je leur ferai très mal, à eux qui retirent leur nourriture, leur santé de la bouche de mes chéris !²⁴³ La

²⁴² Ils seraient 4 millions

²⁴³ Une autre voisine se prive trop pour nourrir ses deux fillettes, envoyer des colis à son mari interné. Elle maigrit, s'affaiblit, vit sur les nerfs et ne pèse que trente-sept kilos. Tombée sans connaissance, le médecin prescrit «suralimentation» ! Avec quoi, quand elle nourrit d'abord ses gosses affamés ! Elle a dépéri encore, a été hospitalisée et ses filles placées en orphelinat.

police m'a laissé peu d'espoir, tant de légumes disparaissent des jardins. Quand manger devient une telle obsession, les gens affamés sortent comme les loups des bois et voleraient n'importe quoi !»

Les enfants évoluent aussi... Finies leurs jérémiades dégoûtées en se trémoussant devant leur assiette :

«*J'aime pas la crème du lait !*»

«*Ce pain n'est pas frais !*

«*Mes œufs ne sont pas assez cuits !*

«*Ma viande est dure !*»

«*J'peux pas finir mes carottes !*»

«*J'ai horreur du pot-au-feu*» !

Affamés, ils mangent de tout et réclament du rab ! Ce qui leur semblait immangeable avant leur paraît délicieux. Je détestais les œufs, j'en avalerai 'des douzaines ! Je grimaçais devant le foie, je m'en régalerai ! Je faisais la moue devant le boudin, je m'en délecterai !

La chasse à la nourriture accapare l'énergie de millions de mères de famille. Remplir nos estomacs devient notre préoccupation principale. Et la faim, cette si vieille compagne de l'homme, cette marâtre qui pendant des milliers d'années a torturé les estomacs de tant de milliards de nos ancêtres ! Elle que nous avons si vite oubliée mais que connaissent encore Indiens, Africains, Asiatiques. Elle redevient notre fidèle copine. Oh ! bien sûr, nous n'en sommes pas aux épouvantables famines du Moyen Âge, les millions de morts et les agonisants qui tentaient de calmer leur atroce fringale avec de l'herbe et même de la chair humaine, non ! Mais c'est la grande, la solide disette qui s'installe au creux de nos ventres, serre nos tripes, accapare nos esprits.

C'est d'ailleurs fou ce que nos estomacs tirillés par la faim nous obligent à sans cesse penser et parler de nourriture, dans les queues, au travail, partout. Nous évoquons ces fabuleuses bombances d'avant-guerre, ces interminables repas de baptême, ces festins de communion, ces pantagruéliques banquets de noce, ces gueuletons de sociétés, tous ces sublimes petits plats mijotés par les épouses et les mères. Et comment pouvions-nous passer indifférents devant ces monceaux de fine nourriture qui regorgeaient des magasins ? Alors que maintenant un simple kilo de pâté nous rendrait fou de joie.

Nous élaborons des menus fantastiques, comme lors d'une panne d'électricité à l'atelier où devant un large cercle démarre un vieux compagnon, les yeux hypnotisés par son assiette imaginaire :

-Moi, je fêterai la Libération avec deux douzaines de gros escargots pleins de farce. Puis j'avalerais une énorme plâtrée de frites, à m'en crever la patate, avec un large steak baignant dans le beurre, puis une fraîche laitue avec un camembert bien coulant, et du rouge à gogo !

-moi, réplique une maigre ouvrière, je préfère un gigot de mouton couvert de fayots et de sauce pour y tremper beaucoup de pain blanc. Avec des artichauts en hors-d'œuvre, des melons en dessert et le tout arrosé d'un petit rosé de Provence...

- Je suis depuis si longtemps privé de poissons, de coquillages, de leur odeur d'océan, reprend un mince tourneur, que j'attaquerai par un large plateau de fruits de mer, avec de belles huîtres, des crabes, puis un délicieux brochet au beurre blanc, des moules marinières... Enfin, ça ne coûte rien de rêver, un homard à l'armoricaine, accompagné de baguettes fraîches, de mayonnaise à l'huile, et de Muscadet à volonté...

-Personne ne parle du fromage que j'adore, continue le fluet chef d'équipe. Depuis des mois, je me casse les dents sur 'leur plâtre à zéro pour cent de matière grasse. Alors, j'imagine, un immense plateau de fromages avec un gros pain de six livres, du beurre salé, une salade de bourslette²⁴⁴, et des litres de Côtes du Rhône. Après un délicieux camembert normand bien moelleux, je me régalerai d'une tranche de brie crémeux, puis d'un morceau de comté, de tomme. Après je savourerai du saint-nectaire, du munster, du reblochon, du bleu d'Auvergne. Puis je dégusterai de forts petits fromages de chèvre et je terminerai par le roi, du roquefort frais. Après un gros cigare, je m'endormirai comblé, mon rêve de toutes ces années réalisé !...

-Moi, continue le manœuvre, ce sera une énorme soupe de légumes, cuite au feu de bois, suivie d'une grosse assiette anglaise de charcuterie : rillettes du Mans, jambon de Bayonne, saucisson d'Arles, andouille de Vire. Puis un gros rôti de veau aux oignons, entouré de tout petits pois frais cueillis. En dessert, des crêments et du lait cuit²⁴⁵, le tout arrosé d'un bon «gros plant»

Point ne veut de tous vos lourds repas, affirme une vieille ouvrière. Mon bonheur sera simplement... un gros petit déjeuner ! J'humerais longtemps l'arôme de mon trésor : du calé, dont je suis tant privée ! Grain à grain, je l'écraserai, puis le passerai dans ma cafetière. Même si je n'en dors pas trois nuits de suite, je boirai des pleins bols de café fort, à satiété. J'avalerais avec une montagne de pain frais, grillé, imprégné de beurre salé fondant. J'étalerais dessus du miel de châtaignier, des confitures de mûres et de myrtilles, de la gelée de coings ! Puis je me régalerai de thé, dont j'ai oublié le goût depuis des années. Et je serai si heureuse ! Mon petit déjeuner est mon repas préféré, s'il n'y avait pas le mari, j'en ferais souvent aussi mon dîner !

Le sujet est intarissable, une frêle jeune femme continue :

-Je songe à une cure des fruits que j'adore : des fraises, des cerises, des poires, des pêches, des abricots, des raisins, accompagnés de tartines beurrées. Pour dessert, je me délecterai de mandarines et de bananes arrosées de jus d'orange.

L'eau nous en vient à la bouche quand sur nos estomacs creux, une Brestoïse évoque, des galettes au beurre, des crêpes au sucre, du cidre doux !

Le retour de l'électricité nous renvoie à nos machines, mais le tintamarre ne nous empêche pas de poursuivre seuls nos rêves pantagruéliques...

HEUREUX LES AFFAMÉS !

Paradoxalement, notre austère vie de spartiate et l'extrême frugalité de nos repas améliorent nos santés ! Les plantureux repas ne fatiguent plus nos organismes. Nous n'ingurgitons plus de viandes en sauces épaisses. Finis les steaks ruisselants de beurre, les frites huileuses ! Terminés les poissons au beurre blanc ! Tombées à zéro pour cent les matières grasses de nos fromages, réduite de deux tiers notre consommation de pain ! Éliminées les pâtisseries, sucreries, chocolateries, crèmes et glaces ! De force, nous sommes presque végétariens. Apéritifs, vins, alcools, bières n'intoxiquent plus nos organismes. Les rations de tabac n'empoisonnent personne. Notre ersatz de café nous endort plus qu'il nous excite.

Faute de médicaments, nous nous droguons peu et certains ne s'en portent pas plus mal. Sans distraction ni vie nocturne, les citadins condamnés à une existence régulière se couchent tôt, dans des chambres pas chauffées. Faute de partenaires, les excès sexuels sont limités.

²⁴⁴ Mâche, doucette.

²⁴⁵ Fromages blancs.

Assaillis par tant de problèmes matériels, les neurasthéniques n'ont plus le temps de broyer du noir. Par manque de transports, on marche constamment; alors avec tant d'exercices et cette vie d'ascète, la majorité perd beaucoup de poids, retrouve la ligne. Les fluets mincissent encore, les obèses fondent avec des résultats époustouflants. On parle de dix kilos perdus par adulte. Quel choc quand nous retrouvons maigres comme des coucous des amis qui souffraient d'embonpoint ! Mme Cadet, notre ex-forte voisine, est méconnaissable.

-J'ai fondu de vingt-huit kilos en trois ans. J'avais essayé beaucoup de traitements coûteux, c'est le seul qui m'ait si efficacement réussi. Je flotte dans tous mes vêtements que j'ai dû retailer. Avec cinquante-six livres en moins, jamais je n'ai été aussi en forme. Je ne m'essouffle plus en montant les côtes. Fini cet énorme sac de vingt-huit kilos que je portais, et déplaçais tous les instants de ma vie sur mes pauvres pattes qui vont beaucoup mieux.

«Rajeunie de dix ans, je suis une autre femme. J'ai retrouvé des jambes de jeune fille. Légère comme une plume, je saute les trottoirs, dévale les escaliers et cours plus vite que mes enfants. Je marche des heures lestement, sans fatigue. Dans toutes les glaces, j'admire ma taille fine, j'apprécie ma sveltesse. Je ne suis plus la grosse, la dondon, je replais aux hommes qui me courtisent beaucoup. Le mien à qui j'ai envoyé ma photo en Prusse ne reconnaît plus son épouse ! Il faudra bien qu'il aime les maigres ! Je devrai remercier les Boches ! Pourvu qu'après-guerre, je ne redevienne pas comme avant ?».

Si la tuberculose, le rachitisme progressent, toutes les maladies liées à une riche alimentation régressent : troubles digestifs, circulatoires, affections du foie, goutte, obésité, tensions, apoplexie, artériosclérose, cancers. Si les lumbagos se redressent, si les insomniaques redorment, si les suicidés diminuent de moitié, si toutes les affections liées à l'alcoolisme reculent : cirrhoses du foie, maladies mentales, si les accidents, violences, internements, délits commis sous l'influence de l'ivresse diminuent de 60 %, si les neurasthéniques oublient leur cafard, les paralysés ne marchent toujours pas !²⁴⁶

Dans les arrondissements de Paris les plus pauvres, les retards de croissance des garçons²⁴⁷ sont de sept centimètres et de onze pour les filles. Le ministre de l'Éducation Nationale recommande donc l'indulgence pour les écoliers qui, dans les zones bombardées, subissent en plus une vie d'inquiétudes, de dangers, d'insomnies !

Ainsi, les épreuves du Baccalauréat se borneront à l'écrit. Les examens sont avancés pour que les étudiants puissent participer aux travaux des champs. Les vacances des écoliers commencent le 12 juin, pour les mettre au service de la Nation, les régénérer par des besognes légères : cueillir le maximum de fruits sauvages²⁴⁸, ramasser les doryphores dans les champs avec leurs instituteurs.

A mon retour à Nantes, le marché était peu fourni²⁴⁹. On s'arrachait les cerises, les choux-fleurs. Maintenant, les samedis matin, poireaux, épinards, céleris, raisins, prunes, pêches sont offerts sans trop d'attente et sans obligation d'acheter des topinambours !

Après ma longue journée, je reprends avec mon frère ces tâches indispensables qui prennent beaucoup de notre temps : l'aide à la maison, le jardin, le ravitaillement, les queues.

²⁴⁶ Seulement due aux eaux polluées, la recrudescence des typhoïdes et dysenteries oblige les utilisateurs de sources et puits à ne boire que de l'eau bouillie javellisée et à ne plus manger de fruits et légumes crus

²⁴⁷ A quatorze ans.

²⁴⁸ Qui leur sont payés au kilo : marrons d'Inde, 0,75 franc; glands, 3 francs; faines décortiquées, 6 francs.

²⁴⁹ Ceux qui y passaient des heures y trouvaient : salades, oignons, radis, rutabagas.

Très peu libre, notre mère ne peut y gaspiller ses précieuses heures. Ce samedi, en guise de grasse matinée, je relève mon frère qui s'est mis dans la file pour le beurre à cinq heures trente. En piétinant, on y cause et se plaint en chœur :

-Ce n'est ni agréable ni pratique d'être une femme seule, j'attendrai toute cette matinée pour cinquante grammes de beurre ! En gros, cinq minutes par gramme. Le boucher entame difficilement un quartier de viande pour mes cent vingt grammes. Il me fait revenir sous prétexte que mon ragoût sera plus gros ! Pour chauffer mon deux-pièces, est-ce que je ne brûle pas autant de charbon que quatre personnes qui en reçoivent trois fois plus ? Et pour l'éclairer, est-ce que je ne consomme pas autant d'électricité qu'un ménage ?

Avec mon mari prisonnier, mon chien me tenait compagnie. Il me dévorait de ses grands yeux affectueux ! Mais comment le nourrir sur mes rations ? Il maigrissait lamentablement, les bouchers ne vendent plus de déchets, même le mou, puisque tout est avalé par les gens. Ce que j'ai pleuré pour m'en séparer. La maison est d'un vide quand je rentre ! Que dira mon époux ?

Une autre femme reprend :

Moi, j'ai un chat très fin qui réclame son temps de câlins, coupé de moments d'indépendance. Mais ce qu'il est maigre ! Survivra-t-il ? Finira-t-il dans une casserole ?²⁵⁰

Une dame encore bien habillée confie à sa voisine :

-J'ai commencé la guerre avec douze culottes. A force de les porter, de les laver pendant quatre ans, il ne m'en reste plus que trois, et bien reprises. M'en restera-t-il seulement une, même usée, pour accueillir nos libérateurs ?

En voyant une grande bringue très fardée au bras de son Fritz, un vieux de 14 crache dans le caniveau et marmonne dans sa moustache :

- La garce ! Quand la guerre sera finie, quand son Boche sera chassé, elle en prendra plein la gueule ! Cette ordure s'empiffre avec eux, de viande, de pain blanc et elle fume à volonté quand nous dansons devant le buffet ! Ah, ce que nous en voyons de toutes les couleurs ! Nous bouffons tellement de vache enragée que nous en sommes rassasiés pour longtemps !

Doucement, nous approchons du magasin. L'arrivée de priorités m'inquiète, tous les sens en alerte, attentif à bien garder mon rang, je franchis enfin la porte. Ouf ! je n'aurai pas attendu en vain, mes 150 grammes de beurre en poche, je cours m'aligner devant une autre épicerie où nous sommes inscrits, Depuis dix jours, nous n'avons plus ni café ni sucre.

Après cette nouvelle queue où j'obtiens nos 450 grammes de café national et mes 750 grammes de sucre du mois, que mes cent morceaux sont appétissants ! J'en avalerai bien de suite une poignée ! Il faut beaucoup de caractère pour n'en consommer que trois pierres par jour ! Craignant la tentation, certains les placent chez une voisine d'où ils les retirent chaque matin. Et dire que demain nous donnerons deux tiers de ce précieux sucre au ravitaillement

Dimanche, toujours pas de grasse matinée, mon frère prend mon ancien vélo, moi celui du père et nous partons en campagne²⁵¹, vers nos anciens terrains de chasse de la Roche-Servière, à trente-cinq kilomètres. Alors qu'après ma pleurésie, je dois éviter les efforts... Malgré nos précieux 500 grammes de sucre, nous ne rapportons que deux œufs, un pain, trois saucisses et du pâté ! Toute la région est écumée par les coureurs de fermes. Il faudrait encore

²⁵⁰ «J'aime essayer ces curieuses recettes de guerre : des betteraves en macédoine, en matelote, à la russe; des épinards à la sauce béchamel avec du lait écrémé, des gratins de patates fourrés aux échalotes, des oignons farcis au four !»

²⁵¹ Les champs portent les noms des cultivateurs; pour vérifier s'ils traitent bien leurs pommes de terre contre les doryphores, l'arrachage des patates est toujours interdit.

pousser plus loin, mais nous pensons au retour... Heureusement, nous bénéficions de très longues soirées. Avec l'heure allemande, deux heures en avance sur le soleil et vivant à l'ouest du pays, il fait encore clair pour le couvre-feu !

LA TANTE D'AMÉRIQUE

Devrons-nous tirer un trait sur ce précieux « ravitaillement » ? Non ! Car l'unique sœur de ma mère débarque un jour à la maison. Ayant appris la déportation de papa, ma pleurésie, nos difficultés alimentaires, elle déballe de son gros sac d'inestimables trésors : un gros lapin, une livre de beurre, deux kilos de fayots, du lard, douze œufs, des oignons, des patates, un chou...

Conquise par des arguments si convaincants, maman oublie sa vieille querelle et treize ans de bouderie. D'autant plus que notre tante Marie-Louise, placée dans une ferme près de Vallet, nous invite chez elle au ravitaillement ! Bien entendu, le week-end suivant nous y sommes, à trente kilomètres de Nantes, à la limite du Maine-et-Loire.

Le confort est, rustique ! Une grande pièce ensoleillée en terre battue, une chambre, froide, carrelée, le reste : des greniers, étable, porcherie, poulailler, grange, cellier où s'ébattent : un cheval, cinq vaches, un cochon, des poules, des lapins. Avec autour deux hectares de vignes et trois de champs et prés.

Le mobilier comprend : deux armoires à linge en châtaignier, un placard dans le mur, deux commodes à vaisselle en merisier, deux lits en chêne, une grande table de ferme, deux bancs. La cuisine se fait dans la grande cheminée, au bois et sarments de vigne, et les besoins, derrière la haie ! Le puits est à trente mètres, l'eau usée se jette devant la maison. En semaine, toilette de chat dans une cuvette. L'on se rince les mains avant les repas, dehors, deux jours dans la même eau !

Mais ce que l'on y mange bien, midi et soir, de si épaisses soupes de légumes que la cuillère y tient debout ! Les patates servies à volonté, pain et beurre pas rationnés, le vin à discrétion, le lard salé sur la table ! Nous payons en travail notre séjour. Avec Léon, orphelin de vingt et un ans et patron de ma tante, nous arrachons les navets, désherbons le jardin, sortons le fumier, tirons l'eau du puits, nourrissons vaches, volailles, lapins. Nous ramassons les fruits pour les confitures et les légumes pour les conserves.

Pour ma tante, gentille mais radine, un sou est un sou; c'est aux prix du bourg qu'elle nous cède ses œufs, ses légumes ou patates. Elle est si fière de ses grands neveux qu'elle nous présente à toutes les fermières voisines à qui nous devons raconter notre existence en ville. Elles s'apitoient bien devant nos misères de gamins sous-alimentés... Elles compatissent, sans doute, mais elles nous vendent leurs haricots, leur beurre, contre nos rations de sucre ! Dame, c'est la guerre ! La distance du retour est toujours aussi longue, nos vélos toujours aussi peu sûrs, mais au moins nous partons les sacs et le ventre pleins

Comme chaque année, la croisade pour le blé de la soudure est lancée. Un appel est adressé aux enfants de toutes les écoles de campagne pour qu'ils décident leurs parents à donner : le quintal d'avoine, les sacs de seigle, les kilos de blé, les poignées d'orge tant attendus. Partout, les curés, les maires, la J.A.C., le Secours National, les prisonniers rapatriés doivent créer des comités de mobilisation²⁵² et envisager des pèlerinages à travers toutes les

²⁵² note incomplète

fermes pour que cesse l'inadmissible scandale du pain blanc²⁵³ , pour que les enfants affamés des villes, pour que les vieillards aux organismes affaiblis aient au moins leur pain quotidien !

Les 150 000 tonnes de céréales d'Afrique du Nord manquent terriblement. Nous risquons d'être plusieurs semaines sans pain. Déjà, faute de farine, des boulangeries du quartier ferment et avertissent : «Inutile d'insister, plus de pain !». De longues queues se forment devant celles qui en vendent. Finalement, après plusieurs jours sans pain, les moissons commencent. Des jeunes filles en costumes de nos provinces présentent au Maréchal les premiers épis, pendant que les Vichystes clament :

«Quand le Gouvernement assure le pain des Français, de lâches terroristes les affament. Les criminels incendies de récoltes sont l'œuvre de saboteurs spécialisés de Moscou et de Londres, dont plusieurs ont été arrêtés en Dordogne !»

Ce samedi, nous aidons Léon aux battages. Dans l'énorme machine à battre qui va de ferme en ferme, avec un gros moteur, une longue courroie et beaucoup de monde, les gerbes sont balancées. A grands coups de gueules, la dévoreuse sépare les impuretés que je transporte en balles, la paille qui de fourche en fourche s'entasse dans la grange et le précieux flot de grains dorés qui est ensaché, grimpe au grenier parmi beaucoup de soleil, de bruits, de poussières et de sueur !

Puis mes aïeux, comme nous dégustons le repas des batteurs, normal en temps ordinaire, mais festin de roi en ces jours ! Notre mère nous a bien répété qu'un invité se sert modérément, ne finit jamais le plat. Mais avec notre insatiable fringale, nous tendons et retendons notre assiette pour le rab de soupe où nous cassons beaucoup de pain ! Attaquant la charcuterie, nous entassons dans nos écuelles : pâté, jambon, saucisson, lard que nous avalons tout rond, avec beaucoup de tartines. Affrontant la viande avec notre faim de loup permanente, nous ne laissons aucun déchet et ramassons le jus avec de gros morceaux de pain. Abordant l'embeurée de choux-verts et patates comme des ogres pas rassasiés, nous en mettons autant que nous pouvons dans nos assiettes que nous refaisons remplir. Quant au fromage, nous l'accompagnons d'épaisses tartines

Au dessert, nous piochons allègrement dans les confitures. Nous bouchons un dernier trou avec du pain blanc dégusté comme de la brioche. Si nous n'avalons pas d'ersatz de café, nous prenons quand même du sucre par gourmandise. Parmi les solides appétits paysans stimulés par le dur travail, nous ne détonnons pas. D'autant plus que certains portés sur la bouteille se remplissent de vin quand nous nous préoccupons de consistant. Ma tante, amusée, se demande où nous cassons tout ça.

-Dame, qui t'nourrit t'paye ben ! me dit-elle.

Si après ce gros repas trop arrosé certains ont l'estomac barbouillé, nous aussi rendons presque par les yeux cette nourriture dont nous attendions tant de jouissances ! Ce bonheur de manger n'apporterait-il que d'éphémères plaisirs ? Pourtant, deux jours après, que ne donnerions-nous pas pour avoir dans nos assiettes vides seulement le quart de ce que nous avons englouti !

Nous écrivons à mon père :

«Mon cher papa,

«Nous avons eu l'agréable surprise de recevoir Tante de Vallet. J'en suis bien content. Elle ressemble à maman et à l'air d'une brave personne. Nous allons maintenant chez elle au ravitaillement. Gustave.»

²⁵³ Leur slogan : Mieux vaut ton blé chez le meunier qu'un contrôleur dans ton grenier».

Le 10 juillet 1943 :

«*Mon grand chéri,*

«*J'ai envoyé Georges à la campagne, il n'a ramené que 200 grammes de saindoux et quatre œufs. Pour avoir à manger, je n'ai plus d'espoir qu'en Vallet. Après sa maladie, Georges trouve dur son travail où il fait surtout le manoeuvre. J'essaie de le placer ailleurs pour qu'il apprenne vraiment son métier. Nous avons beaucoup de soucis, mais n'y pensons pas, cette séparation prendra bien fin un jour et nos malheurs se termineront !*»

«*Mon papa chéri,*

«*Rentré depuis deux mois, je maintiens mon poids, malgré le changement d'air, de nourriture et ma longue journée de neuf heures trente. Pour les échanger contre du vin, un tourneur plutôt poivrot voudrait que je lui sorte de l'atelier des chutes de bronze, des morceaux de cuivre, des robinets en laiton ! Mais je ne tiens pas à être coffré pour lui ! A la maison, j'ai tout rangé le grenier, j'ai lessivé le vestibule, mais je n'ai rien trouvé pour le peindre. Grâce aux tôles sur le toit, l'eau ne coule plus dans la cabane du jardin. Nous avons arraché l'ail et les échalotes. Courage papa !*»

«*Ma chère Delphine, mes chers enfants,*

«*Cette visite de ta sœur qui n'avait pas donné signe de vie depuis si longtemps m'a très surpris. J'ai changé de travail, j'ajuste des classeurs. Inutile de te dire comme je trouve pénible notre séparation quand j'en suis à mon vingt et unième mois de captivité dont quinze en Allemagne / Nous vivons tous dans l'espoir que cette maudite guerre finira bientôt. Les nouvelles des enfants avec leur optimisme et leurs encouragements me réjouissent toujours beaucoup ! Ils doivent avoir bien changé !*»

«*Mon grand chéri,*

«*Ta lettre a mis cinq semaines pour nous parvenir; j'étais très inquiète. J'ai enfin reçu 200 francs des Chantiers Navals. Seulement, vu les causes de ton arrestation, nous n'avons droit qu'à l'entraide sociale exceptionnelle et non à l'allocation régulière de solidarité !*»

Ces beaux dimanches d'été de guerre, les distractions sont rares. Ceux qui ne jardinent pas, ne bricolent pas, ne se ravitaillent pas, sont nombreux dans les parcs, à la pêche, au bord de l'eau. Avec une douzaine de jeunes du quartier, nous partons à pied, le long de la Loire, sur le chemin de halage. Nos filles frisées au fer se remarquent par leurs voyantes tentatives d'élégance. Entre les barrages²⁵⁴ de la prairie de Mauves, tous se trempent. Je n'ai pas nagé depuis un an, je veux m'y plonger.

- Halte là ! crie mon frère. Ta pleurésie, le chaud et froid, la rechute, la salle cinq, les tubars, le sana !

Je me contente de quelques brasses. On s'amuse à se bagarrer, se balancer de l'eau, du sable, à jeter les filles à la flotte. Elles se défendent à grands coups de griffes et cris perçants.

Un samedi, nous louons une barque et remontons l'Erdre à la rame. Nous glissons sous les ponts gardés par les sentinelles boches. Vers Sucé, nous accostons dans un pré, empruntons de la paille à un paysan où nous passons une fraîche nuit. Nous en apprécions d'autant mieux le dimanche, de soleil, baignades, et canotage. Nous chapardons des fruits, des patates, pêchons des poissons que nous grillons à la cendre et mangeons avec nos doigts, les rochers nous servant de table et d'assiettes. Nous rentrons péniblement pour le couvre-feu avec des ampoules aux mains, des figures d'Indiens rouge-brique qui jurent parmi les visages pâles nantais.

²⁵⁴ Établis pour retenir les sables qui emplissent le lit du fleuve.

Mais le cinéma où nous rêvons et nous évadons reste notre distraction favorite. Et attention, l'entrée en est interdite aux moins de quinze ans non accompagnés²⁵⁵.

Parmi les salles nantaises²⁵⁶, le choix est difficile entre :

Fernandel dans «*Monsieur Hector*», Pierre Fresnay dans le «*Briseur de Chaînes*», René Dary dans «*Après l'Orage*», Danielle Darieux dans «*Fausse Maîtresse*», Fernand Ledoux dans «*Goupil Mains Rouges*»... Au fil des semaines, nous admirons : «*La Fille de la Steppe*», «*Adémaï Aviateur*», «*Le Croiseur "Sébastopol"*», «*Michel Strogof*» qui fait pleurer bien des jeunes yeux.

«IMPÔT-MÉTAL» ET DIFFICILES RETROUVAILLES

La Préfecture communique, ou est-ce sur ordre des autorités occupantes :

«Français ! A temps nouveaux, impôts nouveaux ! L'impôt-métal est absolument obligatoire, sauf pour les sinistrés, évacués, indigents. Il est payable en plomb, étain, nickel²⁵⁷. Les livraisons insuffisantes seront taxées suivant la quantité manquante²⁵⁸. Français, le sort de notre vignoble est entre vos mains. Apportez à la collecte vos casseroles, candélabres, bassinoires en cuivre, vos gobelets et bougeoirs en étain. Les collectivités remettront aussi leurs objets en métaux non ferreux. Devant le succès du troc cuivre-vin, une fabrique de savon échange une savonnette contre deux kilos d'os !»

Quotidiennement, Presse et Radio nous martèlent les déclarations officielles²⁵⁹ et les phrases du Maréchal : ²⁶⁰

«Un Français a été fusillé pour avoir hébergé un pilote américain. Vouloir vivre sans enfant, c'est désirer mourir sans affection.»

Même l'entraide doit être uniquement vichyste : *«Les œuvres de l'Armée du Salut qui agissaient parallèlement à celles du Secours National sont dissoutes pour assurer dans le domaine de la charité une unité d'orientation et d'inspiration !»*.

Le sinistre Laval annonce :

«Les puissances de l'Axe versent leur sang pour barrer la route au Bolchevisme... La France par son travail doit prendre sa part des sacrifices communs... Tous les Français convoqués doivent obéir au Gouvernement. Ils ne seront pas comme l'affirment des propagandes mensongères, mobilisés sur le front russe, mais exclusivement en Allemagne !

«J'ai décidé d'appeler toute la classe 42, sans exception. Ce sont 220 000 travailleurs qui doivent partir d'ici un mois en Allemagne. Parmi ces hommes, il ne doit y avoir ni embusqué, ni déserteur. Toutes les dérogations sont supprimées. Tout réfractaire sera définitivement exclu de l'Université,»

²⁵⁵ Des séances spéciales du jeudi leur sont réservées avec pour les plus jeunes des documentaires et dessins animés, pour les plus grands des romans filmés et des comiques sans vulgarité !

²⁵⁶ «Studio», «Palace», «Rex», «Majestic», «Katorza», «Jeanne-d'Arc».

²⁵⁷ Suivant un barème d'équivalence avec le cuivre : 1 kilo de cuivre égale 0,5 kilo d'étain, 250 grammes de nickel, 2,5 kilos de plomb.

²⁵⁸ De 30 à 90 francs l'hectogramme.

²⁵⁹ «Le 14 Juillet sera chômé, mais toutes réunions, tous cortèges, toutes réjouissances demeurent strictement interdits ! Suite aux sabotages de fumigènes, des civils sont requis pour les surveiller ! Avec la chaleur, nous manquons d'eau, réduisez immédiatement votre consommation ! La diffusion d'observations météorologiques est sanctionnée ! Il est formellement interdit de s'approcher des avions ennemis abattus !»

²⁶⁰ «Jeanne d'Arc, après avoir voulu bouter les Anglais hors de France, donna sa vie pour la Patrie ! Ces bombes anglo-américaines qui ont allumé dans Rouen un gigantesque bûcher, ne sont-elles pas un symbole ?»

De son côté, l'Autorité occupante ordonne :

«Tout employeur qui embaucherait des permissionnaires détaillants, des insoumis au S.T.O. sera considéré comme complice. Les sanctions iront jusqu'à la fermeture de l'entreprise et l'internement. Tout patron qui soustraira son personnel au S.T.O. paiera de lourdes amendes²⁶¹ .

Être jeune n'est pas enviable ces temps²⁶² . Chaque jour, le filet se resserre autour d'eux. Sans leur carte de travail, ils ne peuvent retirer à la Poste leurs mandats ou courriers qui ne sont en aucun cas remis à des tiers. Tous les hommes jusqu'à cinquante ans, et les femmes de moins de trente-cinq ans doivent à tous moments prouver qu'ils ont un emploi en 'portant sur eux leur certificat de travail renouvelé tous les trois mois, avec le nom et l'adresse de leur entreprise ! L'absence de ce certificat dans un contrôle signifie la poussée dans un camion et la déportation immédiate en Allemagne... On cite de nombreux cas, le Paulo de la place Viarme, le Roger du Marchix, descendus en bras de chemise boire un verre et qui, ramassés sans papier au café voisin par une patrouille boche, se sont retrouvés en cinq sept en Gross Deutschland.

Que de drames parmi les partants ! Ces soutiens de famille qui savent qu'ils ne reverront plus au retour leurs parents très malades. Ces artisans qui mettent la clé sous la porte de leur atelier ! Ces jeunes agriculteurs orphelins qui la mort dans l'âme vendent en quinze jours, leur cheval, leurs animaux et laissent à d'autres ou en friche, leurs vignes, leurs champs !

Et pourtant, qu'il fait bon vivre là-bas ! (écrivent certains). Voici nos copieuses rations mensuelles comparées aux vôtres :

	Nous	Vous
beurre	600g	150g
margarine	1000g	160g
sucre	2000g	500g
viande	4800g	510g
patates	24 kg	3 kg
pain	20 kg	8,5 kg
cigarettes (paquets)	24	6

Après le bâton, les officiels brandissent la carotte :

«Du 17 au 20 juillet 1943, les réfractaires au S.T.O. bénéficient d'une amnistie générale. Ils peuvent remplir leurs devoirs en bons Français et partir en Allemagne sans risque de punitions. Passé ce délai, ils s'exposent aux plus graves sanctions !»²⁶³

Comme ces prisonniers transformés en travailleurs libres qui «oublie» de retourner outre-Rhin à l'expiration de leur permission en France. Malgré le chantage et les critiques des Vichystes :

«Permissionnaires déloyaux, si vous ne rentrez pas en Allemagne, vos camarades ne bénéficieront pas de leur congé si attendu. Après quatre années de séparation, ils ne reverront pas leur épouse, ni leurs enfants !»

²⁶¹ «Tous les ouvriers de la métallurgie ou du bâtiment occupés à d'autres tâches que leur spécialité le déclareront à la Mairie !»

²⁶² De vingt et un ans à vingt-quatre ans.

²⁶³ Beaucoup de jeunes insoumis ont connu l'illégalité. Devenus des jouets aux mains de repris de justice et d'extrémistes à la solde de l'étranger, ils craignaient des représailles.

Car à côté des Français possédant domicile déclaré, emploi connu, et cartes d'alimentation, vivent en marge de nombreux «clandestins» : réfractaires du S.T.O., prisonniers évadés, permissionnaires défaillants, résistants pourchassés, Juifs recherchés, truands poursuivis, tous traqués par la Gestapo et les gendarmes français. Comme ils se terrent, qu'ils ne reçoivent aucun titre de ravitaillement, il faut que leurs proches les aiment vraiment, pour des mois durant, remplir leurs estomacs sur leurs faibles rations. Sinon ? Ils achètent des tickets au marché noir, les perçoivent avec de faux papiers, les volent dans les mairies.

A la grande joie de tous, quelques prisonniers rentrent, malades, ou libérés par la «Relève». Mais après l'euphorie du retour au bercail et des retrouvailles conjugales, la reprise de la vie familiale, compliquée par notre existence de guerre, est souvent difficile. Mari et femme s'étaient idéalisés. Ils se rappelaient les bons moments d'antan et avaient oublié les pénibles. Ils s'imaginaient retrouver l'autre comme avant, alors que chacun a beaucoup évolué.

Si les hommes reviennent aigris par leur interminable captivité, leurs femmes quatre années durant ont énormément lutté. Elles ont assumé seules, chaque jour, tant de charges, encaissé tant de coups durs que par obligation, elles se sont émancipées. Elles sont devenues moins douces, moins tendres, plus indépendantes, plus exigeantes, plus sûres d'elles-mêmes.

Quatre années d'absence, c'est aussi bien long pour de jeunes femmes. Si la plupart attendent fidèlement leur mari et lui écrivent régulièrement, d'autres, avec la nature, les tentations, ont pris des remplaçants épisodiques ou réguliers. Des permissionnaires consternés découvrent leur famille agrandie d'un enfant. Les plus volages qui n'écrivent plus et n'envoient plus de colis ont déjà déserté le foyer avec leur amant ! L'une en plus de vider tout l'appartement a emporté les fringues du mari qui allaient au Jules ! Un rapatrié qui trouve un galant installé chez lui avec sa femme s'est suicidé au gaz parce qu'elle refusait de reprendre la vie conjugale ! Et ceux dont la joie du retour est endeuillée par la disparition d'un parent, d'un enfant !

Et ces gamins qui vivaient serrés autour de leur maman avec un papa fantôme, en photo sur le buffet ? Leur affection pour ce père inconnu, l'insertion dans la famille de ce bonhomme autoritaire à grosse voix qui accapare leur mère ne sont pas spontanées. Et ces adolescents élevés quatre ans sans autorité paternelle, ils supportent mal sa lourde tutelle.

Et la jalousie ? Lui, dans l'univers masculin du Stalag n'avait aucune tentation, mais elle ? Avec tous ces soldats esseulés qui ne cherchaient que ça, sans parler des Espagnols, des civils, des jeunes ! A-t-elle toujours résisté à leurs propositions ? Pour trouver des traces des remplaçants, ils fouillent les papiers, questionnent innocemment leurs enfants. Et gare s'ils découvrent qu'ils ont porté des cornes

«Alors dans cette photo de collègues de travail, lequel était ton amant ? Et ce voisin qui te cassait du bois, tu te payais du bon temps avec lui !»

Et ces emprisonnés suite à une dénonciation anonyme, si c'était leur femme pour avoir le champ libre. Entre elles, des voisines commentent amères :

«Si nous, les épouses, avons été prisonnières en Allemagne, nos maris jaloux, sollicités par de belles soldates, seraient-ils restés comme nous quatre ans chastes ? Sans bonhomme sur le dos Pendant des années, je rentrais sans heure fixe ! Voilà que le mien reprend son attitude de maître absolu ! Il n'accepte pas que j'arrive une demi-heure en retard. Il ne tolère pas que j'aie une vie sociale hors de lui. Il me mitraille de questions : "Où étais-tu ? Avec qui ? Que faisais-tu ?"»

Si après une période de crise, la majorité de ces foyers reprend son existence, chez d'autres les scènes de ménage s'intensifient jusqu'au divorce; et encore n'entrent pas dans les statistiques, les séparations de corps et les unions boiteuses !

QUAND LES VAINQUEURS SONT LES VAINCUS

Notre journal «*Le Phare*», baptisé «*Le Petit menteur*», est réduit à une page de 29 centimètres sur 42 centimètres. Au recto, guerre et politique; au verso, politique et nouvelles locales. Il ne cite que les victoires des Nazis, tout revers n'est mentionné qu'avec beaucoup de retard et d'une manière glorieuse. Pourtant, malgré ces triomphes toujours claironnés par la propagande fasciste, les troupes boches reculent... Voici comment, le Grand Quartier Militaire Allemand le reconnaît :

«Dans le secteur Belgorod-Orel, une lutte acharnée de chars et d'infanterie combattant jusqu'au corps à corps se poursuit. Mais toutes ces attaques soviétiques ont échoué ! Trois semaines après, "les Allemands abandonnent le saillant d'Orel, et poursuivent méthodiquement leurs décrochages".»

«Dans la région du Kouban, des combats acharnés se déroulent mais tous les assauts répétés des Russes se brisent sur notre front de granit !»

Quelques semaines après : *«Évacuation de la tête de pont du Kouban !»*

«Des combats féroces font rage sur la grand-route Smolensk-Moscou... Smolensk évacuée n'est qu'une mer de flammes.»

«Sur le Dniepr moyen, les têtes de pont allemandes résistent aux très violents assauts adverses... Les derniers soldats allemands passés, les ponts sur le Dniepr furent détruits, il faudra des semaines aux Bolcheviks pour les remettre en état. Les forces du Reich ont magistralement exécuté ce mouvement de repli qui évite des menaces d'encerclement.»

«Sur le Mious, après des combats titanesques entre divisions cuirassées, la brèche réussie par l'ennemi avec un gaspillage gigantesque de matériel et des sacrifices extrêmement sanglants a été colmatée par nos contre-attaques... L'évacuation du Mious par les troupes de l'Axe s'est effectuée dans un ordre parfait. Elle raccourcit le front, accroît la résistance allemande et assure des réserves pour mieux endiguer les poussées ennemies !»²⁶⁴

Ces communiqués m'apprennent des régions, des fleuves, des villes soviétiques jusqu'ici royalement ignorés. Avec quel plaisir j'avance les petits drapeaux russes sur ma grande carte. Mais, bon sang, s'ils progressent vite, qu'ils ont encore du chemin à parcourir ! Malgré le matraquage de la propagande hitléro-vichyste, malgré l'anti-soviétisme des Français, la popularité des Russes remonte. Chacun comprend qu'ils saignent à blanc la bête nazie. Que chaque victoire là-bas est aussi une victoire pour notre libération. Mais ces grands succès de l'Armée Rouge qui supporte seule le poids de la Wehrmacht s'accompagnent d'immenses sacrifices de la mort de millions d'Ivan inconnus, de la destruction totale de leur pays ! Hourra et merci pour leur bravoure face à l'ennemi commun !

Après l'Algérie, le Maroc, le repli continue en Tunisie :

²⁶⁴ «A Kiev, attaquées par des forces très supérieures, nos troupes ont effectué un repli stratégique sur des positions préparées à l'avance d'où elles vont relancer leur offensive et reconquérir le terrain perdu.»

"Dans le secteur de Kharkov qui est le théâtre de luttes d'une violence inouïe, les vagues d'assaut soviétiques se brisent sur nos lignes. C'est à l'arme blanche qu'ont été repoussées leurs dernières attaques.»

Huit jours après : «Fidèles à notre défense élastique, la ville de Kharkov a été abandonnée pour combattre sur un front rétréci.»

«La bataille de Tunisie s'intensifie. Chaque mètre carré de terrain est farouchement disputé. L'Axe tient solidement le front malgré l'énorme supériorité des forces anglo-américaines.»

Soudain, conclusion inattendue, mais espérée : *«L'Allemagne perd son dernier bastion en Afrique. Malgré des combats défensifs très durs, les forces germano-italiennes ont évacué Bizerte. La lutte a cessé en Tunisie».*

Puis les Alliés débarquent en Sicile. Cinq semaines après, les Nazis présentent leur défaite comme une brillante victoire :

«Les 45 000 Germano-Italiens ont déjoué toutes les tentatives d'encerclement devant un ennemi qui occupe un désert où tout l'utilisable a été détruit. Grâce à leur héroïque résistance et à leurs massives destructions retardatrices, nos troupes ont regagné le continent avec leurs blessés et leur matériel lourd. Ce grandiose exploit militaire réussi grâce aux surhumaines prouesses de nos soldats figurera dans l'Histoire au même titre qu'une offensive victorieuse !»

Pour nous qui lisons entre les lignes, ces explications répétées de retraites élastiques, de replis stratégiques signifient que partout les Allemands reculent. S'ils occupent encore presque toute l'Europe, d'Athènes au Cap Nord, ils luttent désespérément sur tous les fronts. Ils contiennent difficilement les mouvements de résistance ! Ils perdront la guerre, notre libération n'est plus qu'une question de patience, de mois !

Après avoir anéanti tant de villes anglaises en 40, la Luftwaffe saignée à l'Est a perdu la maîtrise de l'air. Elle est incapable d'intercepter les massives et irrésistibles formations de super-forteresses anglo-américaines qui s'acharnent à leur tour sur les cités allemandes.

«Les Hambourgeois ont vu le comble de l'horreur. Toutes les bombes ont frappé les quartiers populeux, tué des civils par dizaines de mille. Ces bombardements sont tellement horribles qu'on se demande comment les Anglais se disculperont devant l'Histoire ? Une haine inimaginable grandit contre eux, traduite par un seul cri : "Vengeance !"»

«Suite à la destruction de la cathédrale de Cologne, face aux hôpitaux incendiés de Brême, devant les ruines des églises de Nuremberg, des monuments historiques de Berlin, l'Allemagne accuse la R.A.F. de raids terroristes systématiques contre ses valeurs spirituelles, de meurtres prémédités contre ses femmes, ses enfants, ses vieillards !»²⁶⁵

A part la lourde présence nazie, les fusillades de résistants, les déportations de requis, notre faim permanente, la guerre avec ses batailles dantesques, ses énormes destructions, ses terribles bains de sang se déroule bien loin de nous. Pourtant, une terrible menace se profile à l'horizon qui va totalement bouleverser notre existence, écraser nos villes, décimer nos familles : «les bombardements» !

«Les agressions anglo-américaines contre l'Europe continuent. Le tragique bilan du bombardement de Rome s'élève à 218 morts ! à Bruxelles, on a relevé 221 tués; le raid massif sur Paris a causé 101 victimes !»

Et demain ?...

²⁶⁵ Lorsque les Nazis ne parlent que d'hécatombes de victimes civiles, Radio-Londres ne cite que des attaques contre des objectifs militaires. Peut-être qui sème le vent récolte la tempête ! Qu'après le pilonnage quotidien des villes anglaises en 40, c'est maintenant l'écrasement des cités allemandes !